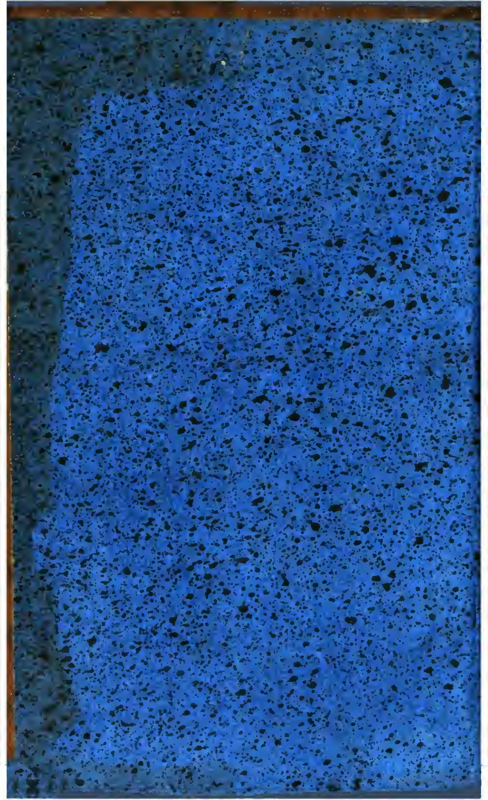
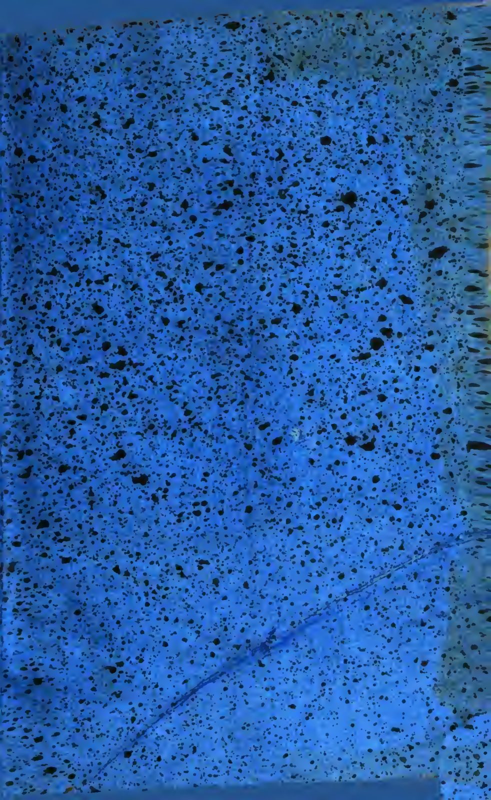






L'AME SANCTIFIÉE

OU

LA RELIGION

PRATIQUE.

L'AME SANCTIFIÉE

OU

LA RELIGION PRATIQUE,

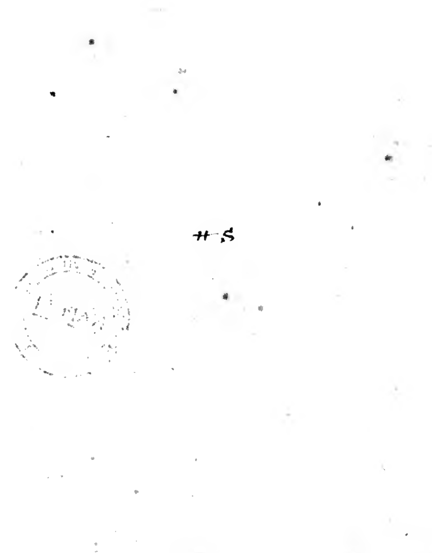
Par la perfection de toutes les actions de la vie.

PAR L'AUTEUR DE L'AME ÉLEVÉE A DIEU.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,
Chez BÉLIN, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques, n.° 22.

1802.



PRÉFACE.

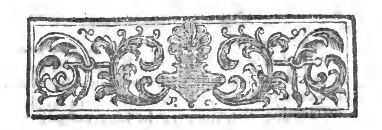
PARMI tous les moyens de salut et de perfection, un des plus solides et des plus salutaires, ce sont les pratiques de piété. Les saints les ont expressément recommandées ; les ames justes les ont constamment observées ; l'église elle-même les a dans tous les tems consacrées. Les maximes, dans la spéculation, sont utiles ; mais l'essentiel, ce sont les œuvres. Les maximes sont la vertu en paroles : les pratiques sont la vertu en actions.

On a cru pouvoir former avec quelque fruit un recueil de ces saintes pratiques, pour la commodité, l'avantage et la consolation des ames fidèles. Les livres de piété en sont remplis, il est vrai ; on en trouve par-tout de saintes et de salutaires ; mais ailleurs, pour l'ordinaire, elles sont dispersés ; ici on les trouve réunies : elles sont trop étendues ; ici elles seront abrégées : elles sont quelquefois trop relevées, présentées trop en grand, et uniquement propres à

de certaines ames choisies ; ici elles seront mises à la portée de tout le monde.

Le choix qu'on en a fait, renferme les principales et les plus ordinaires actions de la vie : celles dont il importe le plus de s'acquitter dignement ; celles qui sont d'un usage plus fréquent ; celles, en un mot, qui intéressent plus spécialement la piété dans les différentes situations où l'on peut se trouver.

Parmi le grand nombre qu'on en présente, chacun pourra choisir celles qui lui paraîtront plus convenables à son état, et plus conformes à son goût et à son attrait. Elles présenteront tout à la fois l'instruction, les sentimens, les prières ; et ce seul livre pourra tenir lieu de plusieurs autres.



L'AME SANCTIFIÉE

OU

LA RELIGION

PRATIQUE,

Par la perfection de toutes les actions de la vie.

PRATIQUE DE PIÉTÉ.

Sur les devoirs de l'état.

1.° Il y a différens états dans le monde. Il y a des rois et des sujets, des grands et des petits, des riches et des pauvres, des parens et des enfans, des maîtres et

des domestiques. Chacun a son état selon qu'on y est placé par la providence.

2.º Tous les états sont de Dieu, établis de Dieu; il fallait nécessairement cette différence d'états pour le bon ordre de l'univers; il fallait que les uns fussent établis sur les autres. Si tout le monde voulait commander, et que personne ne voulût obéir, que serait-ce que le monde? qu'une horrible confusion.

3.º Dès-lors on peut et on doit se sauver et se sanctifier dans tous les états, quand on y est appelé de Dieu: du moment que la providence a établi ces états différens, Dieu par cette providence même a dû ménager dans chaque état des moyens de salut et de sanctification proportionnés à l'état, autrement Dieu en manquant aux hommes, semblerait se manquer à lui-même.

Le tout, c'est d'entrer dans les vues de cette providence, et de vivre selon les sages lois qu'elle a par-tout établies; de sorte que, pour en venir à la pratique, et entrer dans le détail, dans chaque état il y a trois choses à considérer: les devoirs de l'état, les peines de l'état, les graces de l'état. Il y a des devoirs à remplir, des peines à supporter, des graces à mettre à profit. En cela consiste toute la sanctification, j'ajoute même tout le bonheur de l'état.

Les devoirs de l'état.

1.° Dans tout état et toute condition, il y a des devoirs différens, selon la différence des états et des conditions.

Devoirs de nécessité, devoirs de charité, devoirs de bienséance qui s'étendent à tout.

Devoirs des parens envers les enfans; ils leur doivent l'instruction, la correction, l'exemple et un honnête établissement: ils tiennent dans les familles la place de Dieu, ils doivent le représenter dans leur personne et dans leur conduite.

Devoirs des enfans envers leurs parens: ils leur doivent le respect, la reconnaissance, l'affection, et dans les besoins les secours nécessaires. Ils en ont reçu la vie et l'éducation; après la grace ce sont les plus grands des biens, ils méritent un juste retour.

Devoirs des maîtres et maîtresses envers leurs domestiques: ils sont tenus envers eux de leur donner le salaire, l'édification, et quand ils le peuvent, la protection: qu'ils se souviennent que ceux qui sont leurs domestiques selon le monde, sont leurs frères selon la religion.

Devoirs des domestiques envers leurs

maîtres : la fidélité, l'obéissance et le travail. Ce n'est qu'à ce prix qu'ils peuvent demander et recevoir le salaire. Qu'ils se consolent de leur état ; un jour tout sera égal devant Dieu ; le serviteur pourra même être dans le ciel au-dessus du maître.

Ainsi en est-il à proportion des devoirs de tous les autres états. Il en est partout, et chacun doit tâcher de les connaître, et plus encore de les remplir ; c'est Dieu même qui les impose et qui en demandera compte.

On ne dit rien des devoirs des personnes ecclésiastiques : ils sont instruits et faits pour instruire. Leur exemple doit servir de règle et de modèle : heureux s'ils n'en présentent jamais que d'assurés et dignes d'être imités !

Les gens d'épée par principe d'honneur servent leur roi ; par principe de religion, ils servent leur Dieu en servant leur roi. Que dans leur état ils aient toujours égard à l'humanité et à la justice. La modération doit toujours accompagner leur valeur : c'est une gloire pour eux de vaincre l'ennemi ; mais leur gloire sera bien plus grande, s'ils savent se vaincre eux-mêmes.

L'état du magistrat exige de lui les lumières, l'application et l'intégrité.

Les lumières pour s'instruire ; il a be-

soin d'un flambeau pour entrer dans le dédale des lois et ne pas s'y égarer.

L'application, pour examiner les droits des parties, et ne pas juger sans connaissance de cause; d'autant plus qu'en ce point le regret de la faute ne suffit pas. Les suites exigent une réparation.

L'intégrité, pour tenir la balance égale; si on la laisse pencher, on prévarique, et Dieu jugera un jour les justices.

L'état du négociant exige la probité et l'ordre dans toutes les affaires; c'est sur ces deux bases que doit être fondé son négoce; si l'une ou l'autre des deux vient à manquer, rien ne peut le soutenir. Si la probité manque, la conscience réclame. Si l'ordre n'y est pas, les affaires en souffrent, le crédit chancèle, la fortune succombe, et sous ses ruines est écrasée une famille infortunée, qui devra sa perte à la négligence de celui qui en était le père; d'autant plus à plaindre, qu'elle passera désormais ses jours dans l'indigence, l'opprobre et les larmes.

L'état d'un artisan exige en conscience la fidélité et le travail; que de ruses cachées, que d'artifices secrets! sources intarissables de fraudes, d'injustices, de véritables larcins qui attirent la colère de Dieu sur un travail, lequel ne saurait prospérer, si Dieu le maudit; et s'il pros-

pérait en ce monde, ce serait une malédiction encore plus terrible, puisqu'elle porterait ses anathêmes jusques dans l'éternité. Quel funeste héritage un tel père laisse-t-il à ses enfans !

Les peines de l'état.

2.° Dans chaque état, il y a des peines, il faut s'y attendre; tout état fournit à tous bien des peines; il suffit d'y être engagé pour les éprouver. Des soins à prendre, des affaires à conduire, des bienséances à garder, des évènemens tristes à essuyer, des chagrins à dévorer. Combien serait-on éloquent dans chaque état si on venait à en détailler les peines et les embarras? En tout cela reconnaissons, adorons l'ordre et les desseins de la providence. Dieu permet et ménage des peines dans chaque état, il a ses vues dignes de sagesse et même de sa bonté.

1.° Dieu nous y ménage ces peines, pour recevoir de nous un hommage de dépendance que nous devons à la souveraineté de son être.

2.° Il permet ces peines dans les états, afin qu'on ne s'attache pas trop aux avantages de cet état; il y ménage des amertumes salutaires pour empêcher d'en trop goûter les douceurs.

3.° Il les permet, pour nous faire ex-

pier par des peines de chaque jour les fautes journalières que nous commettons contre les devoirs et la sainteté de notre état.

4.° Il les permet encore comme un moyen d'y pratiquer les vertus. Jamais elles ne sont plus pures, plus méritoires que quand elles coûtent et engagent à des sacrifices; le bonheur, la prospérité ne sont pas une terre bien propre à faire naître et germer les vertus, c'est au pied de la croix qu'elles se forment et se perfectionnent.

Les graces de l'état.

3.° Comme dans chaque état il y a des devoirs et des peines, dans chaque état il y a aussi des graces et des secours. Cela est de foi; la providence y est engagée.

Ces graces sont absolument nécessaires : comment sans elles pourrait-on remplir saintement les devoirs de l'état? comment sans elles pourrait-on supporter patiemment, méritoirement les peines de l'état?

Mais aussi avec les secours de ces graces, toute providence est justifiée du côté de Dieu, et toute justice doit être remplie de la part des hommes.

Il y a un rapport essentiel et admirable dans tous les états, entre les devoirs,

les peines et les graces. Les états prescrivent les devoirs ; les devoirs occasionnent des peines ; les peines sont adoucies par les graces; ainsi la providence dispose de toutes choses avec sagesse et douceur, pour conduire toutes choses à leur fin. Si dans chaque état les devoirs étaient remplis, tout le monde serait saint, et ce monde deviendrait un paradis sur la terre, une image vivante du bonheur du ciel.

Après tout ce n'est pas assez de remplir les devoirs de l'état, et d'en porter les peines. L'essentiel pour un chrétien, c'est l'esprit et la manière dont il doit remplir ces devoirs et supporter ces peines, pour les sanctifier. Ainsi en quelque état, en quelque condition de la vie que vous soyez, souvenez-vous toujours que le premier, le plus grand, le plus essentiel de tous les états, c'est l'état de chrétien. A l'égard des autres états, les hommes se les partagent entr'eux; les uns sont dans l'un, les autres dans l'autre; mais l'état de chrétien les réunit tous, pour les sanctifier tous.

Concluons. Dans la pratique, tout se réduit à ces trois points essentiels.

1.o Remplir avec exactitude les devoirs de l'état.

2.o Supporter avec patience les peines de l'état.

3.o Profiter avec soins des graces de l'état.

A ce prix nous serons saints, et la récompense des saints nous est assurée.

PRIERE.

Vous m'avez mis dans un état, ô mon Dieu, aidez-moi à en connaître les devoirs et à les remplir ; si je n'y suis pas entré selon les vues de votre providence, pardonnez mon péché : à présent y étant indissolublement engagé, c'est une nécessité pour moi d'y rester, et dès-lors je dois encore espérer de vous les moyens de salut qui m'y sont nécessaires. Si j'ai des peines, je tâcherai de vous les offrir ; vous me donnerez la grace de les supporter ; manquerais-je de peines dans tout autre état ? et dans tout état n'a-t-on pas à souffrir ? Je le reconnais, ô mon Dieu, si on était fidèle, chacun dans les peines de son état trouverait sa pénitence et son martyre, et par là même le moyen de s'y sanctifier ; on s'inquiète, on s'impatiente, on se plaint, on murmure ; qu'avance-t-on par là ? en diminue-t-on les peines ? on ne fait que les aigrir et en perdre le fruit. Non, mon Dieu, je ne me plaindrai plus, je regarderai ces peines comme la juste punition de mes péchés ; daignez les accepter en expiation de mes fautes.

Ah ! si jusqu'à présent j'avais fidélement rempli mes devoirs, et supporté mes peines, que de mérites n'aurais-je pas acquis pour le ciel ? il ne m'en reste que le regret; heureux s'il est sincère, s'il est constant, et suivi d'une vie plus chrétienne et conforme aux vues de votre providence sur moi ! c'est du moins la résolution que je forme; votre grace me l'inspire, votre grace m'aidera à y être fidèle.

PRATIQUE,

Sur la manière de sanctifier ses actions.

Si nous voulons que nos actions soient saintes et méritoires, il faut qu'elles aient trois conditions absolument nécessaires; qu'elles soient faites dans la grace de Dieu, dans la vue de Dieu, dans l'ordre de Dieu. Dans la grace de Dieu, en voilà le principe : dans la vue de Dieu, en voilà le motif : dans l'ordre de Dieu, en voilà la règle.

I. Condition. Faire toutes nos actions dans la grace de Dieu, ce n'est pas à dire que toute action faite en état de péché soit un nouveau péché, à Dieu ne plaise; c'est là un monstre d'erreur opposé à la raison, contraire à la foi, et capable de

jeter les pécheurs dans le désespoir. On ne dit pas même que toute action bonne en elle-même, comme la prière, l'aumône, etc. quoique faite en état de péché, soit absolument inutile. Elle n'est pas méritoire de la récompense éternelle, mais elle n'est pas entiérement inutile au salut; ainsi le prophête conseille-t-il à Nabuchodonosor de racheter ses péchés par ses aumônes, parce que ses aumônes pouvaient attirer en quelque manière la grace de sa conversion. Ce que l'on prétend donc, et ce qui est constant, c'est que toute action faite en état de péché, ne peut mériter le ciel, ni être digne de la récompense éternelle. Et comment pourrait-elle mériter la vie de la gloire, n'ayant point le principe de vie qui est la vie de la grace? C'est en ce sens qu'on les appèle des œuvres mortes. Parce qu'elles ne donneront jamais aucun droit à la couronne de la vie éternelle.

Or quel malheur pour une ame en état de péché, de voir toutes ses actions stériles pour le ciel, qui n'auront jamais de récompense dans l'éternité; et si elle venait à mourir dans cet état, au lieu des actions saintes et méritoires qu'elle devait offrir, de n'avoir à présenter à Dieu que des graces négligées, des péchés accumulés, des regrets amers et désespérans? ô mon Dieu! quel état, et quel

sort sur-tout pour une ame chrétienne, dont toute la vie, toutes les actions devaient être saintes, et répondre à la sainteté, à la dignité de son caractère !

II. Condition. Faire toutes nos actions dans la vue de Dieu, c'est-à-dire, dans la vue de lui plaire, dans l'intention de le servir, ne cherchant que Dieu, ne desirant que Dieu, n'ayant en tout que Dieu seul en vue. Car c'est l'intention, c'est le motif qui décide du prix et du mérite de toutes nos actions. Si votre œil est pur et simple, nous dit le Sauveur, tout votre corps sera dans la lumière; mais si votre œil est vitié et gâté, votre corps ne sera que ténèbres. Cet œil c'est votre intention : si cette intention est pure et droite, toutes nos actions seront saintes et méritoires. Si cette intention est défectueuse et mauvaise, toutes nos actions seront mauvaises et infectées de son funeste poison. Ainsi voulons-nous que toutes nos actions soient saintes et salutaires, il ne s'agit que de les animer par la sainteté du motif, et de les purifier par la droiture de l'intention ? Et n'est-ce pas ainsi que les saints se sont élevés à la sainteté la plus éminente ? car ne pensons pas que tous les saints ne se soient fait grands saints que par de grandes actions, des actions sublimes et héroïques. Une sainte Géneviève à la suite des troupeaux, un

saint Isidore laboureur, un saint Louis de Gonzague dans une vie retirée et cachée, n'ont jamais fait des actions éclatantes aux yeux des hommes ; mais ils ont relevé leurs actions communes et ordinaires par des motifs sublimes et tout divins ; ainsi sont-ils devenus de grands saints. Comme eux nous pourrions le devenir, en sanctifiant nos actions par la pureté de nos motifs et la ferveur de notre intention. De cette manière toutes nos actions seroient saintes et précieuses aux yeux de Dieu.

Mais hélas ! qu'arrive-t-il, et quel est notre aveuglement et notre malheur en ce point ? c'est qu'on fait ses actions, ou sans intention, sans motif, par coutume, par usage, par habitude, par nécessité, d'une manière toute humaine, toute naturelle ; et dès-lors actions sans mérite et sans fruit, qui ne sont rien devant Dieu. Un honnête païen en ferait autant. Ou l'on fait ses actions par de mauvaises intentions, par des motifs criminels, et dès-lors actions défectueuses et criminelles. On agit, on fait ses actions, mais comment, et en combien de manières les altère-t-on devant Dieu ?

On agit par vanité, pour s'attirer l'estime, l'approbation, les regards des hommes ; on agit par amour-propre, pour se contenter et se satisfaire, se recherchant,

se trouvant soi-même en tout, suivant en tout son goût, sa volonté et ses idées.

On agit par respect humain, pour plaire aux hommes ou dans la crainte de leur déplaire.

On agit par intérêt, se proposant quelque vue basse et servile, qui part d'un cœur mercenaire.

On agit par hypocrisie, par dissimulation ; on trompe les hommes qui voient les dehors et les apparences. Pense-t-on tromper Dieu, qui sonde les cœurs et les sentimens ?

On agit par politique et fausse prudence de la chair ; on agit par humeur ; on agit par caprice ; que sais-je ! qu'est-ce que toutes ses actions ? fussent-elles encore plus édifiantes, plus éclatantes devant les hommes, de quel mérite peuvent-elles être devant Dieu ?

III. Condition. Il faut néanmoins encore une nouvelle condition également nécessaire et indispensable. Faire toutes nos actions dans l'ordre de Dieu, c'est-à-dire, quand Dieu le veut, et comme Dieu le veut.

Quand Dieu le veut, et dans le tems qu'il le veut. Il y a des personnes qui ne peuvent souffrir l'exactitude et la règle ; qui sont naturellement ennemies de l'ordre. Tout ce qui les fixe et les assujétit, les inquiète et leur pèse : il suffit qu'une

chose soit réglée, soit fixée, pour les dégoûter et les en éloigner : tout par boutade, par goût, par caprice ; un jour telle chose, un autre jour telle autre ; aujourd'hui à telle heure, demain à telle autre. Rien de suivi, de déterminé, de constant; tout livré au hasard, à la fantaisie, souvent au désordre et à la confusion ; point de règle, ni pour le réveil, ni pour le sommeil, ni pour les repas, ni pour les occupations, ni pour les devoirs de bienséance, de nécessité, ni pour rien ; on passe la journée, la vie sans savoir à quoi, ni comment. Est-ce là une vie chrétienne ? je dirais même, est-ce une vie raisonnable ?

Voulons-nous agir en chrétiens et faire nos actions selon Dieu ? ayons un ordre dans tout, un tems réglé et marqué pour tout ; fixons-nous saintement une règle ; ou faisons-nous-la sagement fixer. Ayons un plan de vie, un réglement de la journée ; ayons chaque jour des tems réglés pour la prière, pour la messe, pour le travail, pour le délassement ; un tems pour tout : faisons tout dans son tems, et une fois réglés, tenons-nous à l'ordre.

Enfin faire nos actions comme Dieu le veut. On travaille, on s'occupe à bien des choses ; mais souvent on fait ce que Dieu ne veut pas ; et on ne fait rien de ce que Dieu veut ; plus souvent encore,

on ne le fait pas comme Dieu le veut, et de là combien de défauts dans nos œuvres ?

C'est un défaut de faire ses actions avec une indolence, une lenteur qui ne finit point ; mais c'est aussi un défaut de les faire avec trop de précipitation. Il y a des personnes si vives, que dès qu'elles ont commencé une chose, elles voudraient la finir ; il en est qui voudraient faire cent choses à la fois, et qui par là même n'en font aucune comme il convient.

C'est un défaut de faire ses actions avec trop d'indifférence, de négligence, et comme s'y intéressant peu ; mais c'est aussi un défaut de les faire avec trop d'attachement, d'empressement et d'ardeur. Il y a des personnes qui s'attachent si ardemment à tout ce qu'elles font, qu'elles ne peuvent s'en arracher ; c'est un attachement qui dégénère en passion.

C'est un défaut de refuser absolument ses soins, son attention aux affaires des autres, quand la charité les présente ; mais c'est un défaut encore plus grand de se livrer aux affaires des autres, et de négliger entièrement les siennes propres. Telles personnes ont toute leur vie donné leurs soins et leur tems aux autres, à régler leurs affaires, à terminer leurs procès, et à leur mort elles laissent leurs affaires dans le plus grand des désordres,

et par là même une source interminable de procès et de dissentions dans le sein de leur propre famille.

C'est un défaut de négliger les œuvres de zèle, de pratique de piété, les visites à Jésus-Christ dans ses temples, etc.; mais c'est un autre défaut également condamnable, sous prétexte d'actions de zèle et de piété, de passer une matinée aux pieds des autels, en négligeant le soin d'une famille, l'éducation des enfans, la vigilance sur les domestiques, laissant ainsi une maison toute en désordre, et excitant, comme il arrive souvent, les cris, les plaintes et les murmures contre les dévots et la dévotion, qui n'autorisera jamais une piété ainsi déplacée.

Quel est donc l'ordre à garder dans toutes ses actions? Le voici : 1.° ce qui est de nécessité avant ce qui est de bienséance. 2.° Ce qui est d'obligation avant ce qui est surérogation. 3.° Ce qui est pénible et rebutant, avant ce qui est d'inclination et de goût. Voilà l'ordre. La raison le dicte, la grace l'inspire, la religion le consacre. Dieu même le récompense.

Réunissons tout, et imprimons à jamais le sceau de Dieu sur toutes nos actions. Faisons-les dans la grace de Dieu, qui les anime; dans la vue de Dieu, qui les dirige; dans l'ordre de Dieu, qui

les règle : dès-lors les actions surnaturelles et déjà saintes par elles-mêmes, acquerront un nouveau degré de sainteté et de mérite ; les actions indifférentes et toutes naturelles de leur fond, seront consacrées et sanctifiées ; le boire, le manger, le repos, selon l'oracle même de Saint Paul, seront élevés à un ordre surnaturel, et contribueront à la gloire de Dieu.

Il y a plus, les actions même les plus viles en apparence, les plus communes, un verre d'eau, une obole donnée au nom de Jésus-Christ, un bon desir, une sainte pensée, le plus léger sacrifice, toutes les actions, si elles sont animées d'une intention pure, d'un motif relevé, deviendront grandes, nobles, sublimes, comme toutes divines ; elles s'éleveront au trône de Dieu, elles attireront ses regards, elles ouvriront son cœur et mériteront ses récompenses.

Pensée solide en elle-même ! mais pensée infiniment consolante pour nous ! Tout le monde ne peut pas s'élever aux grandes actions, faire des œuvres héroïques, des sacrifices extraordinaires ; tout le monde ne peut pas faire de longues prières, des aumônes abondantes, des jeûnes rigoureux ; mais tout le monde peut faire ses actions communes et ordinaires par de grands motifs, dans un grand desir de plaire à Dieu ; et dans ses actions

actions les plus ordinaires et les plus communes, avoir le mérite et la récompense des actions les plus éclatantes, des sacrifices les plus héroïques. Une action ainsi sanctifiée, ainsi offerte au Seigneur, vaut mieux qu'un miracle, et est préférable aux prodiges.

PRATIQUES.

1.° Dès le matin consacrer à Dieu toutes les actions de la journée, en particulier l'offrir au Seigneur.

2.° Au commencement de chaque action, l'offrir à Dieu uniquement dans la vue de lui plaire.

3.° Dans le cours de l'action, si elle dure un tems plus marqué, rappeler de tems en tems la pensée de Dieu.

4.° Quand les actions sont plus essentielles, et d'une conséquence plus grande, ne jamais les commencer sans demander à Dieu ses lumières, afin qu'il daigne y répandre ses bénédictions et ses graces.

5.° En finissant ses actions, demander pardon à Dieu des fautes qui pourraient s'y être glissées.

6.° Sur-tout offrir toutes nos actions en union de celles de Jésus-Christ même. Enfin, nous souvenir qu'un jour nous rendrons compte à Dieu de toutes nos actions, et qu'elles seront toutes pesées dans la balance du sanctuaire, pour re-

recevoir la récompense ou la punition qu'elles auront méritée.

PRIÈRE DE L'ÉGLISE.

Actiones nostras, etc.

Dieu tout-puissant, prévenez toutes nos actions par vos saintes inspirations, soutenez-les par le secours de vos graces, afin que toutes nos prières et toutes nos œuvres dans leur commencement, leur progrès et leur fin, vous soient entièrement consacrées. Ainsi soit-il.

PRATIQUE

Sur l'emploi du tems.

Le tems est précieux ; le tems est court ; le tems est irréparable. Quels motifs pour nous de le mettre saintement à profit !

Il y a trois regards à jeter sur les différens tems de la vie.

Il y a un tems passé ; il y a un tems présent ; il y a un tems à venir. Or, voici dans la pratique l'usage qu'il en faut faire, et à quoi il faut les consacrer.

Il faut donner le passé à la pénitence.

Le présent à la vigilance.

L'avenir à la providence. Que le tems ainsi consacré serait saintement employé, et quelle heureuse préparation ne serait-il pas pour l'éternité !

1.o Il faut donner le passé à la pénitence. Triste, mais unique remède ! Il est bien triste, en effet, quand on vient à se rappeler le passé, de voir tant d'années écoulées, tant de graces négligées, tant de péchés accumulés, tant de tems perdu. Le triste tableau que celui de la vie passée ! que de bien l'on aurait pu faire, que de bonnes œuvres qu'on aurait pu pratiquer, que de mérites qu'on aurait pu acquérir pour le ciel ! tout est passé et tout est perdu. Une enfance où l'on n'est point à soi ; une jeunesse, zone torride, où l'on est livré au feu de toutes les passions ; un âge plus avancé où l'on est absorbé dans le tumulte et l'agitation des affaires ; une vieillesse, si on y arrive, où l'on n'est plus capable de rien, tout occupé à conserver, à prolonger une vie qui n'a peut-être que trop duré, par le mauvais usage qu'on en a fait. Ainsi s'écoule, ainsi se perd cette vie ; on arrive au terme, sans s'en être apperçu ; et de tout cela qu'en reste-t-il, que le triste regret, la douleur amère d'avoir tout perdu ! heureux encore, si ce regret se forme dans l'ame, et consacre le reste des jours à la pénitence !

après tout, il ne reste plus d'autre remède. Le Père des miséricordes nous laisse encore celui-ci, le regret et la pénitence; mais que ce soit un regret sincère et amer; mais que ce soit une pénitence solide, une pénitence efficace, une pénitence généreuse, une pénitence constante. A ce prix, Dieu voudra bien encore l'accepter.

Je vais m'y condamner, ô mon Dieu, tout m'y engage : le tems perdu, les graces négligées; l'incertitude de l'avenir, et plus encore votre bonté infinie, qui m'invite au retour, et qui daigne encore me recevoir.

2.º Le présent à la vigilance. Il n'est que le moment présent, qui soit entre nos mains. Le passé est absorbé dans le gouffre affreux du néant : l'avenir est voilé à nos yeux; le présent seul est en notre disposition, mais il est court; et au moment même où nous réfléchissons, il passe, il n'est plus. Mettons donc saintement en usage tous les momens; ils sont précieux, n'en perdons pas un seul. Vigilance continuelle sur nous, sur nos pensées, sur nos paroles, sur nos actions, sur tous les sentimens et les mouvemens de notre cœur; sur toutes les circonstances et tous les événemens de la vie. Il n'est aucun moment, qui, bien employé, ne puisse nous valoir une éternité de bonheur;

ou qui, mal employé, ne puisse être suivi d'une éternité malheureuse. Hâtons-nous donc, et par notre diligence et notre ferveur, réparons, autant qu'il est en nous, la perte de tant de jours et d'années. Ah! si nous pouvions les rappeler et les faire renaître, quel saint usage n'en ferions-nous pas? Faisons-le des momens qui nous restent. Ne nous ouvrons pas de nouvelles sources de larmes, et ne nous préparons pas de nouveaux regrets et de nouvelles douleurs pour la dernière heure.

3.° L'avenir de la providence. Quel sera pour nous ce sombre avenir, que nous arrivera-t-il? Quelle est la course qui nous reste à fournir? Hélas! tant de malheurs que nous avons éprouvés par le passé, tant d'événemens qui sont arrivés, tant de jours nébuleux qui se sont élevés sur nous, que nous annoncent-ils, que nous présagent-ils dans la suite! reste-t-il encore de nouveaux revers à essuyer, de nouveaux dangers à courir? de nouvelles tempêtes doivent-elles nous jeter encore plus avant dans la mer orageuse de la vie? Cette vie doit-elle être quelque tems prolongée, ou doit-elle bientôt terminer son cours? En quel état, en quel lieu, par quel événement ou accident doit-elle finir? Sombre nuage, voile respectable, abyme profond: gardons-nous de vouloir rien sonder et rien

approfondir. L'avenir est du domaine seul de la providence. Contentons-nous de l'adorer, de la respecter, de nous y soumettre. Livrons-nous sans réserve entre les mains de Dieu ; jetons-nous dans le sein de cette providence divine. Craignons tout de nous-mêmes ; espérons tout de sa miséricorde et de sa bonté. Cet abandon même absolu, cette remise entière que nous ferons de nous entre les mains de Dieu, sera plus capable que toute autre chose de nous attirer les secours et les graces d'une protection spéciale du ciel. Après tout, à quoi pourraient nous conduire toutes nos prévoyances, nos sollicitudes, nos agitations, nos alarmes ? Adorons, prions, agissons, c'est notre unique partage ; le tems passé ; l'éternité s'avance à grands pas : encore quelques jours, quelques années de combats, et les sombres voiles du tems vont disparaître, pour faire place au grand jour de l'éternité.

Réflexions.

1.° Le tems ne nous est donné que pour travailler à notre salut. Point de moment qui ne puisse valoir une éternité.

2.° Nous rendrons compte à Dieu de tous les momens de notre vie. Il viendra un tems où nous regretterons le mauvais usage que nous en aurons fait : il sera trop tard.

3.° Il est encore tems de tout réparer par le regret du passé, et le bon usage de celui qui nous reste.

4.° Ne perdons pas un moment de tems, parce que nous n'avons pas un moment assuré ; chaque instant peut être le dernier de notre vie. A l'heure que nous y penserons le moins, nous pouvons être enlevés de ce monde. Tenons-nous prêts à tous les instans.

PRIÈRE.

O TEMS ! ô éternité ! ô Dieu immortel, roi des siècles, qui comptez nos instans, qui pesez nos jours dans la balance du sanctuaire, qui avez fixé à notre vie et à notre course mortelle des bornes audelà desquelles personne ne peut s'avancer ; accordez-nous la grace de faire un saint usage du tems que nous avons à passer sur terre. Hélas ! il est si court, et il nous reste un si grand ouvrage à faire, comment pourrions-nous en perdre un instant ? Nous en avons déjà tant perdu par le passé : ne devons-nous donc pas penser à employer saintement le peu qui nous reste ; et à réparer, autant qu'il est en nous, celui que nous avons si mal employé ? Demain, peut-être, nous irons paraître devant vous. Qu'avons-nous fait dans le tems, pour mériter une éternité de bonheur ? Ayez

pitié de nous, Dieu immortel! ne regardez pas les momens que nous avons perdus dans la vie, mais les regrets que nous formons à présent dans le cœur, et le desir sincère que nous avons de vous servir, de vous aimer tant que nous vivrons sur la terre, pour vous glorifier à jamais dans le ciel.

PRATIQUE

Sur le bon usage et l'abus des graces.

Un des points sur lequel nous avons plus à gémir, c'est l'abus que nous faisons si souvent de la grace.

Abus fréquent, abus criminel, et abus funeste. Peu de paroles, mais grandes vérités. Ce sera par le secours de votre grace elle-même, ô mon Dieu! que nous en comprendrons toute l'importance; nous vous la demandons, bien résolus d'en faire un saint usage pour votre gloire et pour notre salut.

1.° Abus fréquent. Jugeons-en par la multitude des graces que nous recevons, et par le peu de fruit que nous en retirons: il y a certains momens de la vie où l'on se sent vivement frappé, sensi-

blement touché, intérieurement pénétré de la grace; heureux momens! ce sont comme autant d'éclairs subtils et imprévus, qui portent la lumière dans l'ame, et qui percent jusques dans le sein des plus épaisses ténèbres.

Tantôt un rayon de cette lumière divine nous découvre tout le malheur, tout le désordre de notre conscience; on gémit sur son état; on déplore sa situation; on sent qu'on n'est pas ce qu'on devrait être, et ce qu'on était peut-être autrefois, voilà la grace. Tantôt cette grace, se montrant à nous, nous fait sentir le néant des choses humaines; on en voit la vanité, la fausseté, l'instabilité, le danger : on voit tout l'aveuglement qu'il y a de s'y attacher; voilà la grace. Tantôt le ciel vient comme s'ouvrir à nos yeux, et étaler toute la magnificence de ses trésors; on soupire après cette céleste Jérusalem; je suis fait pour elle, se dit-on à soi-même; aurai-je le bonheur d'y entrer un jour? Hélas, que je suis éloigné de la voie qui doit y conduire! voilà la grace. Tantôt cette grace prenant une nouvelle face, nous présente tout ce qu'il y a de plus effrayant dans la religion, les ombres d'une mort qui nous environnent, les terreurs d'un jugement toujours suspendu sur nos têtes, les horreurs d'une éternité malheureuse ouvrant sous

nos pieds ses abymes : voilà la grace. Elle parle d'une manière bien éloquente, quel malheur si elle parlait en vain ? Que dirions-nous de tant d'autres graces ? Ces lumières intérieures, ces onctions salutaires, disons-le, ces regrets même, ces remords de conscience, ces agitations vives, ces alarmes continuelles, ce ver rongeur qui se fait sentir dans nous malgré nous. Dans tout cela reconnaissons, admirons la grace de Dieu qui nous presse et qui nous poursuit.

2.° Abus de la grace, abus criminel. Car il est constant par la foi, que plus un bien est grand, plus il est précieux : plus aussi l'abus qu'on en fait, en est abus criminel : or, qu'est-ce que la grace ? Concevons-le, et apprenons à la respecter.

La grace est, par excellence, le don de Dieu, la source des vertus, le principe de tous les mérites. La grace est le soutien de la faible nature, le gage sacré de la gloire, le germe précieux de l'immortalité bienheureuse. Que diraije encore ? C'est le prix des souffrances d'un Dieu, c'est le fruit des mérites et du sang de Jesus-Christ même ; en sorte qu'autant de graces que nous recevons, ce sont comme autant de gouttes de ce sang adorable qui découle sur nous.

Qu'ai-je donc fait, ô mon Dieu, en

abusant de vos graces, et de quel crime me suis-je rendu coupable à vos yeux ? J'ai contristé l'Esprit Saint dans mon cœur ; j'ai étouffé les remords de ma conscience ; j'ai violé la sainteté de la loi ; j'ai outragé cet Esprit Saint jusques dans le plus précieux de ses dons ; j'ai comme foulé aux pieds le sang de Jesus-Christ même ; j'ai anéanti, autant qu'il était en moi, les mérites de sa passion, et par là je me suis rendu responsable de tous les malheurs dont cet abus est suivi, et de toutes les malédictions qu'il doit naturellement attirer après lui. Que reste-t-il donc ? si ce n'est que Dieu irrité retire ses graces et transporte ailleurs son flambeau. C'est la terrible menace qu'il fait à ceux qui ont le malheur d'abuser de ses dons, *movebo candelabrum.* (1)

3°. Abus de la grace, abus funeste. Pourquoi ? parce que, par un de ces jugemens redoutables que Dieu exerce dans sa colère, et par un de ces mystères terribles qui s'opèrent dans les jours de vengeance, l'abus de la grace attire tout à la fois le dégoût de la grace, l'insensibilité à la grace, et la soustraction de la grace. Voilà les trois traits vengeurs que Dieu lance sur l'ame infidelle : voilà la

(1) Apoc. 2.

punition la plus redoutable dont il puisse frapper en ce monde : voilà l'accomplissement des menaces terribles que Dieu faisait à son peuple indocile. O Israël, disait-il, nation infidelle, je t'ai appelé, tu n'as point écouté ; je t'ai invité, tu as résisté ; mon tems est venu ; je vais te livrer aux desirs de ton cœur ; j'ordonnerai aux nuées du ciel de ne plus pleuvoir sur toi, et de ne plus verser sur une terre ingrate la douceur de leurs influences. Déjà la coignée est attachée à la racine de l'arbre ; que ce figuier stérile soit arraché et jeté au feu.

Soustraction de la grace, peine bien terrible, mais peine bien juste. Ame infidèle, depuis long-tems Dieu vous fait entendre sa voix, et vous refusez de prêter l'oreille ; depuis long-tems il est à la porte de votre cœur, et vous en refusez obstinément l'entrée ; la lumière brille, et vous fermez les yeux à la lumière ; elle va s'éclipser ; les ténèbres affreuses vont se répandre sur vous, et devenir peut-être l'annonce des ténèbres éternelles. Voilà le triste progrès, le funeste terme. Je ne dis pas que tous ceux qui ont commencé par l'infidélité à la grace, en soient venus là, mais je dis que tous ceux qui en sont venus là, ont commencé par l'infidélité à la grace.

Pratiques sur le saint usage de la grace.

1.º Regardons les inspirations comme la voix de Dieu même qui nous appèle, comme un député de Dieu vers nous pour parler en son nom.

2.º Rappelons-nous le regard que Jesus-Christ jeta sur Saint Pierre, et qui opéra sa conversion ; l'inspiration de la grace est un regard salutaire de Dieu sur nous, soyons-y attentifs.

3.º La grace est la clef du ciel ; elle l'ouvre ou le ferme, selon que nous lui sommes fidèles, ou infidèles. Ayons donc cette fidélité inviolable que nous lui devons.

4.º Pensons qu'il n'est point de grace qui ne nous soit méritée par quelque goutte du sang adorable de Jesus-Christ ; voudrions-nous le profaner et le fouler aux pieds ?

5.º Dès qu'il nous est arrivé de commettre quelque infidélité volontaire à la grace, faisons à l'instant un acte de contrition pour la réparer, et une promesse sincère de lui être à l'avenir plus fidèles.

6.º Prenons garde, sur-tout, à certaines graces plus marquées, et qui, dans les desseins de Dieu, peuvent avoir de plus grandes suites. Ne faisons cependant rien de nous-mêmes, et ne nous décidons pas sans conseil.

PRIERE.

Ah! Seigneur, vengez-vous et punissez-moi! mais ne me punissez pas par la soustraction de vos graces ; *ne projicias me* (1), etc. Coupez, frappez, écrasez, ôtez-moi mes biens, ma santé, ma vie même ; mais ne m'ôtez pas la lumière et la vie de la grace. Toute autre punition me sera salutaire ; celle-ci ne pourrait que m'être funeste. Mes infidélités, mes résistances me rendent indigne de cette grace ; mais mes besoins, mes soupirs, vos bontés même la réclament pour moi ; j'en ai abusé ; je n'en connaissais pas le prix ; je déteste sincérement l'abus que j'en ai fait; je le déplorerai tant que je vivrai, je tâcherai de le réparer par le saint usage de celles que vous daignerez encore m'accorder ; mes péchés sont grands, mais vos miséricordes ne sont pas épuisées. Le trésor de vos graces est encore infini ; plus je suis coupable, plus je suis digne de votre compassion et d'un nouveau secours de vos graces ; elles ne tomberont plus sur une terre ingrate ; vous venez de la préparer à porter des fruits de salut : achevez votre ouvrage, et conduisez-le à une heureuse fin.

---

(1) Psal. 150.

PRATIQUE

Pour la fréquentation des Sacremens.

PARMI toutes les pratiques de piété consacrées dans la religion, voici, sans contredit, une des plus saintes, des plus importantes, des plus nécessaires, et qui, une fois bien réglée, pourrait, dans un sens, suffire elle seule pour régler et sanctifier toutes les autres; c'est la fréquentation des sacremens. On y exhorte souvent, et on ne saurait le faire avec trop de zèle, à raison du besoin que nous en avons, et des avantages inestimables que nous pouvons en retirer.

Par la fréquentation des sacremens, on entend la confession et la communion. L'une et l'autre, si on en approche souvent et saintement, peuvent devenir pour nous deux sources abondantes de graces, de consolations et de mérites.

Et d'abord la confession fréquente est un moyen efficace, assuré, tout divin de salut.

Moyen assuré pour expier nos péchés. Nous en commettons tous les jours: et que ferions-nous, si nous n'avions pas les eaux salutaires de cette piscine mys-

térieuse, pour laver nos ames et les purifier?

Moyen assuré pour nous conserver dans la grace, et pour éviter les rechûtes dans le péché. Soyons bien convaincus que la confession fréquente est presque le seul moyen de nous soutenir; que sans elle jamais nous ne persévérerons; et que, malgré toutes nos résolutions, nos propos, et les saintes dispositions où nous pouvons être, nous succomberons infailliblement, si nous nous privons durant longtems de ce moyen de salut.

Moyen assuré pour augmenter la grace dans nous, soit par les actes de vertu que l'on pratique en se confessant souvent, soit parce que le sacrement produit par lui-même cette augmentation de la grace dans nous.

Autre avantage bien précieux de la confession fréquente; c'est que si on venait à mourir de quelque mort subite, de quelque accident imprévu, on ne serait pas surpris inopinément de la mort. On entend souvent parler avec frayeur de tant de morts imprévues; on entend souvent dire, que tels et tels ont été enlevés subitement de ce monde. Si ces personnes, ainsi frappées de la main de Dieu, ne s'étaient point confessées depuis longtems, quel malheur! on est effrayé, alarmé sur leur sort. Que si elles ont eu

le bonheur de se confesser depuis peu, on est comme assuré, consolé. On dit, elle s'était approchée des sacremens depuis tel tems; Dieu lui a fait cette grace; il semble qu'elle prévoyait son malheur : or, ces accidens funestes peuvent arriver à tous les âges, à tous les momens, et à tous sans acception de personnes, de rang et de tems.

Que dirons-nous encore? La confession fréquente est aussi un moyen également efficace et assuré pour acquérir une grande pureté de cœur, pour obtenir une grande connaissance de nous-mêmes, pour nous conserver dans la paix de l'ame et la tranquillité de la conscience, pour nous faire prévoir et éviter les occasions dangereuses où nous pourrions tomber, pour empêcher que nos fautes et nos imperfections ne se tournent en vices et en habitudes, pour attirer sur nous de plus grandes graces, des graces plus précieuses et plus abondantes, surtout pour faire plus aisement et plus exactement notre examen de conscience, lorsqu'il faut nous approcher des sacremens. Quand on a attendu bien long-tems, et qu'il faut revenir de si loin, quelle peine n'a-t-on pas, et quelle crainte d'oublier quelque péché par sa négligence, et ce long intervalle? Voilà pourquoi les saints Pères, les maîtres de la vie spirituelle

exhortent si instamment, si souvent, si fortement à cette sainte pratique : on a même vu des Saints qui étaient dans l'usage de se confesser tous les jours, pour se tenir plus en état de paraître devant Dieu, s'il venait à les appeler promptement à lui.

Ainsi en est-il de la confession. Mais la communion fréquente a des avantages bien plus précieux, et présente des motifs encore bien plus pressans : la raison, la foi, l'église, les saints, l'expérience, tout prêche, tout annonce des biens ineffables de la communion fréquente, si elle est sainte.

1.° La nature même du sacrement, et les symboles sous lesquels il est établi, le pain et le vin qui sont la nourriture journalière du corps, marquent que la communion doit être la nourriture fréquente de l'ame.

2.° Les invitations, les menaces de Jesus-Christ même marquent quel est en cela son esprit, et les vues qu'il s'est proposées, *nisi manducaveritis, non habebitis vitam in vobis* (1). *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam* (2).

3.° La pratique constante de la primi-

(1) Joan. 6.
(2) Joan 6.

tive église, et les desirs de l'église entière exprimés dans le saint concile de Trente.

4.° La pratique et l'exemple des saints de tous les âges et dans tous les siècles.

5.° L'expérience même de tous les jours et de toutes les ames : combien ne doivent leur persévérance dans le bien, combien ne devront leur salut, leur perfection, qu'à la fréquentation sainte et assidue des sacremens ?

Je sais ce qu'on dit en ce point, et les prétextes qu'on apporte pour se dispenser d'approcher des sacremens : on dit que si on s'en éloigne, c'est par humilité, par respect, par crainte de le mal faire, par desir de s'y mieux préparer.

Entrons dans le fond des cœurs; voyons-en les motifs secrets, et découvrons-y bien des mystères cachés.

On est donc exhorté, engagé, pressé de se confesser, de communier plus souvent : on comprend bien qu'il serait mieux de le faire, et que c'est avec raison qu'on y est invité : mais que fait-on et que dit-on pour s'en dispenser et se mettre à couvert de ces invitations ou de ces reproches ? On dit, Dieu est si grand, nous sommes si pleins de misères, le sacrement est si saint, nous sommes si imparfaits, c'est le pain des anges, il faudrait être des anges pour en appro-

cher.... Sur ces prétextes on s'excuse, on se rassure, on persévère dans son éloignement.

Voilà ce qu'on dit: dans quelques-uns, c'est sentiment véritable, c'est respect, c'est humilité; cela peut être, mais dans un grand nombre, quel est le véritable motif? le voici:

C'est qu'on sent bien que, pour fréquenter assidûment les sacremens, il faudrait mener une vie régulière et plus exemplaire; il faudrait se gêner, se captiver, et prendre sur soi, se faire violence sur bien des points: il faudrait combattre ses passions, ses inclinations, ses penchans; il faudrait s'éloigner de ces compagnies, rompre ses liaisons: il faudrait pratiquer ces vertus, ces exercices de religion et de piété; il faudrait en un mot être tout autre que ce que l'on est: et comme on n'a ni la volonté, ni le courage de prendre tout cela sur soi, on cherche des excuses, on se retranche sur des prétextes; on dit, c'est humilité, c'est respect, etc.

Disons plutôt, c'est tiédeur, c'est négligence, c'est illusion, c'est erreur; et dans quelques-uns, c'est irreligion, c'est désordre, c'est libertinage. Voilà la véritable raison. Sondez le cœur, pénétrez le fond de la conscience, vous verrez le véritable motif, vous en gémirez. Otons

ces obstacles, et bientôt tous les prétextes seront dissipés.

Mais quelles sont donc les dispositions qu'il faudrait apporter à la fréquentation assidue des sacremens, pour en approcher saintement et en retirer les fruits de salut? On ne saurait dire en particulier toutes les dispositions qu'exige cette fréquentation, relativement à chaque personne : voici du moins les principales, dans lesquelles les autres sont renfermées.

D'abord, l'exemption de tout péché mortel. Cette condition est absolument indispensable. En même tems n'oublions pas l'avis salutaire de S. François de Sales, toujours si zélé pour la communion fréquente, de nous dépouiller, autant que nous pourrons, de l'affection au péché véniel, une vie régulière et édifiante, l'application constante à tous les devoirs de l'état, une grande fidélité, une grande exactitude dans ses prières et aux exercices de religion et de piété.

Et pour entrer dans quelque détail, il faudrait 1.° se bien pénétrer de cette grande vérité, que la confession et la communion sont les actions les plus saintes de la religion, et les plus grandes graces que Dieu puisse nous accorder sur la terre.

2.° La veille des jours qu'on doit avoir le bonheur d'approcher des sacremens, s'y

préparer d'avance par un plus grand recueillement, par quelque prière, quelque lecture, quelqu'acte de mortification, et si on le peut, par une visite au saint sacrement.

3.° Dans chaque confession et communion, se proposer quelqu'intention particulière, et l'offrir spécialement à cette intention; par exemple, se proposer dans cette communion, de demander à Dieu la grace de pratiquer telle vertu, la force de vaincre telle passion, de résister à telle tentation, d'offrir tel sacrifice que la grace demande depuis long-tems; sur toutes ces choses, demander la grace d'une sainte mort; ces intentions spéciales animeraient le cœur et les sentimens, et inspireraient à l'ame une sainte ferveur.

4.° Enfin, le conseil le plus salutaire que l'on puisse donner, le moyen le plus sûr et le plus efficace de se bien disposer, ce serait de faire chaque confession, chaque communion, comme on voudrait les avoir faites au moment de la mort, et comme si, en sortant du sacré tribunal, ou de la sainte table, on devait aller paraître devant Dieu. De cette manière, et avec ces dispositions, il serait comme impossible de faire de mauvaises confessions et de mauvaises communions: on serait moralement assuré de les faire toujours saintement, et d'en retirer les fruits

salutaires que Dieu se propose et que nous devons desirer.

PRIERE.

Dieu des miséricordes, vous m'avez ouvert dans les sacremens autant de sources abondantes des eaux sacrées qui jaillisent jusqu'à la vie éternelle ! quel serait mon aveuglement, si je négligeais d'en approcher pour puiser ces eaux salutaires dans leur source ? mais quel serait mon crime, si j'en approchais sans avoir les dispositions nécessaires ? N'est-ce pas là ce que j'ai à me reprocher, à déplorer et à réparer ? C'est donc une double obligation dans moi de m'en approcher, et de m'en approcher saintement ; c'est de quoi je desire et je promets, avec votre grace, de m'acquitter dans la suite. Une communion fervente me disposera à une communion fréquente ; et une communion fréquente et fervente tout à la fois, deviendra pour moi la source de toutes les graces. Je comprends toute la sainteté qu'exige la grandeur du sacrement ; il n'est que vous, ô mon Dieu ! qui puissiez m'y disposer saintement ; préparez mon ame, purifiez mon cœur, formez - vous dans moi une demeure digne de vous, afin que toutes les fois que je participerai à vos saints mystères, je puisse en retirer

les fruits de salut que vous vous y êtes proposé pour le bien de nos ames.

PRATIQUE

Sur l'amour de Dieu.

L'OBLIGATION d'aimer Dieu est la première, la plus grande, la plus indispensable de toutes les obligations; et, dès-lors la pratique de l'amour divin est la plus sainte, la plus salutaire, la plus essentielle de toutes les pratiques. Toute sorte de motifs nous engagent à remplir ce devoir sacré, et l'infidélité en ce point est l'infraction de toute la loi.

Nous devons aimer Dieu, parce qu'il nous commande absolument et expressément de l'aimer, de l'aimer avant toutes choses, et par dessus toutes choses. C'est-là le premier et le plus grand des préceptes: *Hoc est primum et maximum mandatum* (1).

Nous devons aimer Dieu, parce qu'il mérite infiniment d'être aimé: ses bontés, ses beautés, ses perfections infiniment aimables et adorables nous présentent tout

(1) Marc. 12.

ce

ce qui peut attirer et fixer les affections de nos cœurs.

Nous devons aimer Dieu, parce que lui-même nous a infiniment aimés, et que nos cœurs, s'ils sont capables de sentimens, doivent user de retour envers lui; jamais il n'en fut de si juste et de si légitime.

Nous devons aimer Dieu, parce que nous sommes destinés à l'aimer éternellement; si nous ne l'aimons pas en ce monde, jamais nous ne le verrons, nous ne l'aimerons, nous ne le posséderons dans le ciel.

Telle est l'obligation où nous sommes d'aimer Dieu; en voilà les motifs, concevons-en l'étendue. Obligation si universelle, qu'elle s'étend à tous; et dès qu'un cœur est capable de sentiment, il doit les consacrer à l'auteur de son être.

Obligation si indispensable, qu'à proprement parler, nous ne sommes au monde que pour aimer Dieu; et que tout le tems où nous ne l'aimons pas, est un tems profané et perdu.

Obligation si sacrée, que Dieu lui-même, tout Dieu qu'il est, n'a jamais pu nous en dispenser. Il pouvait ne pas nous créer; mais nous ayant créés, il n'a pu nous former que pour lui et pour son amour.

Obligation si essentielle, que si nous n'aimons pas Dieu, et si nous venons à

mourir hors de ce saint amour, il eût mieux valu pour nous n'être jamais nés, avoir été étouffés dans le sein de nos mères, et n'avoir jamais vu la lumière.

Enfin, obligation si inviolable, qu'il est de toute nécessité pour nous, ou de brûler du feu de l'amour divin durant notre vie, ou d'être consumés du feu de l'enfer, durant l'éternité toute entière.

Encore une fois, telle et plus grande encore est l'obligation sacrée de l'amour divin. Dieu est notre créateur, notre sauveur, notre père, notre ami, notre premier principe, notre fin dernière : à qui consacrons-nous nos sentimens et nos cœurs, si nous les lui refusons? Et mériterions-nous de vivre, si nous ne vivions pas de son saint amour ?

Mais dans le détail, et pour l'exercice et l'observation de ce grand précepte, quels sont les moyens par lesquels nous pouvons et nous devons marquer à Dieu cet amour ? Quels sont les preuves et les gages que nous pouvons lui en donner ?

Voici quelques pratiques salutaires, qui pourront être employées avec fruit. La grace, la piété, l'amour divin lui-même en suggéreront mille autres plus excellentes et plus salutaires.

1.° Observer les commandemens du Sei-

gneur, c'est le moyen le plus sûr de lui marquer notre amour, lui-même nous en assure : Celui qui garde mes commandemens, c'est celui-là qui m'aime : *Quis habet mandata mea, ille est qui diligit me* (1).

1.° Faire souvent des actes d'amour de Dieu. Heureux si toutes nos respirations pouvaient être autant d'actes et d'expressions de l'amour divin! Où est notre trésor, là est notre cœur, dit Jesus-Christ : *Ubi est thesaurus tuus, ibi et cor tuum erit* (2).

3.° Demander souvent à Dieu la grace de son saint amour, comme la plus grande des graces, le plus grand des biens, le plus précieux des trésors : *Diligam te, Domine.*

4.° Prends garde à ne jamais rien faire qui puisse le moins du monde altérer les sentimens de cet amour, et offenser Dieu dans nos cœurs. Quand on aime, on craint de déplaire.

5.° Agir, autant qu'on le peut, en vue de cet amour pour Dieu ; c'est le motif le plus parfait devant Dieu, et le plus méritoire pour nous.

6.° Faire quelque sacrifice marqué en vue de ce saint amour.

7.° Nous unir de cœur avec les saints,

(1) Joan. 14.
(2) Matth. 6.

qui aiment Dieu si parfaitement dans le ciel.

8.o Autant qu'on le peut, engager et porter les autres à l'aimer, selon les moyens et les occasions qu'on en a.

9.o Lire les livres qui traitent de ce saint amour, et s'affectionner aux doux sentimens qu'ils inspirent.

10.o Prier pour les ames qui sont en état de péché, et privées de l'amour de Dieu, afin qu'elles n'aient pas le malheur de mourir dans ce triste état.

11.o Quand on a des peines, des afflictions et des croix, les souffrir et les offrir dans les sentimens de cet amour tout divin, qu'on peut témoigner dans l'état des souffrances bien plus efficacement que dans un état de consolation.

12.o Avoir une dévotion particulière envers les saints qui ont aimé Dieu plus parfaitement : la sainte Vierge, saint Joseph, sainte Madeleine, saint Paul, saint Augustin, sainte Thérèse, saint François de Sales, saint François Xavier, et tant d'autres.

13.o Se prêter avec empressement et avec zèle aux bonnes œuvres qui peuvent animer et étendre ce saint amour.

Enfin, penser qu'aimer Dieu, ce n'est pas simplement dire qu'on l'aime. Aimer Dieu, ce n'est pas purement desirer de l'aimer. Aimer Dieu, ce n'est pas seule-

ment ressentir quelque mouvement, quelque affection de ce saint amour. Aimer Dieu, c'est observer sa sainte loi; c'est agir en vue de lui plaire; c'est souffrir pour lui; c'est se renoncer soi-même; c'est se détacher de tout; c'est être prêt à tout sacrifier, à tout endurer, à mourir mille fois, plutôt que de lui déplaire; en un mot, c'est ne vivre que pour Dieu, ne chercher que Dieu, ne goûter que Dieu, ne desirer autre chose en ce monde que l'augmentation de ce saint amour, et la grace de participer un jour à l'amour pur, durable et parfait dont les saints brûlent dans le ciel, et dont les ardeurs, puisées dans le sein de Dieu même, ne se ralentiront, ne s'éteindront jamais.

ACTE D'AMOUR,

Tiré, en partie, de saint Augustin.

O Etre infiniment saint, infiniment bon, infiniment aimable et parfait! source ineffable de tout bien, de toute perfection! bonté suprême, beauté souveraine! comment ai-je pu vivre sans vous aimer! Est-ce vivre que de ne vous aimer pas?

Vous ne m'avez créé que pour vous aimer, Hélas ! je n'ai presque vécu que pour vous offenser. Vous ne m'avez donné un cœur capable de sentimens, que pour vous les consacrer, et je les ai profanés en les donnant au monde, qui les a égarés, qui les a pervertis.

O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! que c'est bien tard que je vous ai connue ; que c'est bien tard que je vous ai aimée ! puis-je dire qu'il y ait eu une seule année, un seul jour de ma vie où je vous ai aimée comme je devais vous aimer ? Quels étaient l'aveuglement de mon esprits, et l'égarement de mon cœur, de m'attacher à autre chose qu'à vous? Qu'ai-je trouvé dans le monde, qui ait pu contenter mon cœur ? Il était fait pour vous ; et hors de vous que pouvais-je éprouver, que vuide, qu'affliction, qu'amertume ? Vous le permettiez ainsi, pour me ramener à vous par le néant même de tout le reste.

Ah ! que du moins à présent je commence à vous aimer, mais à vous aimer véritablement ; que je vous aime de tout mon cœur, de toutes mes forces ! Vous me l'ordonnez : fallait-il un précepte ? N'était-ce pas assez de me le permettre ?

Que je vous aime dans toutes choses, avant toutes choses, par-dessus toutes cho-

ses ; que sont-elles auprès de vous et sans vous ?

Que je vous aime, et que je n'aime que vous ou pour vous ! mon cœur est-il trop grand pour le partager ? Ne le méritez-vous pas sans réserve ? Et tout partage n'est-il pas indigne de vous ?

Que je vous aime pour réparer le tems que je ne vous ai pas aimé, et le malheur que j'ai eu de ne vous aimer pas ! qu'il est grand ce malheur ! des torrens de larmes suffisent-ils pour le déplorer ?

Que je vous aime toute ma vie, tant que je respirerai sur la terre ; que je ne vive, que je ne respire que pour vous aimer. Que tous les instans de ma vie, toutes les respirations de mon cœur soient autant d'actes de votre amour : ah ! que ne puis-je en vous aimant expirer de l'ardeur, de la véhémence de ce saint amour !

Que je vous aime dans le tems, et que par là je me dispose à vous aimer avec les élus dans toute l'éternité. Heureux séjour où l'on vous aime : où l'on est assuré de vous aimer : où l'on vous aime d'une manière digne de vous : où l'on ne vit que de votre amour : où l'on vous aimera sans crainte de vous déplaire, de vous perdre jamais.

O amour éternel ! ô amour immense ! aimez-vous vous-même dans moi. Sup-

pléez à ce que mon cœur voudrait vous dire et vous offrir.

Oui, mon Dieu, je vous le dis dans ce moment, et je desire et j'espère vous le dire jusqu'au dernier soupir, faites que je vous aime; mais d'un amour sincère, qui vient du cœur; d'un amour tendre, qui en consacre toutes les affections; d'un amour efficace, qui se montre par les œuvres; d'un amour généreux, capable de tous les sacrifices; d'un amour pur, qui dans vous ne cherche, ne goûte que vous; d'un amour constant, qui vive au-delà des siècles.

Si je n'ai pas cet amour, je le desire, je vous le demande. Je ne demande, je ne desire plus sur la terre que cet amour, comme la plus grande des graces, le plus précieux des trésors, l'unique bonheur qu'il y ait à desirer en ce monde et en l'autre. C'est après avoir connu le néant de tout, que je vous rends cet hommage. Oui, mon Dieu! vous seul méritez d'être aimé. C'est vous seul que j'aimerai désormais. Faites que ces sentimens ne s'effacent, ne s'affaiblissent jamais dans mon cœur. Il est à vous; conservez-le dans le vôtre. Que rien ne soit capable de le séparer de vous! Que tout contribue à l'unir toujours plus intimement à vous, objet de ses desirs, centre de son repos, et terme de son bonheur! Ainsi soit-il.

SUR L'IMITATION DE JESUS-CHRIST.

1.° L'IMITATION de Jesus-Christ est la plus grande, la plus essentielle obligation du christianisme ; elle renferme en elle-même toutes les autres, et toutes les autres sans elle ne sauraient former de véritables chrétiens.

Quand Jesus-Christ est venu au monde, qu'a-t-il dit, et de quelle manière s'est-il annoncé ? *Ego sum via, veritas et vita* (1). Je suis la voie, la vérité et la vie. Voilà les grandes paroles qu'il a annoncées au monde en naissant, et qu'il a ensuite laissé gravées sur l'étendard de sa croix en mourant. Bien d'autres ont pu montrer la voie, enseigner la vérité, promettre la vie ; mais ils n'étaient eux-mêmes ni la voie, ni la vérité, ni la vie : c'est Jesus-Christ seul qui peut se proposer ainsi pour modèle. Il est la voie qui conduit ; il est la vérité qui éclaire ; il est la vie qui anime. Il est la voie, il faut donc marcher sur ses traces ; il est

(1) Joan. 1.

la vérité, il faut donc suivre ses lumières; il est la vie, il faut donc vivre de sa vie, ou s'attendre aux horreurs d'une mort éternelle; tout cela signifie : il faut donc l'imiter et le suivre.

En effet, dit l'apôtre, quelle a été la vue, le projet, le grand ouvrage du messie en venant sur la terre? Ce grand ouvrage dont il parle à son père, quand il lui dit : *Opus consummavi quod dedisti mihi*, (1) si ce n'est de racheter les hommes, et de les remettre dans les voies du salut d'où ils étaient malheureusement sortis; mais pour cela ce n'était pas assez de s'immoler, de mourir pour eux, et de répandre son sang pour laver leurs péchés, il fallait encore leur tracer les voies du salut, ces voies droites, où ils ne pussent plus s'égarer : il fallait leur présenter un modèle auquel ils pussent se conformer avec assurance. Et voilà en effet le grand ouvrage que Jesus-Christ a accompli, et le divin modèle qu'il a présenté, c'est-à-dire, un modèle parfait qui ne pouvait avoir qu'un Dieu pour auteur, et qui doit avoir tous les hommes pour imitateurs.

Modèle à la portée de tout le monde. D'où vient que la vie de Saint Jean-Baptiste paraissait beaucoup plus austère,

(1) Joan. 1.

plus pénitente que celle de Jesus-Christ même ? Est-ce donc que le disciple est au-dessus du maître, et le précurseur au-dessus du messie ? Non, sans doute, mais c'est que la vie de Saint Jean-Baptiste était la vie d'un particulier, qui n'était qu'à lui ; au lieu que la vie de Jesus-Christ était une loi générale imposée à tous les hommes, elle ne devait rien avoir qui ne fût praticable, et que tous les chrétiens ne pussent imiter : c'est pourquoi l'évangile a déclaré que Saint Jean, malgré l'austérité et l'éclat de ses vertus, n'était point la lumière, *non erat ille lux* ; mais qu'il n'était que pour rendre témoignage à la véritable lumière qui venait éclairer le monde, *ut testimonium perhiberet de lumine.* (1) La vie de Jesus-Christ devait être non-seulement une preuve de sa divinité, mais encore une règle de notre conduite, et dès-lors un modèle pour tous les états et toutes les conditions de la vie ; ce Dieu sauveur a voulu sanctifier tous les états dans les différens genres de vie qu'il a menée sur la terre, *exemplum dedi vobis.* (2)

Vie pauvre ; le fils de l'homme n'a pas même eu où reposer sa tête.

(1) Joan. 1.
(2) Joan. 13.

Vie souffrante ; toute la vie de Jesus-Christ n'a été qu'un martyre continuel.

Vie laborieuse, consacrée, durant plusieurs années, par le travail de ses mains.

Vie cachée, retirée, comme ensevelie dans l'oubli.

Vie agissante, consacrée au dehors dans l'éclat des œuvres, parcourant la Judée et la Galilée pour annoncer le royaume de Dieu.

Vie contemplative ; au milieu même des occupations extérieures, il était toujours uni à son Père céleste.

Vie glorieuse ; élevé au ciel, il est dans le sein de la gloire avec les élus.

Tous les jours encore il mène ces vies différentes dans les différens chrétiens qui sont ses membres, il vivra dans eux, il sera avec eux jusqu'à la consommation des siècles ; il en choisit parmi eux, les uns dans l'indigence, pour honorer sa pauvreté volontaire ; d'autres dans la vie obscure, pour honorer ses anéantissemens ; d'autres dans les travaux, pour honorer sa vie laborieuse ; d'autres dans le saint ministère, pour honorer sa vie évangélique ; d'autres dans les douceurs de la vie intérieure et tranquille, pour honorer son repos dans le sein de son père ; mais le plus grand nombre dans les afflictions, les croix,

les épreuves, pour honorer et perpétuer les souffrances et l'amertume de son calice.

C'est pour cela qu'il a voulu s'assujettir aux actions les plus ordinaires et les plus communes, aux conversations, au repas, au sommeil, pour nous apprendre à relever, à sanctifier toutes ces actions, par la grandeur du motif; c'est pour cela qu'il a voulu ressentir les atteintes de la faim, de la soif, de la tristesse, de l'ennui, de la crainte, pour nous apprendre à vaincre généreusement les mouvemens de la nature, quand il s'agit de suivre les impressions de la grace; c'est pour cela qu'il a permis au démon de le tenter, pour nous apprendre la manière de triompher de ses artifices; c'est pour cela, en un mot, qu'à l'exception du péché, il a voulu éprouver toutes nos faiblesses, pour nous apprendre à en faire un saint usage, c'est-à-dire, à faire de la matière de nos peines, la matière de notre mérite, comme il en fait lui-même la matière de son sacrifice, *exemplum dedi vobis.*

Modèle de toutes les vertus. Tous les saints en général ont pratiqué les vertus, puisqu'ils étaient saints; mais les saints étant hommes, ne pouvaient présenter des vertus parfaites; un Dieu seul pouvait en offrir le modèle. Les saints

étaient vertueux. Jesus-Christ est la vertu même et la perfection de la vertu par essence. Dans lui, vérité sans erreur, lumière sans ténèbres, vertu sans défaut. Les eaux sont toujours plus pures dans leur source que dans les ruisseaux.

Tel est le modèle que Jesus-Christ a présenté au monde dans sa personne adorable : que s'ensuit-il de là ? si ce n'est qu'un Dieu étant venu sur la terre pour donner au christianisme l'exemple de toutes les vertus : l'essence et la fin du christianisme ne peuvent être que l'imitation de cet Homme-Dieu, et que sans cette imitation, les vues de Jesus-Christ sont comme anéanties, et les obligations des chrétiens violées.

Elevons donc nos sentimens, et fixons nos yeux sur ce grand modèle.

Après tout, pour remonter au principe et puiser les grandes vérités dans leur source, il est constant que selon l'oracle de l'Esprit-Saint, notre prédestination ne peut consister que dans notre conformité avec Jesus-Christ, le modèle des prédestinés, *quos præscrivit conformes fieri ;* (1) mais qui sont ceux qui seront trouvés conformes à Jesus-Christ, si ce n'est ceux qui l'auront fidélement

(1) Rom.

imité, et qui par cette fidelle imitation, auront exprimé dans eux les traits de la ressemblance avec cet Homme-Dieu ? de sorte que jamais nous n'arriverons à la participation de sa gloire dans les cieux, si nous n'avons participé à la ressemblance de ses vertus sur la terre. En cela consistent la loi et tous les prophètes.

2.º Mais dans la pratique, en quoi et comment devons-nous imiter Jesus-Christ ? Un grand saint nous présente une image bien vive et bien naturelle ; il dit que chacun de nous doit se considérer comme un peintre fidèle qui doit tracer le portrait de sa vie sur le modèle que Jesus-Christ même nous a proposé dans la sienne. Dans ce grand projet, celui qui dessine l'ouvrage, c'est la volonté ; les couleurs, ce sont les vertus ; et le modèle, c'est Jesus-Christ même : *Artifex est voluntas ; colores sunt virtutes, exemplar Christus ipse.*

Or, que fait un peintre qui veut tracer un tableau, tirer un portrait ? Il place sous ses yeux son modèle, ensuite il le considère attentivement ; il en examine les propriétés ; sans cesse il fixe sur lui ses regards, il en grave l'idée dans son esprit, pour la rendre avec justesse, et en copier avec fidélité tous les traits.

Voilà ce que doit faire tout chrétien

à l'égard de Jesus-Christ son divin modèle; que sans cesse il ait les yeux attachés sur lui pour le considérer, pour le graver dans son cœur, pour le retracer dans sa personne, pour en exprimer les traits dans toute sa conduite, pour en devenir une fidelle copie, une image vivante; que dans tout le cours de sa journée, et dans le détail de ses actions, même les plus ordinaires, il en rappèle le souvenir et l'idée; que lorsqu'il pense, qu'il parle, qu'il agit, qu'il prie, qu'il travaille, qu'il souffre, il se dise à lui-même, est-ce ainsi que Jesus-Christ pensait, est-ce ainsi qu'il parlait, est-ce ainsi qu'il agissait, qu'il travaillait, qu'il priait, qu'il souffrait? Voilà mon modèle, en suis-je une image fidelle?

Voilà, dis-je, ce que nous devrions faire en qualité de chrétiens et de disciples de Jesus-Christ; nous former sur lui, régler nos pensées sur ses pensées, nos actions sur ses actions, notre conduite sur sa conduite; considérer ce qu'il a estimé, et en faire le sujet de notre estime; ce qu'il a méprisé, et en faire l'objet de notre mépris; ce qu'il a aimé, et l'aimer avec lui; ce qu'il a rejeté, et le rejeter comme lui; le faire vivre en un mot dans nous, pour pouvoir dire avec l'apôtre: Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jesus-Christ

même qui vit en moi : *Vivo autem jam non ego, vivit verò in me Christus.* (1)

Ce qu'il y a de constant, c'est que, comme d'une part, l'imitation de Jesus-Christ est la pratique la plus essentielle et la plus indispensable dans le christianisme, de l'autre elle sera toujours pour tous les chrétiens la pratique la plus glorieuse, la plus solide, la plus méritoire, la plus consolante.

Pratique la plus glorieuse : quoi de plus honorable pour une créature, que de pouvoir s'élever à la ressemblance de son Dieu ? quoi de plus glorieux pour un homme, que de pouvoir imiter celui qu'il adore ? On se fait un honneur d'imiter les grands, les rois de la terre ; que sera-ce donc du roi même des rois ?

Pratique la plus solide et la plus assurée. En suivant la voie, peut-on s'égarer ? En suivant la vérité, peut-on se tromper? En suivant celui qui est la vie, que peut-on que vivre toujours de la vie de la grace?

Pratique la plus méritoire. Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, disait Jesus-Christ : c'est sur-tout par son imitation que nous pourrons remplir l'étendue de cet oracle et de ce conseil. Toutes les autres pratiques peuvent être saintes

(1) Gal. 2.

et salutaires; mais qu'auront-elles jamais de comparable à celle-ci? En imitant l'Homme-Dieu, nos actions deviennent comme toutes divines, nous allons nous présenter au Père céleste comme revêtus des mérites de Jesus-Christ même.

Pratique la plus consolante. Est-il rien de si doux, de si consolant, que de pouvoir se dire dans tout ce qu'on fait, je suis avec mon Dieu, je m'unis à mon Dieu, j'imite ses exemples, je marche sur ses traces; si je prie, il priait; si je souffre, il souffrait; en toutes choses il est mon modèle, mon soutien et mon tout. Quelle douce espérance pour moi, si je me forme sur l'imitation de ses vertus sur la terre, d'avoir un jour part à sa gloire et à son bonheur dans le ciel!

Chrétiens, faisons donc de l'imitation de Jesus-Christ notre devoir, notre occupation, notre consolation, notre mérite, notre gloire, tout notre bonheur en ce monde; prenons son esprit, suivons ses maximes, embrassons sa croix, profitons de ses graces, ayons toujours ses exemples devant les yeux, son nom à la bouche, son amour dans le cœur. Il est notre Dieu, notre Sauveur, notre Roi, notre Père, le céleste époux de nos ames; mais souvenons-nous qu'il ne peut être efficacement tout cela que pour nous, qu'autant qu'il sera notre divin modèle; et que

nous ne pourrons être ses membres, ses disciples et ses enfans, qu'autant que nous serons ses imitateurs : *Estote imitatores Dei.* (1)

PRIERE.

Adorable Sauveur, c'est sur vous que je veux désormais fixer mes yeux et mon cœur, vous êtes l'auteur de mon être, vous serez le modèle de mes actions, j'espère que vous serez un jour le terme de mon bonheur.

PRATIQUE

De la dévotion à la Sainte Vierge.

La dévotion à Marie consiste essentiellement dans ces trois sentimens que nous devons consacrer à sa gloire : sentiment de respect, sentiment de confiance et sentiment d'amour.

1.° Le respect est fondé sur la dignité, et à mesure que la dignité est plus grande, le respect doit être aussi plus profond. Or, quelle est la dignité de Marie? et à ce titre mérite-t-elle nos respects?

---

(1) Ephes. 5.

Marie est mère de Dieu : voilà en deux mots le titre le plus éminent que l'on puisse jamais concevoir: voilà la dignité la plus sublime où une pure créature puisse jamais être élevée : voilà même un point de créance qu'on ne saurait révoquer en doute, sans faire naufrage dans la foi: puisque la foi nous apprend que Marie, quoique d'une manière différente, est aussi véritablement mère de Dieu, que les mères qui nous ont engendrés sont nos mères ; et dès-lors quel respect, quelle vénération devons-nous avoir pour Marie, si nous sommes véritablement chrétiens, et si ces sentimens de la foi sont gravés dans nos cœurs ?

2.º Sentiment de confiance envers Marie, à raison du pouvoir immense qu'elle a auprès de Dieu, et de la bonté, comme infinie, qu'elle a pour nous. Pouvoir si grand, si étendu, si immense, que saint Grégoire ne craint pas de l'appeler une toute-puissance suppliante : *omnipotentia supplex.* Parole sublime et énergique, qui semble mettre quelque rapport entre le pouvoir de Dieu et celui de Marie, avec cette différence, essentielle néanmoins, que le pouvoir de Dieu est absolu et indépendant, et que celui de Marie est dépendant et subordonné : que le pouvoir de Dieu est un pouvoir de domaine et de propriété, et le pouvoir de Marie est

un pouvoir de supplication et d'intercession; mais toujours, et dans un vrai sens, un pouvoir comme sans limites et sans bornes.

Sa bonté pour nous est égale à son pouvoir auprès de Dieu. Qui pourrait révoquer en doute la bonté de Marie pour les hommes? elle est notre mère, mais la plus tendre, la plus empressée, la plus compatissante de toutes les mères. Or quel sentiment des enfans bien nés doivent-ils avoir pour la plus digne de toutes les mères, si ce n'est les sentimens de la confiance la plus grande, la plus vive, la plus intime, la plus inébranlable, et cela dans quelque état, dans quelques circonstances, dans quelque peine, dans quelque danger que nous puissions nous trouver. Réclamons son secours, et ne craignons jamais de le réclamer en vain.

3.o Sentiment d'amour. Il y a un amour affectif, qui consiste dans la tendresse et l'inclination, qui se porte vers l'objet aimé et digne de son amour : il y a un amour effectif, qui se montre dans les œuvres, et par les effets qui en sont la preuve et les gages. Or, si nous avons un cœur, et si notre cœur est capable de sentiment, pouvons-nous refuser ce sentiment de tendresse et d'amour à Marie notre divine mère? Au seul nom de Marie,

un cœur chrétien se dilate ; l'ame semble tressaillir de joie ; toutes nos affections se raniment. Ce sentiment d'amour pour Marie est comme gravé dans nos cœurs par les mains de la nature. La foi l'a inspiré, la grace l'a cultivé, la piété le consacre et le conserve précieusement dans nos ames ; et si nous sommes véritablement enfans de Marie, on nous arracherait la vie, plutôt que de nous arracher ce doux sentiment d'amour pour la plus tendre des mères.

Sur ces principes, on peut assurer qu'après la dévotion à Jésus-Christ, notre Dieu et notre Sauveur, il n'en est point dans la religion de si sainte, de si solide, de si consolante, de si salutaire, de si universelle, que la dévotion à Marie, son auguste mère.

Dévotion la plus sainte. Soit par la sainteté de l'objet qu'elle se propose, soit par la sainteté du motif qui l'inspire, soit par la sainteté des effets qu'elle doit produire dans nous.

Dévotion la plus solide. Quoi de plus juste et de mieux établi qu'une dévotion fondée sur les principes, et tous les sentimens du christianisme envers la mère d'un Dieu, la reine des Anges et des hommes, la souveraine de l'univers, la plus sainte, la plus excellente de toutes les pures créatures ?

Dévotion la plus consolante. Elle porte avec elle la douceur et la joie. Quoi de plus doux et de plus consolant, que d'avoir pour mère, la mère même d'un Dieu, de pouvoir s'assurer de sa protection et de sa bonté, et dans toutes les occasions de pouvoir recourir à elle avec confiance.

Dévotion la plus salutaire. Elle devient pour nous la source abondante de toutes les graces pour le salut, de toutes les vertus, de tous les mérites pour l'éternité. Combien de pécheurs devront leur conversion ? Combien de justes devront leur persévérance ? Combien d'élus devront en partie leur bonheur éternel à la dévotion à la Sainte Vierge, et aux graces qu'elle leur a obtenues ?

Dévotion la plus universelle et la plus répandue. La dévotion à Marie semble être la dévotion de tous les chrétiens et de tous les siècles. Depuis le commencement du christianisne, tous les saints l'ont spécialement pratiquée et recommandée. Tous les vrais fidèles l'ont toujours eue à cœur : les nations entières se sont mises sous ses auspices; les rois lui ont consacré leurs états, et les ont mis sous sa protection puissante. Si tous les dévots de Marie élevaient leurs voix dans l'univers, de toutes parts et de toutes les contrées de cet univers, on entendrait des voix empressées s'élever à l'honneur de Marie,

et former un admirable concert de ouanges à sa gloire.

Aussi que n'a pas fait dans tous les tems, et que ne fait pas encore tons les jours l'Eglise, pour animer, pour répandre et perpétuer cette dévotion dans le cœur des fidèles ? Que d'autels érigés à sa gloire! que de fêtes établies en son honneur ! que de confrairies formées sous son nom ! que de privilèges accordés à ses enfans ! je dis plus, que de miracles faits à sa prière ! que de prodiges éclatans opérés par son intercession ! l'univers entier publie ses grandeurs, réclame sa protection, célèbre à l'envi ses louanges.

Telle est la dévotion à Marie. En voilà les fondemens. En voilà l'excellence. En voilà les précieux avantages. Quels en doivent être les œuvres et les hommages dans la pratique !

Il y a une infinité de pratiques saintes et salutaires par lesquelles on peut honorer Marie et lui témoigner les sentimens de sa dévotion envers elle. Nous en indiquerons quelques-unes. La grace et la piété en suggéreront une infinité d'autres aux ames sincérement dévouées à Marie.

1.o Se consacrer spécialement à Marie pour toute sa vie. La choisir pour sa tendre mère, et se regarder dès-lors au nombre de ses enfans.

2. Honorer ses mystères durant le cours de

de l'année ; au moins à ses grandes fêtes, s'approcher des sacremens à son honneur.

3.o Entrer dans les assemblées et confrairies établies sous son nom, et se rendre fidèle à en remplir les engagemens.

4.o Avoir chaque jour quelque prière réglée à son honneur, et y être inviolablement fidèle.

5.o Avoir dans son oratoire quelque image de Marie, qui en rappelle le souvenir.

6.o Porter toujours sur soi quelque monument de piété qui lui ait été consacré, comme un gage et une preuve des sentimens qu'on a pour elle.

7.o Entendre, avec empressement, les sermons qui annoncent ses grandeurs, et portent à l'imitation de ses vertus.

8.o Imiter spécialement sa pureté inviolable, qui lui a été toujours si chère, jusqu'à préférer la gloire de cette vertu à celle de la divine maternité.

9.o Avoir une dévotion spéciale au sacré cœur de Marie : mettre notre propre cœur entre ses mains, et le lui confier.

10.o Réciter son office, du moins l'office de son immaculée conception, pour honorer un privilège qui lui a été si glorieux.

11.o Autant que l'on peût, selon son état, répandre la dévotion envers Marie. Non content de l'honorer soi-même, la faire honorer des autres et contribuer à étendre son culte.

12.° Se recommander sur-tout à elle au moment de la mort, et demander à Dieu par son intercession la grace d'une mort sainte. *Ora pro nobis, peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ.*

Consécration à la Sainte Vierge, et paraphrase du Sub tuum præsidium.

Reine des anges et des hommes, souveraine maitresse de l'univers, chef-d'œuvre des mains de Dieu, digne objet de ses complaisances, glorieuse dans le ciel, honorée sur la terre, redoutable dans les enfers, Vierge et mère tout ensemble; mais Vierge toujours pure et toujours immaculée, et mère la plus heureuse de toutes les mères, auguste Marie, assurés que nous sommes de votre crédit auprès de Dieu, et en même tems de votre ineffable bonté pour les hommes, nous nous mettons sous votre puissante protection. Daignez nous l'accorder auprès de votre divin fils: ne rejetez pas nos humbles prières. C'est du sein de nos misères que nous les offrons. C'est avec la confiance la plus intime que nous vous invoquons.

Obtenez-nous de Dieu la délivrance de nos maux, et plus encore celle de nos passions. Obtenez-nous le pardon de nos

péchés, la résignation dans nos peines, la force dans nos tentations, l'assistance dans tous les dangers, une pureté inviolable de cœur. Obtenez-nous, sur-tout, l'amour de Dieu, la ferveur dans son saint service, une fidélité constante à ses graces, un abandon entier à sa providence, un desir toujours plus ardent d'être à lui; enfin la grace d'une sainte persévérance. Après Dieu nous mettons dès ce moment et pour toujours notre salut entre vos mains; nous vous consacrons sans réserve et sans retour nos cœurs, nos biens, notre santé, notre liberté, notre vie, tout ce que nous sommes, et tout ce que nous avons dans le monde. Nous desirons que vous en soyez la dépositaire, et après Dieu l'unique souveraine.

Pénétrés de ces sentimens, que la foi et la piété nous inspirent, nous ne voulons désormais demander des graces que par votre intercession, offrir des prières que par vos mains, pratiquer des vertus qu'à votre imitation et selon le grand modèle que vous nous en avez présenté.

Vous êtes tout à la fois la mère de grace, la mère de douleur, et la mère de miséricorde.

Mère de grace, obtenez-nous les graces abondantes dont nous avons un si grand besoin.

Mère de douleur, soyez touchée de nos maux, et adoucissez-en la rigueur.

Mère de miséricorde, soyez notre tendre mère ; ce sont vos enfans, et des enfans affligés qui réclament votre secours ; pourraient-ils le réclamer en vain?

Protégez-nous durant le cours de notre vie, mais sur-tout à la mort, venez à notre aide. Soutenez-nous dans les angoisses du dernier combat ; et quand nous rendrons le dernier soupir, remettez vous-même notre ame entre les mains de son créateur, et introduisez-la dans l'immortalité bienheureuse, pour l'adorer, le louer, le bénir à jamais avec vous dans le sein de la gloire. Ainsi soit-il.

PRATIQUE DE PIÉTÉ

Envers les Saints Anges.

Il paraît constant, par les livres saints, que la providence divine se sert du ministère des anges dans le gouvernement de ce monde visible. Leur vigilance s'étend, non-seulement sur l'église universelle, sur les royaumes et les nations, mais encore sur chaque homme en particulier. Ils entrent avec joie dans les

vues de la providence bienfaisante qui a voulu que chacun des hommes eût un ange gardien destiné à l'éclairer, le défendre, le conduire pendant tout le cours de sa vie mortelle. Cette vérité si honorable et si consolante pour nous est reçue par un consentement unanime des saints : *Angelis suis mandavit de te* (1) ; et les prières de l'église dans la recommandation de l'ame suffisent pour prouver que l'ange gardien conduit nos ames dans le ciel quand nous avons le bonheur de mourir en état de grace. Mais en recevant de si grands secours, de si précieux avantages de la part des anges, que ne leur devons-nous pas de retour et de sentimens ?

Saint Bernard réduit à trois points nos devoirs essentiels envers les saints anges, le respect, la confiance, la reconnaissance. Car ce que ce saint dit de l'ange gardien en particulier, peut s'entendre de tous les anges en général.

1.º Le respect. Considérons d'abord ce nombre innombrable d'anges, au milieu desquels nous vivons sans y penser ; élevons les yeux de notre ame, et concevons que tout est sanctifié par la présence de ces esprits célestes, les villes, les provinces, les empires, le monde entier.

(1) Psal. 90.

ils sont avec nous dans les villes ; ils habitent comme nous nos maisons ; ils prient avec nous dans nos églises ; ils sont dans les places publiques, dans les chemins, dans les campagnes ; tout cela ne se voit que des yeux de la foi, et fait sur nous peu d'impression. Cependant la présence de tant d'intelligences célestes, dont la nature est si sublime, dont la gloire est si relevée ; quel respect, quelle vénération, quelle crainte salutaire ne doit-elle pas nous inspirer ?

Une des manières la plus sure d'honorer les saints anges, c'est de ne rien faire en leur présence qui puisse blesser des yeux si purs, et de nous tenir devant eux dans le respect et la retenue que nous leur devons. Si nous étions en la présence d'un grand roi, de quel respect ne serions-nous pas pénétrés ? ainsi que chaque personne se respecte d'abord elle-même, quoiqu'elle soit seule, qu'elle respecte ensuite son ange tutélaire qui est toujours auprès d'elle. Avons-nous toujours eu ce respect, cette vénération, ce sentiment intime que la piété et la foi exigent de nous ?

2.º La confiance. Dans les soins que les saints anges prennent de nous, ils sont éclairés, ils sont compatissans, ils sont puissans ; que faut-il de plus pour animer notre confiance ? Eclairés, ils

connaissent nos besoins, nos misères, nos défauts et nos peines. Compatissans, ils y prennent part et en sont touchés. Puissans, ils ont en main de quoi nous soulager, nous consoler, nous aider. Que d'exemples touchans dans les livres saints de leur bonté pour les hommes ! Agar, éloignée de la maison d'Abraham, se trouve dans un désert, triste et abandonnée, l'ange du Seigneur lui apparaît, la console, lui montre une source d'eau vive pour la désaltérer dans sa soif. Abraham a déjà levé le glaive sur la tête de son cher Isaac ; l'ange arrête son bras, lui prédit la future grandeur de cè fils chéri. David voit la peste désoler son royaume ; l'ange appaise enfin la colère de Dieu, armée contre lui. Le prophète Elie, fatigué, épuisé dans sa fuite, tombe en défaillance ; l'ange député de Dieu, vient le ranimer, le remplir d'une force nouvelle pour continuer sa course sur la sainte montagne. Tant d'exemples si touchans, si consolans, ne seront-ils pas capables d'animer notre confiance envers les saints anges ? Combien de fois cependant en avons-nous manqué ? Dans nos doutes, nous ne les consultons pas ; dans nos peines, nous ne les invoquons pas ; dans les dangers, nous ne recourons pas à eux : et comment ressentirons-nous les effets de leur protection, si

nous n'avons pas la confiance pour la réclamer ?

3.o La reconnaissance. Mais, dira-t-on, en quoi pouvons-nous la marquer ? que donnerons-nous, disait le jeune Tobie à son père, pour récompenser les soins et les services de celui qui m'a conduit avec tant de bonté ? que pouvons-nous pour les anges ? ils sont heureux dans Dieu, enivrés des délices de Dieu, jouissant de la gloire et de la félicité de Dieu même. Nous pouvons y ajouter quelque chose : quoique leur félicité essentielle soit immense, nous pouvons leur procurer une joie accidentelle. Jesus-Christ nous assure lui-même que la pénitence d'un pécheur cause une grande joie parmi les anges du ciel. Si cela est ainsi, quelles seraient la joie, la consolation de nos saints anges, si l'esprit de pénitence se répandait sur chacun de nous : si l'esprit de ferveur, si l'amour divin, si la charité, si une sainte ardeur animaient tous nos cœurs ? Nos bonnes œuvres, dit S. Basile, augmentent encore la joie des saints anges ; si nous faisions nos prières avec plus d'attention, nos mortifications avec plus de courage, nos exercices de piété avec plus d'exactitude, toutes nos actions dans les vues de Dieu, nos saints anges les verraient avec joie, les offriraient à Dieu, les porteraient au pied de son

trône. Voila le moyen assuré de leur marquer notre juste reconnaissance pour le zèle qu'ils ont pour nous, et les graces qu'ils nous procurent.

Telle est dans la pratique la dévotion solide et consolante aux saints anges, fondée sur les oracles de la foi, tracée dans divers textes de l'écriture, mise en usage pour tous les saints des différens siècles, conforme à l'esprit de l'église, présentée aux fidèles comme une source abondante de graces, de mérites, de gloire. Renouvelons, ranimons, consacrons notre zèle et nos sentimens envers une dévotion si solide et si salutaire.

1.º Honorons les saints anges; ayons pour eux un respect plein de vénération, une confiance pleine de tendresse, une reconnaissance fondée sur tant de bienfaits.

2.º Prions les saints anges pur l'église, afin qu'ils la soutiennent; pour les royaumes, les villes, les maisons, afin qu'ils y conservent la foi, la paix, la grace de Dieu. Prions-les pour nos parens, nos amis, nos ennemis, nos voisins, nos bienfaiteurs, etc.

3.º Invoquons en particulier les bons anges des personnes avec qui nous avons à traiter de quelque affaire importante.

4.º Mais prions plus spécialement en-

core notre ange gardien de nous conduire, de nous éclairer durant notre vie, de nous préserver des dangers, de nous affermir dans les tentations, et à notre mort, de nous soutenir dans les combats du dernier passage; enfin, après notre mort, de conduire nos ames dans le sein de l'éternité, et de les présenter à leur créateur pour entrer dans sa gloire.

*Paraphrase sur l'*Angele Dei.

Ange de Dieu, à qui j'ai été spécialement confié et donné en garde, accordez-moi votre sainte et puissante protection pour toute ma vie, et particulièrement durant tout ce jour. Obtenez-moi les lumières nécessaires pour me conduire; soutenez-moi dans les dangers où je suis exposé; dirigez-moi dans toutes mes démarches; défendez-moi contre les ennemis de mon salut; soyez, enfin, mon guide, mon conducteur, mon appui; mais sur-tout à la mort, venez à mon aide, et fortifiez-moi dans les angoisses du dernier combat. De ma part je vous promets d'être plus docile à votre voix, plus fidèle à vos saintes inspirations, de mieux profiter de tous les soins que vous voulez bien prendre pour le salut de mon ame. Je vous demande pardon du peu d'usage que j'en ai fait jusqu'à

présent, bien résolu d'en mieux profiter dans la suite.

PRATIQUE

A l'honneur de son saint patron et de tous les saints en général.

Les saints sont nos protecteurs, nos modèles et nos juges. Nos protecteurs, il faut les invoquer; nos modèles, il faut les imiter; nos juges, il nous condamneront si nous ne les imitons pas.

1.° Les saints sont nos protecteurs. Dieu a voulu établir une communication sainte entre l'église triomphante et l'église militante. Les fidèles qui sont encore sur la terre, combattant et gémissant dans les misères, les épreuves et les dangers de cette vie, honorent, invoquent les saints qui sont dans le ciel pour en obtenir les secours dont ils ont besoin; et les saints qui sont dans le ciel, assurés de leur gloire et de leur bonheur, s'intéressent auprès de Dieu et intercèdent pour les fidèles, afin de les soutenir dans leurs épreuves et dans leurs combats.

Ainsi s'établit ce qu'on appèle la communion des saints, soit militans sur la terre, soit triomphans dans le ciel. C'est

à ce titre que nous trouvons des protecteurs dans les saints.

Protecteurs puissans auprès de Dieu, qui voulant les faire honorer, leur communique une partie de son pouvoir, les rend comme dépositaires et distributeurs de ses graces, et écoute favorablement les prières et les supplications qu'ils offrent en notre faveur. Protecteurs zèlés, qui s'intéressent sincèrement et ardemment pour nous; nous sommes leurs frères, enfans du même père, destinés au même bonheur, pourrions-nous leur être indifférens, à présent sur-tout que leur charité est encore plus ardente? Protecteurs éprouvés autrefois eux-mêmes par les mêmes misères qui nous éprouvent, ayant été sujets aux mêmes tentations, exposés aux mêmes combats, ils sont plus en état de compatir à nos maux, et de se rendre sensibles à toutes nos peines.

Ainsi notre confiance envers eux doit être une confiance douce et intime, ferme et assurée, constante et inaltérable. Invoquons-les donc dans ces sentimens, et soyons assurés de leur protection auprès de Dieu.

2.° Les saints sont nos modèles, Dieu nous les propose pour les imiter dans les vertus qu'ils ont pratiquées. Dieu ne demande pas de nous tout ce qu'ont fait les saints; mais chacun de nous, dans

son état, doit imiter les saints dans les vertus propres de son état. Les saints ont pratiqué toutes les vertus : mais chaque saint a eu quelque vertu qui lui a été comme propre et personnelle ; le zèle dans un saint Paul et un saint Xavier ; l'amour divin dans une Madeleine et un saint Augustin ; la pénitence dans un saint Jean-Baptiste, la douceur dans un saint François de Sales, etc. Ce sont ces vertus que nous devons particuliérement imiter dans eux. Heureux, si nous avions assez de courage pour les imiter en tout, et pour aimer Dieu aussi ardemment qu'ils l'ont aimé!

3.º Si nous ne les imitons pas, les saints seront nos juges ; et nous condamneront un jour devant Dieu. Ils nous ont présenté leurs vertus pour exemple ; ils nous ont assurés de leur protection pour secours ; ils ont montré par leur conduite que les vertus étaient praticables, et qu'avec le secours de la grace elles n'étaient pas au-dessus de nos forces ; ils n'avaient pas un autre évangile à suivre, un autre ciel, d'autres récompenses à espérer ; ainsi, si nous n'imitons pas leurs exemples, leurs exemples se tourneront en titre de condamnation contre nous ; en ayant négligé, refusé de prendre les saints pour modèles, nous les aurons pour accusateurs, pour témoins et pour juges.

Tels sont les hommages que nous devons rendre aux saints en général.

Les imiter avec fidélité, les honorer avec respect, les invoquer avec constance.

Mais parmi les saints, il y en a un envers qui nous devons avoir une dévotion plus marquée et plus spéciale ; c'est celui dont nous avons le bonheur de porter le nom ; c'est celui que Dieu nous a donné plus particuliérement pour être notre protecteur et notre modèle ; qui s'intéresse plus vivement pour nous, qui sollicite plus ardemment en notre faveur, pour nous obtenir des graces plus abondantes. Dès-lors il est évident que nous devons l'honorer d'une manière encore plus particulière, que nous lui devons une confiance plus intime et une plus vive reconnaissance.

Dans la pratique, voici la manière dont nous pouvons l'honorer, lui rendre nos hommages et lui témoigner notre juste retour.

1.º L'invoquer avec une confiance plus ferme, et l'imiter avec une fidélité plus marquée.

2.º Demander toutes les graces par son intercession, et offrir nos actions et nos bonnes œuvres par ses mains.

3.º Dans nos peines, nos tentations, nos dangers, recourir à lui. Dans les

cas plus marqués, on peut faire une neuvaine pour implorer son assistance auprès de Dieu.

4.° Tous les jours réciter une prière à son honneur; par exemple, le *Te Deum*, ou trois *Gloria Patri*, etc.

5.° Le jour de sa fête, faire la sainte communion à son intention, et durant l'octave, continuer quelque prière ou quelque pratique à la même intention.

6.° Enfin, dans les maladies et aux approches de la mort, se recommander spécialement à lui, et se mettre plus particuliérement sous sa protection.

PRIÈRE

A l'honneur de son saint patron.

Grand saint, dont j'ai le bonheur de porter le nom, faites que j'aie encore le bonheur d'imiter vos vertus; ne permettez pas que je déshonore ce nom glorieux par mes mœurs et mes œuvres. Vous m'avez été donné pour être mon protecteur et mon modèle. En qualité de protecteur, obtenez-moi les graces dont j'ai besoin dans toutes les occasions et les dangers de ma vie. En qualité de modèle, faites que je suive vos exemples, et que je me conforme à votre conduite. Si je n'ai pas le courage de vous suivre dans tout, que je pratique du moins ce qui est

propre à mon état, comme vous l'avez si saintement pratiqué. Je vous demande pardon de vous avoir si peu honoré, d'avoir si souvent manqué de reconnaissance et de fidélité envers vous. Je suis bien résolu de tout réparer et de mieux profiter de votre protection et de vos exemples. Obtenez-moi, je vous en conjure, les grâces de Dieu, afin qu'ayant porté votre nom et imité vos vertus, j'aie part un jour à votre gloire et à votre bonheur.

PRIERE

A l'honneur de tous les saints.

Glorieux saints qui êtes actuellement dans le ciel et dans le sein d'Abraham, vous vivez dans Dieu, vous régnez avec Dieu, heureux du bonheur de Dieu même, nageant dans des torrens de délices. Hélas! ainsi assurés de votre félicité et arrivés au port du salut, vous nous voyez encore languissans sur la terre, gémissans dans cette vallée de larmes, sujets à mille misères, livrés à mille dangers, exposés chaque jour à faire un triste naufrage sur la mer orageuse de ce monde, au milieu des tempêtes qu'excite sans cesse la violence de nos passions. Grands saints, soyez touchés de notre état, et sensibles à nos maux; vous êtes nos frères en Jesus-Christ; vous avez été

ce que nous sommes, obtenez-nous le bonheur d'être un jour ce que vous êtes, obtenez nous la douleur de nos péchés, la patience dans nos afflictions, la force dans nos combats, la victoire sur nos ennemis, l'amour de Dieu, la ferveur dans son saint service, enfin la grace des graces, une sainte persévérance jusqu'à la mort, afin qu'après avoir gémi, souffert, combattu comme vous sur la terre, nous ayons un jour le bonheur de vivre et de régner avec vous dans le ciel. *Æterna fac cum sanctis tuis in gloria numerari.*

RÉFLEXIONS.

1.o Nous admirons les saints, quand est-ce que nous les imiterons ?

1.o Nous sommes les enfans des saints; peu de familles qui n'aient donné quelque saint au ciel; avons-nous conservé le précieux héritage de sainteté qu'ils nous ont laissé ?

3.o Nous lisons chaque jour la vie des saints. Notre vie leur est-elle conforme ?

4.o S'il nous fallait mourir à présent, mourrions-nous en saints ?

5.o Nous avons tous une place marquée parmi les saints; aurons-nous le bonheur de l'occuper un jour ?

PRATIQUE

Pour les visites du saint Sacrement.

Si les sentimens d'une foi vive et animée étaient bien gravés dans nos cœurs, serait-il nécessaire de nous exhorter à rendre de fréquens hommages à un Dieu toujours sensiblement présent au milieu de nous; et. les visites à Jesus-Christ dans le sacrement adorable de ses autels, étant une des pratiques les plus saintes et les plus salutaires dans le christianisme, ne devraient-elles pas être une des pratiques les plus ordinaires et les plus fréquentes parmi les chrétiens?

Pour faire ces saintes visites avec plus de piété, et par là même avec plus de fruit, il faut considérer les motifs qui doivent nous y engager; les sentimens et les prières dont on doit s'y occuper, et les avantages ineffables qu'elles peuvent nous procurer.

Les motifs de ces saintes Visites.

Toutes sortes de motifs doivent nous y engager.

Motif de devoir, et devoir le plus saint, le plus sacré, le plus inviolable pour nous. Un Dieu, jour et nuit avec nous, au

milieu de nous, résidant sans cesse dans ces sacrés tabernacles pour notre consolation et notre salut, ne devrait-il pas nous voir sans cesse prosternés aux pieds de ses autels, assidus à aller lui rendre nos justes hommages, empressés à lui faire notre cour, passer, si nous le pouvions, notre vie en sa divine présence? sommes-nous chrétiens, si nous négligeons un devoir si indispensable?

Motifs de reconnaissance et d'amour: Jesus-Christ nous donne son cœur dans le sacrement, qui est par excellence le sacrement de son amour; il nous aime, et jusqu'à quel point, jusqu'à quel excès? jusqu'à faire ses délices de résider au milieu de nous, jusqu'à se donner lui-même à nous, jusqu'à nous livrer son corps adorable, son sang précieux, pour devenir l'aliment et le breuvage d'immortalité pour nos ames; amour divin, quel retour, quels transports d'amour ne devrait-il pas exciter dans nos cœurs, si nos cœurs sont capables de sentimens? Motif d'intérêt: car Jesus-Christ pour attirer tous les cœurs, les engage par tous les motifs. L'intérêt est sur-tout capable de toucher le nôtre; et quel intérêt plus grand, plus puissant, peut nous engager à des visites fréquentes à Jesus-Christ? Que ne trouverons-nous pas en celui qui est la source de toutes les graces, de tous les biens, de tous les

trésors ? Ah ! si nos temples étaient le temple de la fortune, et qu'on y distribuât des trésors périssables, quel concours, quelle foule n'y verrait-on pas ? Adorable Sauveur, vous y distribuez les trésors célestes : vos mains sont ouvertes pour nous combler de vos dons, et nous refusons et nous négligeons d'aller les puiser dans cette source d'eaux salutaires qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle. Nous considérerons plus en détail les avantages de ces saintes visites.

Les sentimens et les prières dont on doit s'y occuper.

1.° Commencez par faire un acte de foi et d'adoration pour vous mettre en la présence de Dieu, et vous pénétrer de respect, de vénération, de confiance et d'amour en sa divine présence.

2.° Demandez à Dieu la grace de passer saintement le tems que vous venez de consacrer au pied de ses autels, et de l'employer utilement à sa gloire et à votre salut.

3.° Unissez-vous de cœur et d'esprit avec les saints anges et les esprits bienheureux qui sont prosternés et anéantis aux pieds des sacrés tabernacles, en présence de l'agneau sans tache ; l'union de vos sentimens, avec leurs adorations,

les rendra plus agréables et plus méritoires.

4.º Prenez garde aux distractions volontaires ; craignez de vous y livrer, ou par l'occasion que vous pourriez y donner, ou par la négligence à les rejeter : je dis volontaires, car si vous tâchez de les prévenir ou de les combattre, et que vous ne vous y arrêtiez pas volontairement, ce ne sont point des péchés, et Dieu ne vous les impute pas ; le soin même que vous aurez de les combattre, vous deviendra peut-être plus méritoire que les douceurs et les consolations que vous pourriez y goûter.

Il est tems à présent de vous entretenir avec Dieu, et de lui offrir l'hommage de vos sentimens.

On dit quelquefois qu'on ne sait que dire et de quoi s'occuper quand on est devant Dieu. Et quoi, Jesus-Christ notre Dieu, notre Sauveur, notre père, notre ami, notre victime, notre modèle, est présent devant nous ; nous sommes auprès de lui, et on ne sait que lui dire? un fils n'a-t-il rien à dire au meilleur des pères, un ami au plus tendre de tous les amis ? Ouvrez-lui votre cœur, dites-lui tout ce qui se présentera à vous, il en est capable, tout ce qui vous regarde l'intéresse et le touche.

Vous ne savez que lui dire: Eh bien,

ne lui dites rien, mais écoutez-le, tenez-vous dans un humble et respectueux silence devant lui, conjurez-le de vous parler au cœur, humiliez-vous de votre état de tiédeur, de langueur, d'insensibilité, d'indifférence pour lui. Formez de tems en tems quelques actes de contrition, de desir, de confiance envers lui.

Enfin, si votre cœur ne vous présente rien en fait de sentimens intérieurs, occupez-vous de quelques prières vocales conformes à la sainte action que vous venez de faire.

Vous pouvez, par exemple, réciter l'office et les litanies du saint sacrement, le *Pange lingua*, les litanies du saint nom de Jesus, les pseaumes de la pénitence. Vous pourrez faire quelque lecture de piété: on trouve dans les livres de saints entretiens avec Jesus-Christ; servez-vous-en, en vous arrêtant quelques instans, quand quelque sentiment vous occupe et vous touche. Hélas! ô mon Dieu, on a tant de choses à dire aux personnes qu'on aime, et on n'a rien à vous dire, ô vous le Dieu de nos cœurs, le seul qu'on devrait aimer! parlez-nous donc, vous avez les paroles de la vie éternelle.

Ceux qui voudront une pratique détaillée pour passer une heure devant le saint sacrement, la trouveront dans un

petit livre composé à cette intention, on ne peut qu'en conseiller et en recommander la lecture et l'usage.

Les avantages ineffables que l'on peut retirer de ces saintes Visites.

Les visites fréquentes à Jesus-Christ dans le sacrement de son amour, saintement faites, seront pour nous une source abondante de graces, de consolations, de mérites.

Source de graces. Pouvons-nous douter que Jesus-Christ, qui en est la source véritable et essentielle, ne les répande sur ceux qui iront avec confiance les lui demander ? il ne desire lui-même que de nous les communiquer, il nous en comble lors même que nous ne les demandons pas, comment ne les verserait-il pas avec abondance sur ceux qui vont les puiser dans son cœur, et les solliciter au pied du trône de ses miséricordes ?

Source de consolations. Quelle douceur, en effet, quelle consolation d'aller auprès de Jesus-Christ, de pouvoir répandre son cœur en sa présence ; s'entretenir familiérement avec lui ; entrer dans ses communications intimes ; de pouvoir lui faire part de ses peines ; lui demander son assistance ; en un mot lui ouvrir son cœur, et le verser en quelque manière dans le sien ; une seule de ces visites suffira quel-

quefois pour consoler, ranimer, affermir une ame ; on sera entré tout abattu, tout affligé, plongé dans la douleur et dans l'amertume, et on sortira comblé de consolation, de joie, de force, de courage, et comme animé d'une nouvelle vie.

Source de mérites, soit par la sainteté de la visite en elle-même, soit par la sainteté des motifs qui y conduisent, soit par les vertus solides que l'on y pratique, la foi, l'espérance, la charité, la confiance, la résignation, l'abandon entre les mains de Dieu, l'union avec les ames saintes et les esprits bienheureux, qui sont toujours prosternés et anéantis auprès du trône de ce Dieu sauveur anéanti lui-même pour nous.

Tels, et plus saints, et plus consolans encore sont les sentimens dont nous pouvons nous occuper au pied des autels en présence de Jesus-Christ, toujours prêt à nous recevoir, à nous ouvrir son cœur, à nous combler de ses graces.

De telles visites seraient saintes, seraient méritoires, seraient consolantes ; tant d'autres que l'on fait dans le monde, sont souvent stériles, souvent ennuyantes, quelquefois criminelles ; et on les fait, et on les reçoit, et on se reprocherait d'y manquer. Jesus-Christ seul sera-t-il délaissé et abandonné? Le seul qui nous intéresse véritablement, et de qui seul dépend tout

tout notre bonheur ? Non, mon Dieu, il n'en sera pas ainsi. Voici les sentimens que je vous consacre à jamais.

PRIERE.

Dieu de bonté, Dieu de sainteté, Dieu d'amour, si jusqu'à présent j'ai négligé de venir vous offrir mes hommages, mes sentimens et mon cœur, je ne connaissais pas tout le bonheur que nous avons de vous posséder, et toute l'obligation de vous témoigner notre reconnaissance. Ma négligence, mon indifférence passée, seront pour moi et pour toute ma vie un nouveau et pressant motif de venir vous honorer au pied de vos sacrés tabernacles ; je viendrai vous y adorer comme mon Dieu, mon Sauveur, mon roi, mon ami, mon père, la victime pour mon salut, le terme de mon bonheur. Je viendrai vous y demander le secours et l'abondance de vos graces, la douleur et le pardon de mes péchés ; je viendrai pour me consoler auprès de vous dans le sein de mes peines et de mes afflictions, pour méditer le néant des choses humaines ; je viendrai pour m'y unir aux adorations et aux hommages que vous y rendent sans cesse les intelligences célestes ; quelle grace, quel bonheur pour moi, qu'après mes négligences, mes infidélités passées, votre saint temple, votre cœur adorable, me soient encore ouverts,

et me présentent un asyle assuré dans tous mes dangers et tous mes malheurs ! en me retirant, je vous laisse ici mon cœur, je voudrais pouvoir y passer le reste de mes jours, et y rendre le dernier soupir.

Avant de vous retirer, faites une prière pour demander pardon des distractions, de la tiédeur et des négligences dont vous auriez pu être coupable durant cette visite ; conjurez votre ange gardien d'y tenir votre place, et priez Jesus-Christ de vous donner sa sainte bénédiction.

PRATIQUE

Sur les défauts qui se glissent dans les Communions.

C'est quelque chose de bien surprenant, que la communion étant en elle-même un bien si grand, si ineffable, une action si sainte, si méritoire, si capable de produire les plus grands effets, elle en produise cependant si peu dans nous, et que nous en retirions d'ordinaire si peu de fruits pour nos ames. Une seule communion bien faite suffirait pour nous rendre saints ; comment tant de communions réitérées opèrent - elles si peu dans nous ? N'en cherchons pas d'autres causes : c'est

que nous y mettons des obstacles, et que mille défauts se glissent d'ordinaire dans nos communions. Voici les principaux et les plus communs ; connaissons-les, gémissons-en, et n'oublions rien pour les éviter ou les corriger.

1.o Défaut. C'est le peu de foi avec laquelle nous approchons des divins mystères ; je dis de cette foi vive, ferme et animée qui devrait nous pénétrer de la grandeur du mystère que nous adorons, et de la sainteté de l'action que nous allons faire. On croit, mais d'une foi faible, languissante, comme morte, qui opère peu, ou n'opère rien ; qui laisse l'ame dans l'insensibilité et dans une espèce d'indifférence. Ah ! que les dispositions des premiers fidèles étaient bien différentes, quand ils participaient à nos saints mystères ! une foi vive, ardente, animée, les y disposait. Aussi quels fruits salutaires, quels effets admirables ne produisaient-elles pas ! Les sentimens et les tems sont changés ; aussi les fruits ne sont-ils plus les mêmes : à mesure que la foi diminue, les sentimens s'affaiblissent, la piété se ralentit, la grace ne trouve plus ces heureuses dispositions ; et le sacrement, quoique toujours également efficace, ne produit plus les mêmes effets ; en cela, rien à quoi on ne doive s'attendre ; mais en cela rien que de triste et de déplorable.

Ranimons la foi, nous verrons se renouveler les effets, et s'il le faut, les prodiges.

2.o Défaut de nos communions. Un grand fond de tiédeur avec lequel nous approchons de la sainte table : c'est ici le sacrement d'amour par excellence; c'est ici sur-tout où le Dieu que nous recevons, est un feu dévorant qui cherche à tout embrâser, quand il trouve les dispositions à recevoir ses flammes ardentes. Mais quand dans nous il trouve tant de tiédeur, de langueur, de froideur, est-il surprenant qu'il opère si peu? Ne serait-il pas surprenant, au contraire, qu'il produisît des fruits abondans? Jesus-Christ est venu apporter un feu céleste sur la terre, il ne desire que de l'allumer dans les cœurs; mais quand les cœurs tièdes et languissans s'y refusent, en arrêtent l'action, en éteignent, en quelque manière, les flammes ardentes, le moyen que ce feu se communique, et embrâse une matière si peu préparée? est-elle bien propre à concevoir ce divin incendie? Disposons nos ames par une sainte ferveur, et nous en éprouverons bientôt les saintes ardeurs.

3.o Défaut : le manque de préparation. Quand on approche des divins mystères, prend-on les moyens de s'y préparer? fait-on ce qui est en soi pour attirer la grace de cette sainte disposition? Dès la

veille du jour auquel on doit communier, se prépare-t-on au bonheur que l'on doit avoir par quelque réflexion, quelque lecture ? Le lendemain, dès qu'on s'éveille, rappelle-t-on la pensée, le desir de cette grande action ? A-t-on soin d'exciter dans son cœur un vif repentir de ses péchés ? Les déplore-t-on dans une confession bien sincère ? A-t-on soin de recueillir son esprit, d'exciter son cœur, d'en réveiller, d'en ranimer tous les sentimens ? A-t-on fixé l'intention pour laquelle on veut communier, la grace particulière que l'on veut demander ? Des ames ferventes s'y disposent par un jeûne la veille ; d'autres par des visites au sacrement adorable de nos autels ; d'autres par des actes de mortification et de pénitence ; d'autres offrent à Dieu quelque sacrifice marqué. De si saintes pratiques disposeraient infailliblement une ame à la grace du sacrement, marqueraient du moins à Dieu le desir sincère qu'on a de se bien acquitter de cette sainte action; mais quand on s'approche du sacrement presque sans préparation, comme si c'était une action ordinaire ; quand on s'en approche comme par coutume, par usage, par habitude ; quand on en approche sans en comprendre, sans en méditer la grandeur, la sainteté, l'importance, que doit-on, que peut-on attendre de la communion ? Et le sacre-

ment, fût-il encore plus salutaire et plus efficace en lui-même, ne laisserait-il pas dans son état de langueur une ame qui, faute de préparation, semble n'en connaître ni l'excellence, ni le prix, ni les suites.

4.° Défaut de nos communions. La multitude des fautes vénielles, volontaires et réfléchies où l'on tombe, je dis volontaires et réfléchies; car si elles sont involontaires et indélibérées, elles ne nous seront point imputées, étant un effet de notre misère, et non de notre malice. Mais du moment que les fautes seront commises avec réflexion, avec délibération, malgré la lumière, et contre la voie de la conscience, soyons assurés qu'elles mettront un obstacle à l'effet et au bonheur de nos communions, surtout si elles sont multipliées, réitérées et en grand nombre. Pareilles fautes sont comme autant de taches dans l'ame, autant de plaies dans le cœur, autant de nuages qui s'élèvent entre Dieu et nous, et qui s'opposent aux rayons bienfaisans du soleil de justice; et dès-lors elles empêcheront toujours la grace du sacrement d'opérer dans nous ces effets précieux que ressentent les ames pures. Comment une ame si souvent infidelle à Dieu, si indocile à sa voix, résistant si souvent à sa grace, obscurcie de tant de

nuages, pourrait-elle participer à l'abondance des dons célestes, réservés aux ames fidelles et timorées ? Non, non, qu'elle ne s'y attende point, ces graces fussent-elles encore plus abondantes, et la vertu du sacrement encore plus efficace, les fautes accumulées en arrêteront l'impression salutaire, et après plusieurs communions réitérées, cette ame sera encore aux yeux de Dieu également tiède, imparfaite et défectueuse.

5.o Défaut dans nos communions. Le peu de soin d'en conserver les fruits. Le jour même qu'on a eu le bonheur de recevoir son Dieu, on ne se conserve point dans le recueillement, on se dissipe, on se distrait, on se satisfait, et on oublie presque qu'on a fait cette grande action; à peine pense-t-on qu'on a eu ce bonheur. Ce jour, ce grand jour, devrait être un jour de recueillement, de sainteté, de prière, et on le passe presque comme les autres jours. Après quelques momens d'actions de graces, encore souvent bien tièdes, on se livre à la dissipation, à la négligence; on semble perdre de vue ce qu'on a reçu, ce qu'on porte encore comme sensiblement dans son cœur.

N'est-ce pas là manquer tout à la fois de respect envers le sacrement, de retour envers Jesus-Christ, de reconnaissance à l'égard de sa grace, de fidélité

à nos promesses, de constance dans nos résolutions ? Et par là même n'est-ce pas, sinon perdre entièrement, du moins laisser bien altérer les effets tout divins que la communion devait produire, et aurait infailliblement produits dans nos ames, si on avait précieusement conservé ce sacré dépôt qu'on portait dans son cœur.

Ah ! ce n'est pas ainsi qu'en usent les ames ferventes qui desirent sincèrement rendre leurs communions salutaires, et marquer à Dieu leur juste retour. Le jour où elles ont eu le bonheur de communier, est pour elles un jour véritablement saint, et autant qu'il est en elles consacré tout entier à Dieu dans la prière, dans l'esprit intérieur, dans la pratique des bonnes œuvres. S'il leur faut vaquer aux occupations de leur état, elles le font dans l'esprit de Dieu, c'est-à-dire, en esprit d'obéissance et de pénitence. Elles s'occupent, durant ce jour, à de pieuses lectures, de réflexions salutaires, elles le passent dans des exercices de religion, elles en remplissent tous les momens, et en consacrent toute la durée. Des jours ainsi coulés, des communions ainsi sanctifiées, ne peuvent manquer de devenir pour elles des jours consolans, des jours de salut, des sources abondantes de graces et de mérites pour cette vie, et des prémices comme assurés du grand jour de

l'éternité, dont une communion sainte a donné comme l'avant-goût et le gage.

PRIERE.

Quels précieux avantages n'aurais-je pas trouvés, quelles ineffables douceurs n'aurais-je pas goûtées, ô mon Dieu ! si je m'étais saintement disposé à mes communions ! Je m'en suis rendu, hélas ! trop indigne, je l'avoue, j'en gémis; vous voyez, ô Dieu de bonté ! le regret amer que j'en ai, et la résolution sincère que je forme de tout réparer. O mon ame, ranimez votre foi, et toute l'ardeur de vos sentimens : pensez, et concevez bien qu'au moment où vous approchez de la sainte table, vous allez recevoir votre Dieu, votre Sauveur, votre roi, votre juge, le même qui réside de toute éternité dans le sein de son père, le même qui a voulu mourir pour nous sur la croix, le même qui viendra un jour juger les vivans et les morts ; quelle foi, quel respect, quelle humilité, quel amour ces grandes vérités doivent-elles exciter dans vous ? Quel regret de vos infidélités et de vos langueurs ? Quelles saintes résolutions, quelle vive ardeur pour les réparer dans la suite ? Dieu de bonté, j'irai à vous, vous daignerez encore m'admettre à votre sainte table ; vous disposerez vous-même mon cœur, je vous le donne

dès à présent, afin qu'il soit à vous pour toujours, et que dans des communions saintes il s'unisse à vous, pour ne s'en séparer jamais.

PRATIQUE

Pour la communion spirituelle.

On peut dire que toute l'excellence, toute la sainteté, toute la pratique de la religion consistent dans l'union avec Jesus-Christ. Elle est tout à la fois le principe de notre véritable grandeur, le fondement de notre espérance, le supplément de tous nos mérites, et même le comble de toute notre perfection. Voilà ce qu'elle est pour nous, et les biens ineffables que nous pouvons trouver dans elle, et par elle. Dès-lors, il est évident que nous ne devons rien tant desirer, rien avoir tant à cœur, que de nous unir intimement avec Jesus-Christ. C'est sur-tout dans la communion que se fait cette union ineffable. Toutes les vertus, tous les sacremens, toutes les pratiques de la religion peuvent y disposer et y conduire; mais c'est principalement dans la communion qu'elle se forme, se consomme et se per-

fectionne. C'est dans cette vue que l'église, que les saints Pères, que tous les saints de tous les siècles l'ont si fortement, si spécialement recommandée aux fidèles, afin de cimenter dans nos cœurs cette union toute sainte et toute divine avec Jesus-Christ, notre divin modèle et notre chef adorable. Mais comme nous ne pouvons pas avoir tous les jours le bonheur de participer à la grace de la communion réelle, et que cependant nous pouvons, nous devrions même desirer chaque jour de nous unir toujours plus intimement avec Jesus-Christ, qui est la véritable vie de nos ames; nous avons un moyen assuré de suppléer, en quelque manière, à la communion réelle, c'est de communier spirituellement, par le desir de notre cœur, et l'affection de notre ame, qui soupire sans cesse après la possession de son bien-aimé.

La communion spirituelle est une pratique aisée, sainte, salutaire, infiniment consolante.

Pratique aisée, à la portée de tous, puisque chaque jour, et plusieurs fois même le jour, on peut desirer ardemment de s'unir à son Dieu, et de participer aux graces ineffables du sacrement de son amour.

Pratique sainte, puisqu'elle est un des actes les plus parfaits de la plus excellente

des vertus, qui est la charité, et qu'elle ne peut être inspirée que par l'affection intime de l'ame, et le desir empressé du cœur, aidé de la grace, et en vue de Dieu seul. Pratique salutaire, puisque Dieu ne peut manquer de couronner un desir si saint par ses graces et ses faveurs, moins abondantes que dans la communion réelle et sacramentelle, mais toujours bien précieuses. Dieu ne laisse point de vertu sans récompense, et les bons desirs sont des actes de vertu à ses yeux. Par la communion réelle, nous recevons le principe de toutes les graces; par la communion spirituelle, nous en recevons du moins quelques écoulemens.

Pratique infiniment consolante. Quoi de plus doux, de plus consolant pour une ame qui connaît et qui aime son Dieu, que de s'unir intimement à lui, du moins d'affection et de cœur, quand elle ne peut pas le faire sacramentellement ? Si lorsqu'on communie réellement, on semble partager le bonheur des saints, qui possèdent Dieu dans le ciel, n'est-ce pas entrer, en quelque manière, en part de ce bonheur ineffable, que de s'unir à eux par le desir ardent de cette possession ?

Revenons donc, et pour montrer toujours plus les avantages de la communion spirituelle par proportion avec la communion réelle; reprenons ce que nous avons d'abord annoncé.

1.° L'union avec Jesus-Christ est le principe de notre véritable grandeur. De nous-mêmes, nous ne sommes rien; mais que ne sommes-nous pas en vertu de cette sainte union? Dès-lors nous devenons les enfans adoptifs de Dieu, frères de Jesus-Christ, unis à sa personne divine, vivant de sa vie, animés de son esprit, membres de ce chef adorable, ne faisant plus, en quelque manière, qu'une même chose avec lui. C'est à ce haut point de gloire que notre religion nous élève. En avons-nous jamais compris toute la grandeur!

2.° L'union avec Jesus-Christ est le fondement solide de notre confiance. Si nous demandons tout en son nom, nous avons sujet de tout espérer. Jesus-Christ nous a comme transporté tous ses droits, tous ses biens sont à nous, il ne s'agit que de nous les appliquer. Quand nous nous présentons au Père céleste, nous sommes revêtus des livrées de son divin fils; et dès-lors, de quel œil de complaisance ne nous regarde-t-il pas? Non, il n'est ni grace, ni gloire que nous ne devions attendre de lui; tous les trésors du ciel nous sont préparés. Le cœur même de Dieu nous est ouvert, et dans lui la source de toutes les graces.

3.° L'union avec Jesus-Christ devient encore le supplément de tous nos mérites. Quand nous sommes unis par la foi et la

charité à ce Dieu sauveur, ce n'est pas seulement nous qui prions, qui agissons, qui souffrons, qui méritons, c'est Jesus-Christ même qui agit, qui souffre, qui mérite dans nous, avec nous et pour nous; il relève toutes nos actions, il supplée à tous nos défauts, il divinise, en quelque sorte, tous nos sentimens et toute notre conduite. Une prière, un soupir, une larme, un acte de mortification, tout devient d'une valeur infinie, quand il est fait dans l'union, dans l'esprit de Jesus-Christ, et offert en son nom.

4.° Par un dernier et ineffable avantage, l'union avec Jesus-Christ devient le comble de notre perfection. Et que pouvons-nous faire de plus grand, de plus saint et de plus divin, en offrant nos faibles actions, que d'offrir les actions toutes saintes et toutes divines de Jesus-Christ même à qui les nôtres sont unies? A quel état plus parfait pouvons-nous nous élever? Pouvons-nous même aspirer, qu'à un état qui, nous unissant à un Dieu, nous élève au-dessus de nous-mêmes? qui nous fait comme vivre de la vie d'un Dieu, qui nous rend participans des mérites d'un Dieu, pouvant dire dès-lors, dans les mêmes sentimens que l'apôtre: ce n'est pas moi qui vis, c'est Jesus-Christ qui vit, qui agit, qui respire dans moi. Or, la communion spirituelle nous faisant

entrer en part de tous ces précieux avantages, ne devient-elle pas pour nous le principe et la source des plus grands biens?

Exercice pour la communion spirituelle.

1.º Pour faire la communion spirituelle avec fruit, tous les tems, tous les lieux sont bons aux ames ferventes; cependant le tems de la sainte messe, ou de quelque visite au saint sacrement, paraît plus propre que tout autre.

2.º Quant aux dispositions qu'on doit y apporter, et à la méthode qu'on y doit suivre, il faut être en état de grace, du moins ne se sentir coupable d'aucun péché mortel. Car il est évident qu'une ame qui serait en état de péché, ne pourrait dans cet état desirer de recevoir Jesus-Christ, et de s'unir à lui. Tout au plus, une ame touchée de Dieu pourrait dire intérieurement: Seigneur, que je desirerais bien ardemment être en état de vous recevoir, et de participer au bonheur de ceux qui, par la communion réelle, s'unissent à vous? Me trouvant indigne de cette grace, permettez, du moins, que je vous témoigne le regret que je conçois de mon indignité, et le desir que j'aurais d'être disposé à participer à un si grand bonheur.

3.º Quand on veut faire la communion spirituelle, il faut former un acte de foi,

un acte de contrition, un acte d'amour de Dieu, et un acte de desir ardent de le recevoir. C'est, sur-tout, dans ces sentimens que consiste la communion spirituelle, quand on ne peut avoir le bonheur de participer réellement aux divins mystères.

4.° S'unir intérieurement aux ames saintes qui ont le bonheur de communier réellement : offrir à Dieu tous les actes de vertus dont elles accompagnent cette sainte action, et demander d'avoir part aux graces abondantes qu'elles y reçoivent.

5.° Terminer cette sainte pratique par l'action de grace convenable au bonheur que Dieu nous a accordé, en voulant bien s'unir plus intimement à nous.

Voici l'acte que l'on peut former devant Dieu, pour faire la communion spirituelle dans les dispositions saintes qu'elle exige de nous.

O très-adorable et infiniment aimable Sauveur de nos ames ! je crois que vous êtes réellement présent sous les voiles du sacrement ineffable de nos autels. Je vous y adore dans toute l'étendue et la sincérité de mon cœur. Je desirerais ardemment de vous recevoir, et d'être en état de m'unir réellement à vous dans le sa-

crement auguste de votre amour. Je sais que je ne mérite pas cette grande faveur ; cependant, ô mon Dieu ! vous nous invitez avec tendresse à venir à vous ; vous desirez vous-même, par un excès d'amour, vous donner à nous, et vous unir intimement à nos ames. Ah ! Seigneur, que vos miséricordes sont ineffables ! et qu'y a-t-il dans mon ame qui soit capables de vous y attirer ? Je déteste de tout mon cœur toutes mes infidélités, toutes mes ingratitudes envers vous. Je sais qu'elles vous déplaisent : c'est le grand motif qui m'engage à en gémir et à les déplorer. Permettez, ô mon adorable Sauveur ! que je vous témoigne le desir ardent que j'aurais de participer réellement au bonheur du sacrement adorable de votre amour. Je ne puis avoir ce bonheur ineffable aujourd'hui ; mais vous pouvez, dans une communion spirituelle, m'en appliquer les graces et les effets.

Venez donc, adorable Sauveur ! venez, Dieu d'amour ; hâtez-vous d'entrer dans mon cœur, qui ne desire que de s'unir à vous. Venez prendre possession de mon ame, pour la détacher de tout, et l'attacher à vous seul pour toujours. Venez-y dominer mon orgueil, mon amour-propre, toutes les mauvaises inclinations qui vous déplaisent dans moi. Venez

pour y établir le règne de votre grace, de votre amour, et de toutes les vertus qui peuvent me rendre agréable à vos yeux. Venez-y pour animer le zèle, l'ardeur, la ferveur de tous mes sentimens. Venez-y enfin pour y vivre, pour y régner à jamais, et me donnez le gage de la vie immortelle que vous nous avez préparée.

Au reste, il ne faut pas croire que, pour répondre à l'amour immense de Jesus-Christ pour nous, la communion spirituelle suffise, si on peut communier réellement. Ce serait une erreur et une illusion, sur-tout si, selon les engagemens de son état, et les besoins de son ame, on doit communier souvent. Il faut donc, quand on le peut, ajouter l'un à l'autre, afin de participer aux graces que l'on peut puiser dans ces deux sources abondantes des dons de Dieu. La communion spirituelle préparera à la communion réelle, et la communion réelle comblera tous les desirs et les vœux que l'ame avait formés dans la communion spirituelle. Ainsi ouvrirons-nous à notre ame une source abondante de graces : ainsi ces graces deviendront-elles pour notre ame le gage précieux de la gloire.

PRATIQUE

Pour l'Oraison.

De tous les moyens qui peuvent contribuer à notre salut après les sacremens, il n'en est peut-être point de si puissant, de si utile, de si efficace, que celui de l'oraison ; j'ose même dire, de si nécessaire, malgré tous les préjugés et tous les prétextes qu'on oppose pour s'en dispenser. Et à combien de titres ne pouvons-nous pas le regarder comme d'une nécessité presque indispensable pour nous ?

Oraison nécessaire pour attirer les graces de Dieu. Sans la grace nous ne pouvons rien ; et dans le cours ordinaire de la providence, la prière est le canal par où Dieu nous les communique. De sorte que si nous ne demandons pas ses graces, et que nous en soyons privés, que n'aurons-nous pas à craindre pour notre salut ? D'autant plus malheureux, que par notre négligence à prier, nous nous serons attiré notre perte et notre malheur. La prière vocale est salutaire et utile ; mais son efficacité est-elle comparable à celle d'une prière réfléchie, puisée dans le cœur et au pied de la croix ?

Oraison nécessaire pour nous pénétrer des grandes vérités du salut. On croit ces vérités, mais d'une foi si faible, si languissante, si peu animée, qu'elles n'opèrent rien, ou qu'elles opèrent bien peu sur nos cœurs. C'est dans l'oraison et par des réflexions sérieuses qu'on les approfondit, qu'on s'en pénètre, qu'on en est touché, frappé, ébranlé; et qu'en conséquence on forme des résolutions, on comprend la grandeur de Dieu, le néant du monde, l'importance, la nécessité du salut. Ces grandes vérités bien méditées, que ne produisent-elles pas dans des cœurs chrétiens? Et si on n'est pas pénétré de ces vérités, qu'aura-t-on de chrétien, que le nom?

Oraison nécessaire pour connaître nos devoirs et pour les remplir. On vit souvent dans une si grande ignorance de ses obligations, qu'on semble entiérement les méconnaître. Cependant que de devoirs à remplir dans la vie; devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même; devoirs de justice, de charité, de bienséance; en un mot, devoirs de son état. Or, comment les connaîtra-t-on, si on n'y réfléchit pas? Comment y réfléchira-t-on, si ce n'est dans l'oraison qui les présente, qui en montre la sainteté, la nécessité, l'étendue? Si on ne les connaît pas, comment pourra-

t-on les remplir ? Et si on ne les remplit pas, comment pourra-t-on se sauver ?

Oraison nécessaire pour connaître ses passions et pour les combattre. Rien ne nous est souvent plus inconnu que notre propre cœur, et rien de si difficile à l'homme que de se bien connaître lui-même ; ses passions, ses inclinations, ses penchans, ses habitudes, ses répugnances. Si dans l'oraison nous ne rentrons en nous-mêmes, nous ne sondons nos dispositions, nous ne descendons dans l'intérieur de notre ame, nous vivrons, nous languirons, nous mourrons sans nous être jamais connus, ni nous, ni nos passions ; et comment combattrons-nous un ennemi que nous ne connaissons pas, dont nous ne nous défions pas ? Il vivra dans nous, il ne mourra qu'avec nous, et ce ne sera qu'à la mort que nous ouvrirons les yeux sur les passions qui nous auront séduits, et sur les ténèbres qui nous auront aveuglés.

Or, revenons. S'il est vrai de dire que, sans l'oraison, il est bien difficile d'attirer les graces de Dieu, de se pénétrer des grandes vérités de la foi, de connaître et de remplir ses devoirs, de connaître et de combattre ses passions ; n'est-il pas dès-lors également difficile, sans l'oraison, de vivre en véritables chrétiens ; et dès-lors ne peut-on pas assurer qu'abandonner la

pratique de l'oraison, c'est par là même, sinon abandonner, du moins bien négliger la grande affaire de son salut, et même renoncer en quelque manière à sa perfection. On s'excuse et on voudrait se justifier sur mille prétextes.

On dit que l'oraison n'est pas pour les gens du monde, qu'elle n'est propre qu'à des personnes religieuses et des solitaires ; comme si les gens du monde n'avaient pas comme les autres une ame à sauver ; comme si les gens du monde étaient moins obligés de veiller, de réfléchir sur eux-mêmes ; comme si les gens du monde étaient exposés à moins de dangers, à moins d'occasions. C'est comme si on disait que ceux qui sont plus attaqués, sont moins obligés de se mettre en garde ; et que les malades ont moins besoin de remèdes, que ceux qui sont en santé.

On dit qu'on n'a pas le tems, qu'on a des affaires. On n'a pas le tems; et pour quoi a-t-on le tems, que pour penser, pour se préparer à l'éternité ?

A-t-on d'affaire plus pressante, plus essentielle, que la grande et l'unique affaire de son salut ? Et de quoi serviraient toutes les autres, si on néglige la plus importante, et celle qui doit décider de tout ?

Qui est-ce au milieu des plus grandes

affaires, qui n'a pas quelques momens à donner à la réflexion ? On a du tems pour tout, pour les affaires, les amusemens, les plaisirs, les passions; et on n'en a point pour l'unique chose qui le mérite tout.

On dit sur-tout qu'on ne sait pas faire oraison; qu'on s'y ennuie, qu'on perd le tems, qu'on ne sait que dire à Dieu: car voilà le grand obstacle qu'on oppose.

On ne sait pas méditer et faire oraison; et tous les jours on médite sur les affaires temporelles! Qu'il s'agisse d'une affaire essentielle pour la vie présente, de sa fortune, de son avancement, de ses intérêts; n'est-on pas tous les jours et tous les momens à y penser, à y réfléchir, à s'en occuper, à chercher les expédiens, trouver les moyens pour y réussir ? faut-il pour cela de l'étude et des maîtres ?

L'illusion et le malheur, c'est qu'on s'imagine que, pour faire oraison, il faut de grands raisonnemens, de profondes connaissances, des contentions, des efforts d'esprit; on se trompe.

Car enfin, qu'est-ce que l'oraison, et que faut-il pour faire oraison ? Le voici, apprenons-le, et revenons d'une illusion trop ordinaire et très-dangereuse.

L'oraison, dans le fond, n'est autre

chose qu'un entretien avec Dieu, et un entretien simple, familier, comme avec un ami, et l'ami le plus sincère; avec un père, le meilleur et le plus tendre des pères. Ne nous formons point de l'oraison une fausse idée; elle est à la portée de tout le monde; l'esprit y donne bien moins d'entrée que le cœur; portons une bonne volonté au pied des autels, et tout deviendra praticable, et tout deviendra consolant.

PRATIQUE.

Voici donc dans la pratique tout ce qu'il faut pour faire utilement et saintement oraison.

1.° Se mettre en la présence de Dieu, demander les graces et les lumières dont on a besoin pour le bien prier; et s'entretenir quelque tems avec lui sur la grande affaire de son salut.

2.° Faire quelques réflexions sur quelqu'une des grandes vérités de la religion; par exemple, sur la nécessité du salut; sur le néant des choses humaines; sur la briéveté de la vie; sur le bonheur d'être tout à Dieu; sur le danger de mourir en état de péché; sur le malheur de la damnation éternelle. Qui est-ce

est-ce qui sur ces grandes vérités n'a pas quelque réflexion à faire, quelque considération, quelque vue, quelque motif à se présenter pour s'en occuper et s'en pénétrer ? On y réfléchit devant Dieu, et on en conçoit ou l'importance et la nécessité, ou le danger et les malheurs, ou les effets et les suites.

3.° Quand l'esprit est pénétré de ces grandes vérités, il est naturel que le cœur produise quelques sentimens, quelques affections de crainte, de desir, d'espérance, d'admiration, d'étonnement, de douleur, etc.

On s'adresse à Dieu ; on rentre dans soi-même ; on se livre, en un mot, aux sentimens de son cœur. Quelque stérile, quelque insensible qu'il soit, il est difficile qu'il ne soit touché de quelqu'une de ces affections, qu'il n'en soit ému, pénétré, ébranlé. Il s'en occupe tant qu'elle dure ; il s'en nourrit comme d'un aliment salutaire Mon Dieu, que vous êtes bon, se dit-on, hélas ! que nous sommes aveugles !..... O mon ame, quel a été votre égarement ? Voudrais-je mourir dans l'état où je suis ? Qu'est-ce que ce monde, que néant et que vanité ?

4.° Il est tems alors de prendre quelques résolutions, de former quelques propos devant Dieu, sur la vérité qui a occupé, sur les sentimens qui se sont

élevés, sur les grands objets qui se sont présentés.

C'en est fait, mon Dieu ! je veux penser à mon éternité, je veux commencer à vivre en chrétien. Il est tems que je mette ordre aux affaires de ma conscience, et aux vrais intérêts de mon ame.

Mais ces résolutions, ces propos ne doivent pas être trop généraux et trop vagues. Il faut descendre dans le détail, et dire : oui, mon Dieu, je vous promets de m'éloigner de cette occasion, de rompre cette liaison, de fréquenter les sacremens dans le tems réglé. Je veux chaque jour faire un peu d'oraison : le matin, faire une lecture de piété ; dans la journée, je tâcherai de me vaincre, de me faire violence dans cette occasion....... Mon Dieu ! je suis résolu de vous faire un tel sacrifice, aidez-moi à vous l'offrir de bon cœur..... A la fin, faire une courte prière pour demander pardon à Dieu des distractions et de la tiédeur qu'on a eues durant l'oraison ; se mettre sous la protection de la sainte Vierge, implorer l'assistance de son ange gardien, de son saint patron, et promettre d'être fidèle durant la journée aux résolutions qu'on vient de former ; et voilà l'oraison finie. Est-ce donc un si grand ouvrage, une chose si dificile, si

pénible de faire ainsi un peu d'oraison ? Qui est-ce qui n'en est pas capable, s'il a quelque bonne volonté et quelque desir sincère de son salut éternel ?

On dit qu'on s'ennuie, qu'on perd le tems, qu'on ne sait que dire à Dieu, quand on est dans l'oraison. On ne sait que dire, et de quoi s'occuper ! manque-t-il de grandes vérités à considérer ? La mort, le jugement, l'enfer, l'éternité, ne fournissent-ils pas des sujets continuels à nos réflexions ? Manque-t-il des perfections à contempler, à adorer dans Dieu ? Sa grandeur, sa sainteté, sa bonté, ses beautés, ses amabilités infinies, ne présentent-elles pas sans cesse des objets dignes de nos réflexions ? N'a-t-on point de graces à demander ? Graces de lumière, graces de forces, graces de conversion, graces de protection, sur-tout graces de persévérance. N'a-t-on pas toujours des péchés à déplorer, à expier ? Et le cœur doit-il jamais cesser de gémir et de se briser de douleur ?

Vous ne savez que dire à Dieu, dans l'oraison, soyez donc auprès de lui, comme un courtisan auprès de son prince, comme un enfant auprès de son père, comme un pauvre à la porte d'un riche et d'un grand. Votre pauvreté, votre humilité parleront, prieront pour vous.

Vous vous ennuyez : offrez cet ennui,

ce sera une agréable prière et une sainte oraison. Dieu ne demande de vous que le cœur, donnez-le lui, dites-lui de le prendre et de le conserver, tout est dit.

Concluons par ces trois vérités qui renferment tout :

1.re Vérité. Tout le monde est capable de faire oraison ; les esprits simples, peut-être encore plus que les autres.

2.e Vérité. Dès-lors tout le monde, selon son état, doit s'efforcer de faire oraison ; se priver de ce secours, c'est se priver d'une infinité de graces.

3.e Vérité. Loin de trouver l'oraison aussi pénible, aussi difficile qu'on pensait, on la trouvera douce, aisée, consolante ; elle fera goûter des délices auxquelles on ne se serait jamais attendu.

Après tout, Dieu nous aidera de ses graces, et du moment que nous aurons une volonté, un desir sincère, il viendra seconder nos faibles efforts ; essayons, éprouvons, et bientôt nous serons détrompés de toutes nos erreurs, dédommagés de toutes nos peines, et comblés de toutes les faveurs du ciel. L'oraison deviendra pour nous dans le tems une véritable terre promise, où nous cueillerons tous les fruits de salut et de bénédiction pour l'éternité.

PRATIQUE

Sur les distractions durant la prière.

RIEN de si ordinaire que les plaintes que l'on fait au sujet de ses distractions durant les prières. Tout le monde s'en plaint, non-seulement les ames tièdes qui peuvent y donner occasion, mais encore les ames ferventes qui tâchent de les prévenir. Il est bien triste, en effet, de voir que dans le tems qu'on voudrait s'entretenir avec Dieu, et lui offrir l'hommage de ses prières, une foule de distractions viennent nous assaillir et nous accabler. Distractions multipliées, elles sont sans nombre; tous les instans de la prière sont presque marqués par quelque distraction, et souvent un même instant en voit naître plusieurs à la fois. Distractions continuelles; ce sont des flots différens qui se succèdent sans intervalle, et sans se donner le moindre instant de relâche. Distractions opiniâtres, qui reviennent sans cesse à la charge : on a beau les éloigner, plus on les rejette, plus elles s'obstinent à nous tourmenter. Distractions souvent les plus extraordinaires et les plus extravagantes, dans les actions

même les plus saintes, jusqu'aux pieds des autels, jusqu'à la sainte table. Il nous importe donc extrêmement de nous instruire en ce point, et plus encore, autant qu'il est en nous, de nous corriger.

On peut réunir tout ce qui regarde les distractions sous ces trois points de vue. Considérer quelles en sont les sources ordinaires, quels en sont les tristes effets, et quels en peuvent être les salutaires remèdes.

Les Sources des distractions.

Quelle peut donc être la cause de tant de distractions ? Quelle en est la source ordinaire ? Si on connaît le principe du mal, on pourra y apporter le remède. Les distractions peuvent venir de trois causes différentes : du côté du démon, du côté de Dieu, par notre faute.

1.° Du côté du démon. Ce sont des tentations qu'il nous suscite ; ce sont des traits qu'il nous lance. Comme il voit que la prière est pour nous une source de salut et de graces, il tâche, par toutes sortes de voies, de nous en détourner ; il fait contre nous, dit un saint père, ce que le cruel Holopherne fit contre la ville de Béthulie ; désespérant de la prendre par force, il coupa l'aqueduc qui conduisait les eaux, afin

que les habitans, pressés par la soif, fussent obligés de se rendre. La prière est le canal par où notre ame reçoit les eaux salutaires de la grace, et c'est pour le rendre inutile, que le démon fait tous ses efforts contre nous durant nos prières.

2.° Les distractions peuvent aussi venir quelquefois du côté de Dieu. Ce sont souvent des punitions salutaires de nos fautes passées, de nos négligences, de nos tiédeurs dans la prière, ou de nos résistances à la grace. Quelquefois ce sont des épreuves où Dieu met une ame pour la purifier, pour lui donner occasion de mériter; plusieurs saints ont été éprouvés par là. Sainte Therèse a été ainsi durant long-tems affligée. Quelquefois ces distractions pénibles sont des préparations à de grandes graces : Dieu veut élever ces ames à un état plus parfait; mais, auparavant, il les humilie, il les éprouve, afin que, connaissant leur misère, elles rapportent ensuite à Dieu tous les effets de sa grace.

3.° Les distractions viennent encore, et viennent sur-tout de notre part, et par notre faute. On leur donne occasion, on se dissipe au dehors; on donne trop de liberté à ses sens, on se remplit l'esprit, l'imagination d'objets étrangers, de pensées inutiles.

Car il ne faut pas s'imaginer qu'après

avoir laissé égarer ses sens, dissiper ses pensées, après avoir donné entrée dans son esprit à une foule d'objets, d'images étrangères et inutiles durant la journée, on puisse ensuite se recueillir et bannir ces idées quand l'heure de la prière sera venue. Il ne faut pas s'attendre qu'on aura, pour ainsi dire, le recueillement à commande, et qu'on pourra, dans un instant, rappeler les puissances de son ame vagabonde et égarée, c'est-à-dire, qu'après avoir résisté à la grace, contristé l'esprit saint dans son cœur tout le long du jour, Dieu au moment de la prière, ne se souviendra plus de nos infidélités, et voudra se communiquer à nous. Non, non, ce sont là des miracles qu'il ne faut pas attendre; et toute ame qui se livre ainsi à la dissipation, ne doit pas chercher ailleurs que dans elle-même la cause de ses distractions; en voilà la source; c'est à nous à la retrancher.

Les effets des distractions.

Qu'ils sont tristes, qu'ils sont funestes! car, qu'arrive-t-il bien souvent? C'est qu'assailli, accablé de cette foule de distractions importunes dans la prière, on se trouble, on s'ennuie, on se dégoûte, on se décourage, on est comme sur le point de tout quitter, dans la crainte de perdre son tems et d'offenser Dieu, au

lieu de le prier, de lui plaire; la prière est à charge, le tems paraît long, on y va avec regret; on en sort le plutôt qu'on peut; on cherche et on trouve des prétextes pour la renvoyer et s'en dispenser; aujourd'hui on néglige une prière, demain on en quitte une autre, bientôt on serait tenté de tout abandonner; et dès-lors, quittant la prière, on se prive des graces qui y sont attachées. La piété se ralentit, la négligence, la tiédeur, la langueur s'emparent d'une ame. Tristes et déplorables effets des distractions! n'est-ce pas ce qu'ont éprouvé et ce qu'éprouvent, encore tous les jours, tant d'ames dégoûtées de la prière par la foule des pensées étrangères et importunes auxquelles elles sont exposées en priant.

Les remèdes aux distractions.

Voici les remèdes salutaires que l'on peut apporter aux distractions. Il faut les prévenir avec soin, les combattre avec courage, les offrir à Dieu avec patience et résignation.

1.° Les prévenir avec soin. Ne point se répandre trop au dehors; tâcher de se tenir recueilli; réprimer l'empire des sens. Vous serez, durant la prière, ce que vous aurez été durant la journée; vous recueillerez ce que vous aurez semé. Si durant la journee vous avez été uni

à Dieu, fidèle à la grace, vous recueillerez l'attention et l'union avec Dieu. Si vous n'avez semé que dans la dissipation, vous ne recueillerez que dissipation et inutilité; tel qu'aura été le grain que vous aurez jeté dans votre ame, tel sera le fruit qu'elle produira.

Sur-tout avant la prière, mettez-vous en la présence de Dieu; pénétrez-vous de l'esprit de foi: dites avec le fidèle Abraham: Je vais parler à Dieu, quoique je ne sois que cendre et poussière. Unissez-vous avec les esprits bienheureux, anéantis au pied du trône de Dieu: l'ame ainsi remplie, pénétrée de ces grandes idées, sera moins disposée à se livrer aux pensées inutiles, et aux distractions qui pourraient venir l'assaillir.

2.o Les combattre, se roidir, et s'armer contr'elles; mais les combattre promptement, et dès qu'elles paraissent; car si on les laisse s'introduire dans l'esprit, et prendre racine dans l'ame, difficilement dans la suite on pourra s'en défendre.

Mais les combattre généreusement; car si on reste dans la négligence, dans l'indolence et dans l'inaction; comment ne serait-on pas assailli; et si on est assailli comment ne serait-on pas emporté?

Mais les combattre constamment sans se rebuter, sans se décourager, ni se laisser abattre; la victoire ne s'accorde

qu'à la constance. On combat avec Dieu et pour Dieu ; à la longue, on est assuré du triomphe.

Dans ce combat néanmoins ne pas se livrer à des efforts violens, à des contentions d'esprit qui fatiguent, qui épuisent, qui accableraient. Dieu ne le demande point. Combattre généreusement, mais sagement ; et si après les efforts raisonnables les distractions persévèrent, se résigner entre les mains du Seigneur.

3.o Les offrir à Dieu avec patience. Etat pénible, il est vrai, situation triste, qui afflige les ames fidelles, qui cause bien des gémissemens à ces innocentes colombes ! Il n'y a que les ames qui marchent par ce chemin, qui sachent ce qu'il en coûte. C'est-là proprement le crucifiement, le martyre de l'ame; il faut le subir, et boire le calice, quand Dieu le présente. Ne cherchons-nous que des consolations ? Les méritons-nous ? Dieu nous les doit-il ? Heureux encore qu'il veuille bien nous souffrir devant lui, et jeter sur nous des regards de compassion ! Prenons donc la lumière et la consolation quand il la présente, sans nous y attacher trop humainement. Quand il nous conduit dans la nuit sombre des aridités et des sécheresses, laissons-nous conduire dans cette nuit, et souffrons amoureusement les angoisses

de cette agonie. Les eussions-nous méritées par nos infidélités, c'est une punition salutaire que nous offrirons à Dieu, et qu'il daignera accepter en expiation de nos fautes et de nos négligences.

Après tout, en cela même, nous imiterons notre adorable Sauveur, nous nous unirons à Jesus-Christ sur la croix, lorsqu'il fut délaissé de son Père céleste, jusqu'à se plaindre de ce délaissement douloureux : *Deus meus, ut quid dereliquisti me.* (1) Ce fut le dernier coup de la main de Dieu, qui frappa l'homme de douleur, et qui immola cette sainte victime. Jamais sacrifice plus pénible pour le Fils, ni plus glorieux pour le Père, que ce moment de défaillance et d'épreuve. Unissons-nous à ce divin modèle, et tenons-nous en esprit d'humilité, de patience et de résignation au pied de la croix; mais ne la quittons pas, nous sommes encore avec Dieu. Il sera touché de notre constance, et jetera enfin sur nous des regards de miséricorde. Par là nos distractions même nous deviendront salutaires par le saint usage que nous en ferons, et Dieu en sera plus glorifié que par les consolations que nous aurions goûtées trop humainement.

(1) Matth. 27.

PRATIQUE

Pour les lectures de piété.

Nous parlons à Dieu dans l'oraison, et Dieu nous parle dans la lecture. Il n'est pas croyable combien une bonne lecture fait quelquefois d'impression sur une ame. Souvent on a le cœur plus touché après une sainte lecture, qu'après une longue méditation. Il y a quelquefois des traits si vifs, si perçans et si embrâsés, que tout le cœur se sent animé, et l'ame toute enflammée du desir d'être à Dieu.

Un bon livre est un ami sincère, un conseil fidèle qui vous donnera des avis salutaires quand vous voudrez l'écouter et le recevoir. C'est un miroir, où vous verrez les taches de votre ame, si vous voulez le consulter. C'est une fontaine abondante, où vous puiserez des eaux salutaires pour amortir le feu des passions. C'est un trésor où vous pourrez trouver les richesses spirituelles de la grace de Dieu.

Tous les saints ont spécialement recommandé les lectures de piété. Les lectures saintes, dit saint Augustin, sont comme des lettres que nous recevons de

notre patrie, qui est le ciel. Lisons-les, recevons-les avec empressement, avec respect, pour voir ce qu'elles nous annoncent de notre céleste patrie : ce qu'elles nous disent de nos pères, de nos frères, de nos amis qui nous y attendent; ce qu'elles nous apprennent d'un lieu où nous espérons d'arriver et d'être un jour avec eux.

Saint Grégoire dit que la lecture sainte nous raconte les actions admirables des saints, pour nous exciter à les imiter. La vue de leurs combats et de leurs triomphes soutient notre courage dans les tentations et dans les épreuves : tantôt elle nous parle de leurs misères et de leurs chûtes, afin que nous ne nous découragions pas dans les nôtres, souvent elle nous présente leur bonheur et leur gloire, pour nous animer par la vue des couronnes et des récompenses qu'ils ont obtenues.

D'autres saints vont encore plus loin, ils comparent la lecture de piété à la parole même de Dieu, et ils disent que si la lecture n'a pas toute la force et toute l'énergie de la parole vive et animée, elle a d'ailleurs beaucoup d'avantages que la voix des prédicateurs ne saurait avoir : 1.° Il n'est pas si facile d'avoir en tout tems un prédicateur éloquent, que d'avoir un bon livre. 2.° Ce qu'un prédicateur dit de bon, passe vîte et

n'a souvent pas le tems de faire une impression permanente et durable ; au lieu qu'on peut revenir plusieurs fois sur ce qu'on a lu, l'examiner, le peser, et lui donner tout le tems de bien s'imprimer dans l'ame. 3.o Ce que personne n'oserait dire, un livre le dit sans crainte; il avertit tout le monde de ses défauts, sans qu'on s'offense de sa liberté. Bien plus, par le moyen d'un bon livre, on peut s'entretenir avec les saints, les docteurs, les pères de l'église, comme si en effet ils étaient présens. C'est ce qui a fait dire que de bons livres sont un trésor public, où tout le monde peut puiser à tous les instans des richesses immenses.

Combien de pécheurs, combien de saints doivent leur conversion à la lecture d'un livre de piété ? Témoins saint Augustin, saint Ignace et tant d'autres.

Pour entrer à présent en détail dans la matière de lire utilement et avec fruit ; voici les avis salutaires et nécessaires que l'on peut donner.

1.o C'est d'abord une sainte pratique d'élever votre esprit à Dieu en commençant votre lecture, et de lui demander la grace d'en profiter, afin que cette lecture éclaire votre esprit, touche votre cœur, et vous pénètre des grandes vérités de la religion.

2.o Votre lecture de piété ne doit pas

être une lecture d'amusement, encore moins une lecture de curiosité; ce serait mettre un obstacle à l'esprit de Dieu et à l'opération de la grace. Ne la faites jamais que dans une vue sainte, et un desir sincère de vous instruire et de vous édifier.

3.° Les livres ordinaires de votre lecture doivent être des livres uniquement de piété, plus propres à toucher le cœur par le sentiment, qu'à contenter l'esprit par la beauté du langage et l'agrément du style. Il y a souvent en cela plus de vanité que de piété, et plus d'amour-propre que d'amour de Dieu. Ne cherchez pas tant à apprendre les choses, qu'à les goûter et à les pratiquer.

4.° Je voudrais qu'on lût peu de choses à la fois, mais qu'on lût avec attention, en s'arrêtant quelques momens pour réfléchir, lorsque quelque chose touche et fait impression. Une nourriture modique, bien digérée, vaut mieux qu'une nourriture abondante et mal digérée : une lecture trop longue fatigue et suffoque l'esprit. Les pluies d'orage ne pénètrent point la terre, et ne la rendent point fertile. Une pluie douce qui s'insinue et pénètre insensiblement, est bien plus favorable. Il y a des personnes qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à dévorer beaucoup de livres, pour avancer dans la perfection : c'est

une illusion. Lisez peu, réfléchissez beaucoup, donnez à la grace le tems d'agir et d'opérer ses salutaires effets.

3.° Une lecture ainsi faite peut tenir lieu d'oraison. Bien des gens qui sont peu en état de faire des oraisons suivies, à raison de leurs distractions ou de leurs occupations, peuvent y suppléer par la lecture ainsi réfléchie; de cette sorte on a l'avantage de lire et de méditer tout ensemble.

6.° Par là on peut juger quel est le défaut de ceux qui, ayant lu une fois un bon livre, ne le relisent jamais. Reprenez-le souvent entre vos mains; une seconde lecture vous touchera peut-être encore plus que la première : la troisième plus que la seconde. Combien solide, au contraire, est la pratique de ceux qui, ayant trouvé quelque trait qui les touche particuliérement dans un livre, ont soin de le marquer, pour le rappeler dans l'occasion, et avoir toujours ainsi quelque chose en réserve pour le tems de disette!

7.° Saint Bernard donne encore un conseil bien salutaire. Il faut, dit-il, en finissant la lecture, retenir dans votre mémoire quelque trait marqué, quelque passage particulier de ce qu'on aura lu, pour le rappeler et s'en entretenir durant la journée. De même que nous ne pre-

nous pas la nourriture du corps pour le moment présent seulement, mais afin qu'elle puisse nous soutenir tout le long du jour.

8.° Sur toutes choses, bannissez de votre maison tout livre dangereux et suspect en quelque genre que ce soit. Voir un livre pernicieux dans le cabinet d'un chrétien, c'est voir une idole dans un saint temple. Combien l'église n'a-t-elle pas fulminé d'anathêmes contre ces livres détestables, et contre ceux qui les lisent. La moindre perte que vous puissiez y faire, c'est celle du tems, trop souvent celle de l'ame. Combien de fois ces lectures feront-elles des impressions funestes qui ne s'effaceront jamais? Combien de fois même sont-elles devenues la première source du malheur et de la réprobation dans certaines ames, sur-tout dans les jeunes personnes, plus susceptibles de ces impressions dangereuses?

Enfin, ayez un desir sincère de profiter de vos lectures de piété. Soyez exact et fidèle à vous en acquitter; que le tems de les faire soit fixe et réglé, et ce tems venu, ne différez point à moins de quelque raison solide. Une lecture différée est ordinairement une lecture manquée, ou mal faite. Ne vous privez pas d'un si grand moyen de salut. L'esprit saint souffle où il veut; s'il daigne vous parler

dans la lecture, écoutez avec attention ce qu'il vous dit, recevez-le avec reconnaissance, pratiquez-le avec fidélité. *Hoc fac et vives.*

Prière à la fin de la lecture.

Dieu de bonté ! en vain les livres parleraient-ils à mes yeux, si vous-même ne parlez à mon ame. En vain me présenteraient-ils les plus grandes vérités, si vous qui êtes le Dieu des lumières, n'éclairez mon esprit; si vous qui êtes le Dieu des miséricordes, ne touchez mon cœur. Je vous rends graces des leçons salutaires que vous venez de me donner; ne permettez pas que cette céleste rosée tombe dans mon ame comme dans une terre ingrate et stérile. Faites, au contraire, qu'elle y produise des fruits de salut; faites qu'éclairés de ces grandes vérités, je sois désormais plus exact à mes devoirs, plus fidèle à vos graces, plus contrit de mes péchés, plus vigilant sur moi-même, plus réservé dans les occasions; enfin, plus détaché du monde, et uniquement attaché à vous, afin que mon nom se trouve un jour écrit dans le livre de vie.

PRATIQUE

Sur la présence de Dieu.

PARMI tous les moyens de salut et de sanctification, peut-être dans la pratique n'en est-il point de si efficace et de si salutaire que le saint exercice de la présence de Dieu, à raison des graces sans nombre et des avantages infinis qu'elle nous procure.

Dieu est par-tout par son essence, puisque par son immensité il remplit l'univers et toutes les créatures qui le composent.

Il est par-tout par sa sagesse, puisqu'il connaît tout, il voit tout, il dirige et dispose tout.

Il est par tout par sa puissance, puisque par-tout il agit, il opère, il produit, il conserve, et que sans elle tout retomberait dans le néant d'où il a été tiré.

La présence de Dieu est dans nous un moyen efficace pour éviter toutes les fautes et tous les péchés; si on pensait qu'on est devant Dieu, qui oserait jamais l'offenser?

C'est un moyen de pratiquer toutes les vertus; sous les yeux de son Dieu,

quel sacrifice n'est-on pas en état de lui faire ?

C'est un moyen de sanctifier toutes nos actions ; quand un Dieu est présent, et qu'on pense qu'on est sous ses yeux, pourrait-on agir par un autre motif que celui de lui plaire ? C'est un moyen de se consoler dans toutes ses peines. Souffre-t-on quand on a un Dieu pour témoin, pour soutien, pour récompense de ses souffrances ?

C'est un moyen comme assuré de tendre et d'arriver à la perfection. Nul qui ait été si expressément recommandé par les maîtres de la vie spirituelle, si salutairement pratiqué par tous les saints et dans tous les siècles.

Sans la pratique de la présence de Dieu, jamais on n'entrera dans les voies de la vie intérieure ; jamais on ne se conservera dans l'esprit de recueillement ; jamais on ne se mettra en état de recevoir utilement les graces de Dieu ; jamais on n'avancera dans le chemin de la perfection ; jamais on n'arrivera à l'union intime avec Dieu.

Au contraire, dans l'exercice assidu de la présence de Dieu, on trouvera tous les avantages ; marchez en ma présence, dit le Seigneur, et soyez parfait ; *Ambula coram me, et esto perfectus* (1) ; comme si

(1) Genes. 3.

la présence de Dieu était non-seulement un moyen de tendre à la perfection, mais une perfection comme déjà acquise et renfermée dans cette sainte pratique. Et n'est-ce pas ce qu'ont éprouvé et ce qu'éprouvent encore tant d'ames justes qui marchent à grands pas dans cette voie, qui acquièrent tous les jours de nouveaux accroissemens de mérites, et qui s'élèvent ainsi de vertu en vertu, de clarté en clarté, jusqu'au sommet de la sainte montagne.

O vous, ames intérieures et desireuses du bien, voulez-vous en peu de tems faire des progrès dans les voies de Dieu? Appliquez-vous fidélement, ardemment, constamment à l'exercice de cette divine présence : j'ose vous en assurer au nom de Dieu même ; vous avancerez plus dans un mois par cette voie, que dans plusieurs années par toute autre. Cette grande voie vous est ouverte, entrez-y, marchez-y, ne vous arrêtez, ne vous détournez jamais, c'est la voie qui conduit à la vie.

Moyens de se mettre et de se conserver dans la présence de Dieu.

Il est des moyens sans nombre pour acquérir l'habitude de cette divine présence ; les uns suivent une route, les autres une autre ; toutes sont salutaires, dès qu'elles conduisent au terme ; chacun

doit choisir celle qui est plus conforme à l'attrait de la grace dans lui. En voici quelques-unes, qui pourront être d'un grand secours.

1.° Un moyen de se conformer à la présence de Dieu, c'est de se le représenter dans le ciel, ayant sans cesse les yeux ouverts sur nous, toujours attentif à toutes nos démarches, et veillant sur toutes nos actions.

2.° D'autres se représentent l'immensité infinie de Dieu, remplissant ce vaste univers, et présent en tous les endroits de la terre.

3.° Il en est qui considèrent Dieu comme existant dans chaque créature, vivant dans elles, agissant dans elles, et par-tout nous comblant de ses dons. Il nous éclaire dans le soleil ; il nous rafraîchit dans les airs ; il nous porte et nous soutient sur la terre ; il nous échauffe dans le feu ; il nous réjouit dans le coloris des fleurs, il nous nourrit de la substance des fruits ; il est tout dans tout. La considération d'une fleur élevait un grand saint à la contemplation la plus haute et la plus sublime.

4.° Un moyen plus aisé et plus efficace encore, sans chercher Dieu hors de nous, c'est de le trouver toujours présent, toujours résidant, toujours agissant dans nous-mêmes. Il est dans nous, il est

avec nous, ou plutôt nous sommes dans lui, nous sommes comme investis de son immensité, à-peu-près comme un poisson dans l'immense capacité des mers. Oui, devons-nous nous dire, Dieu est ici, il me voit, il m'écoute, il est dans moi, autour de moi, au-dessus de moi, il lit mes pensées, il pèse mes paroles, il voit mes actions; de telles pensées dans l'esprit, quels sentimens doivent-elles produire dans le cœur?

Un cinquième moyen, c'est de faire souvent des actes de la présence de Dieu, de se la rappeler quand on la perd de vue et qu'on s'en est éloigné; des ames saintes et intérieures se fixent des points marqués, des tems précis, pour se conserver ou se remettre dans la présence d'un Dieu; par exemple, toutes les fois que l'horloge sonne, au commencement et à la fin de chaque action, dans les circonstances et les actions les plus marquées de la vie et de la journée.

Un sixième moyen d'obtenir la grace de la présence de Dieu, c'est de se conserver dans une grande pureté de cœur, et un grand recueillement d'esprit; rien n'est plus opposé à cette sainte présence, que la dissipation, l'agitation, le tumulte de nos pensées, de nos sentimens et de nos actions; Dieu n'habite point dans la confusion et le trouble.

Un

Un autre moyen bien essentiel, c'est la mortification des sens. Tant qu'une ame se répandra au dehors, et ouvrira la porte des sens à tous les objets extérieurs, jamais elle ne saurait acquérir la présence de Dieu ; l'eût-elle acquise, elle la perdrait bientôt.

Enfin, le moyen, peut-être le plus efficace, pour obtenir le don précieux de cette divine présence, c'est la prière, c'est de la demander souvent, humblement, instamment à Dieu.

Il est des ames en qui la présence de Dieu est une vertu méritée par les victoires remportées sur elles-mêmes, et les sacrifices souvent offerts au Seigneur, c'est ce qu'on appèle la présence de Dieu acquise ; mais il en est d'autres en qui cette présence est une pure grace dont Dieu les favorise, souvent sans un grand mérite, ni une grande sainteté de leur part ; c'est un pur don, gratuitement accordé de Dieu, soit pour attirer les ames à lui, soit pour les dégoûter insensiblement des choses humaines, soit pour les conduire un jour à une sainteté éminente. Heureuse l'ame privilégiée que Dieu favorise ainsi de cette grace inestimable ; mais malheur à celles qui, favorisées de ce don précieux, se refuseraient à ces impressions salutaires, et l'obligeraient, par leurs résistances, à se retirer ; bientôt la lu-

mière serait obscurcie dans leur esprit, l'esprit de la grace contristé dans leur cœur; et quelles pourraient être les tristes suites de ces infidélités, de ces résistances?

Appliquons-nous donc à cette sainte pratique; ayons, autant que nous le pourrons, Dieu présent, conservons-nous dans cette divine présence, rappelons-la quand nous en sortons; marchons sous ses yeux; tenons notre cœur uni constamment à lui.

Cette présence de Dieu, constamment conservée en ce monde, sera comme un gage assuré de sa possession éternelle dans l'autre.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant, Dieu de toute sainteté, de toute majesté, de toute grandeur; ô vous, qui par votre immensité, remplissez le ciel et la terre, vous êtes dans tout, vous vivez, vous agissez dans tout, et rien ne peut être hors de vous et sans vous; je suis moi-même toujours devant vous; vous êtes ici présent, vous me voyez, vous m'écoutez, vous lisez mes pensées, vous sondez mes sentimens, vous pénétrez le fond de mon cœur. Que ne puis-je moi-même vous avoir toujours présent à mes yeux, et plus encore à mon cœur! Quels fonds de graces, de mérites et de consolations ne trouverais-

je pas dans cette divine présence ! mais hélas, tout contribue à me la ravir, les objets extérieurs m'en détournent, les occupations, les distractions de la vie m'en éloignent, ma propre dissipation et mon peu de recueillement et de vigilance y sont un obstacle, il n'est que votre grace, ô mon Dieu, qui puisse me la procurer et m'y conserver ; je vous la demande instamment cette grace, qui deviendra pour moi la source de toutes les graces.

Faites que je marche en votre présence, que je me tienne toujours devant vous. Ne vous perdre jamais de vue, c'est le privilège des saints dans le ciel ; je le sais, mais que du moins je me rappèle souvent votre souvenir, que je fasse de votre divine présence mon occupation, mon mérite, ma joie, ma consolation dans cette vie, puisqu'elle doit faire à jamais mon bonheur dans le ciel.

PRATIQUE

Pour le bon usage des maladies.

Il y a deux points essentiels à considérer au sujet des maladies.

1.º Dans quelles vues Dieu nous les envoie. 2.º Dans quels sentimens nous devons nous-mêmes les recevoir.

Que sont donc les maladies dans les vues de Dieu ? Le voici : 1.° Des infirmités, pour nous faire connaître notre misère et notre néant. 2.° Des punitions, pour nous faire expier nos péchés. 3.° Des épreuves pour nous faire pratiquer les vertus. 4.° Des moyens pour nous rappeler la pensée de la mort, et nous y préparer.

Ainsi, pour entrer dans les vues que Dieu se propose dans nos maladies, il faut les recevoir dans un esprit de soumission, et de dépendance, dans un esprit de satisfaction et de pénitence ; dans un esprit de confiance et d'espérance, je dirais même dans un sentiment de consolation et de joie. Oui, mon Dieu, voilà les sentimens dans lesquels je desire recevoir les maladies quand vous daignerez me les envoyer ; si je ne suis pas alors en état de vous le dire, je vous les offre dès à présent, et vous conjure de les accepter.

1.° Nous devons recevoir les maladies dans un esprit de soumission et de dépendance, c'est le premier sentiment qui doit s'élever alors dans nos cœurs. Dieu est le maître ; la créature doit être soumise à son créateur ; l'ouvrage doit être sous la main de l'ouvrier ; il nous a formés, il est juste qu'il dispose de nous : rien n'arrive que Dieu ne le permette ou le

veuille : or, il ne peut rien vouloir ou permettre que pour un bien : laissons-le donc conduire selon ses vues.

Tels étaient les sentimens des saints, des patriarches, des prophètes, dans les divers événemens de la vie ; ainsi dirons-nous avec le pontife Héli : Le Seigneur est le maître, qu'il fasse ce qui est de son bon plaisir : *Quod bonum est in oculis suis faciat.* (1) Ainsi dirons-nous avec le saint homme Job, le Seigneur nous l'avait donné, le Seigneur nous l'a ôté, que son saint nom soit béni, *Dominus dedit, Dominus abstulit.* (2) Ainsi nous écrierons-nous encore avec Job : Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux ? *Si bona suscepimus de manu Domini.* (3) Ainsi dirons-nous avec Jesus-Christ même, Dieu nous afflige, que sa sainte volonté s'accomplisse, et non pas la nôtre, *Non mea, sed tua voluntas fiat.* (4)

Et quand dans nos maladies nous nous inquiéterions, nous nous impatienterions, qu'en serait-il, et que nous en reviendrait-il ? Voici les fruits d'amertume que produirait ce levain d'inquiétude et d'impatience.

(1) Reg. 3.
(2) Job. 1.
(3) Job. 2.
(4) Luc. 22.

1.º Nous offenserions Dieu, au lieu de lui plaire et de l'appaiser.

2.º Nous aigririons notre mal, au lieu de le diminuer et de l'adoucir.

3.º Nous perdrions le mérite de nos souffrances, que nous pourrions mettre saintement à profit pour le ciel.

4.º Nous éloignerions les graces de Dieu, qui nous sont cependant si nécessaires dans cet état.

5.º Nous donnerions un sujet de mauvaise édification et d'inquiétude à ceux qui sont autour de nous et qui nous servent. Voilà les plaies que nous ferions à notre ame, plus tristes et plus funestes que la maladie elle-même : au lieu que si nous avions été patients, résignés, humiliés sous la main de Dieu, nous aurions glorifié le Seigneur, édifié le prochain, amassé des trésors de mérites, attiré de nouvelles graces, adouci notre mal, peut-être même obtenu la guérison; du moins aurions-nous expié nos péchés et tâché de satisfaire à la justice de Dieu.

Tels sont, ô mon Dieu, les sentimens dans lesquels je desire d'entrer, quand par vos ordres la maladie viendra se présenter; daignez les former, les conserver dans mon cœur; je renonce d'avance à tout sentiment contraire; il me suffit qu'il vous déplaise, pour le détester.

1.° Recevoir nos maladies dans un esprit d'expiation et de pénitence.

J'ai péché, disait le prophète pénitent, j'ai offensé Dieu, il est juste que je porte la peine de mon offense : *Peccavi.* Sentiment bien légitime, nous sommes pécheurs : la voix de nos crimes s'élève jusqu'au trône de Dieu, et sollicite contre nous sa vengeance : hélas ! quoi que nous souffrions, souffrirons-nous jamais autant que nous avons mérité ? Le poids de nos peines sera-t-il jamais comparable au poids de nos iniquités ? Et ne sommes-nous pas heureux que, pour quelques douleurs légères et passagères, Dieu veuille nous épargner des douleurs éternelles et désespérantes : *Peccavi, et ut eram dignus non recepi* (1).

Si nous prenions ces heureux sentimens, tomberions-nous durant nos maladies dans tant de fautes et d'imperfections qui en font perdre tout le mérite et le prix ? Et combien de fautes dont nous sommes si souvent coupables ? mauvaise humeur, impatience dans ce qu'on fait, dans ce qu'on présente à un malade inquiet ; jamais il ne trouve rien assez bien préparé et assez bien fait, s'en prenant à tous, se plaignant de tout, tantôt trop chaud, tantôt trop froid ; à présent c'est trop tôt,

(1) Job. 33.

dans peu ce sera trop tard ; aujourd'hui voulant d'une façon, demain voulant d'une autre ; rien à son gré, rien de son goût. A l'égard des personnes qui ont soin de nous, et qui nous entourent, jamais, de leur part, assez d'attention, jamais assez de précaution, assez de ménagement ; dès qu'on nous touche, on nous fatigue, on nous accable ; ainsi inquiétons-nous et affligeons-nous ceux qui ne sont là que pour nous servir et nous soulager ; par les peines que cause quelquefois un malade, il en rendrait plusieurs autres plus malades que lui ; et est-ce là entrer dans les vues de Dieu ?

Nous sommes chrétiens, et nous ne voulons rien souffrir ; nous sommes pécheurs, et nous nous plaignons ; sans pénitence, nos péchés seront-ils jamais expiés ? Nous ne faisons aucune pénitence volontaire, tant que nous sommes en santé ; Dieu nous en ménage une miséricordieuse dans nos maladies, et nous en perdons le fruit ; est-ce le moyen d'attirer les graces de la guérison du corps, que de faire de nouvelles plaies à son ame ?

2.° Cependant ce n'est pas assez de supporter la maladie, il faut encore la sanctifier par l'exercice des vertus ; telle est du moins la vue salutaire que Dieu s'y propose ; il y a mille occasions de pratiquer des vertus dans la maladie ;

le tout c'est de savoir les mettre saintement à profit ; toutes les vertus, comme de concert, viennent se présenter à nous dans la maladie, pour nous soutenir et nous aider de leurs secours ; la foi nous éclairera de ses vives lumières, l'espérance nous présentera ses couronnes, la charité nous animera de ses saintes ardeurs, la patience calmera nos inquiétudes, la résignation adoucira nos ennuis, toutes les vertus se réuniront en notre faveur, et contribueront à notre sanctification ; quel motif de consolation et de confiance pour nous !

De notre côté, pour seconder les secours que les vertus viennent de nous offrir, il faut mettre en œuvre toutes les saintes pratiques que la religion consacre dans les maladies. Sur nous, avoir toujours quelque monument de piété. A côté de nous, de l'eau bénite, pour former souvent sur nous le signe de la croix. Devant nos yeux, l'image d'un Dieu crucifié, pour jeter de tems en tems sur lui des regards tendres et amoureux. Sous la main et à notre portée, un livre de piété, pour nourrir et soutenir notre ame de quelque sainte lecture. Dans l'eprit, rappeler souvent les grandes vérités de la foi. Dans le cœur, exciter de pieux sentimens, la douleur de nos péchés, la vue des miséricordes de Dieu, la brièveté,

l'instabilité de la vie. Consacrer ainsi tous les momens et tous les sentimens; mais sur-tout, si la maladie augmente et annonce quelque danger, se munir des secours de l'église, et ne pas différer de recevoir la grace des derniers sacremens; quel malheur d'attendre l'extrêmité et de s'exposer à ne pas les recevoir, ou à les profaner en les recevant mal! Au contraire, les recevoir à bonne heure, les demander soi-même, il y a en cela plus de mérite; quelles précautions, quels détours ne faut-il pas souvent prendre pour engager un malade à faire son devoir de chrétien en ce point? On dirait que l'annonce des sacremens est une annonce de mort; où est notre foi, où est le desir du salut de notre ame?

Les maladies du corps peuvent donc devenir un moyen de guérison pour l'ame, par les salutaires effets qu'elles produisent.

Elles nous détachent de la vie, et des faux plaisirs de ce monde.

Elles nous font connaître le néant et la vanité des choses humaines

Elles nous font rentrer saintement en nous-mêmes.

Elles nous engagent à revenir à Dieu, si nous nous en étions éloignés.

Elles nous donnent les moyens d'expier nos péchés.

Elles nous font pratiquer les vertus chrétiennes.

Elles nous préparent à l'éternité.

Que de biens ne trouve-t-on pas dans ce qu'on ne veut regarder que comme un mal et comme un malheur? Combien de personnes devront leur salut à une maladie dangereuse? Combien ne seront sauvés, que parce qu'ils auront été ainsi éprouvés? Et on se plaint, et l'on s'afflige, quand on est malade? Mon Dieu! que nous connaissons bien peu la sagesse de vos conseils, et la sainteté de vos vues! au lieu de nous affliger, et de nous inquiéter, ne devrions-nous pas, au contraire, si nous étions véritablement chrétiens, entrer dans les sentimens d'une douce consolation, d'une sainte joie, en voyant les desseins de miséricorde que vous formez sur nous?

Prière et pratiques.

Voici donc, mon Dieu, les sentimens dans lesquels je desire d'entrer, et les résolutions que je forme en votre présence au sujet des maladies.

1.° Je regarderai la santé comme un don que vous pouvez m'enlever à tous les instans.

2.° Quand la maladie viendra, je la regarderai comme un moyen de salut et de sanctification que vous me procurez.

3.° Dès le commencement de la maladie, je me résignerai à votre sainte volonté, et je remettrai tout entre vos mains pour les suites.

4.° Dans le cours de la maladie, je vous offrirai souvent mes douleurs et mes peines en esprit de pénitence, tâchant d'édifier ceux qui auront la charité de me servir.

5.° Je prierai quelque ami sincère de m'avertir à tems, lorsqu'il y aurait quelque danger, l'assurant que ce sera dans lui le trait d'un ami, de ne point me flatter et de me parler sans déguisement.

6.° Je recevrai les derniers sacremens à bonne heure, persuadé qu'en les recevant ainsi, on les reçoit mieux, avec plus de présence d'esprit et de tranquillité de cœur.

7.° Je les demanderai moi-même, parce qu'il y a plus de mérite devant Dieu; et si la maladie est longue, je prierai de m'accorder de tems en tems ce secours.

8.° Après la grace des sacremens, je prierai le monde de se retirer, et de me laisser désormais avec Dieu, ne m'occupant plus que de la pensée de l'éternité, ayant auparavant réglé toutes les choses qui regardent le temporel.

C'est ainsi, ô mon Dieu, que je desire de finir ma course en ce monde; heureux

si vous daignez m'ouvrir le sein de votre miséricorde dans l'autre.

PRATIQUE

Pour les conversations.

Les conversations sont nécessaires dans la société et dans le cours de la vie ; l'esprit a besoin de se délasser, il faut modérer et suspendre la contention et l'application que peuvent causer les occupations, les affaires, les embarras, les chagrins de la vie.

Les conversations, si elles sont réglées et dans l'ordre, peuvent être utiles et d'un vrai secours, même à la piété ; souvent après certaines conversations édifiantes, on se sentira plus porté à Dieu, qu'après une oraison. Mais les conversations, par l'abus qu'on en fait, sont souvent nuisibles et dangereuses, vu la manière dont on s'y comporte, dont on s'y prête et dont on s'y livre.

Le danger peut venir de deux sources principales et plus ordinaires.

Danger, eu égard à la matière dont on converse.

Danger, eu égard aux personnes avec qui l'on converse.

1.° Danger, eu égard à la matière dont on converse ; et dès-lors on doit établir pour maxime fondamentale et immuable dans les conversations, d'éviter avec soin et avec horreur tout ce qui blesse la piété.

Tout ce qui altère la charité.

Tout cé qui peut alarmer la pudeur et la bienséance.

Tout ce qui blesse la piété. Je ne parle pas de ces monstres d'irreligion, d'impiété et de libertinage, qui attaquent la religion de front, et s'élèvent contre tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré. Pareils monstres sont inconnus parmi les chrétiens de sentimens et de cœur ; s'il s'en trouvait, on détournerait de dessus eux ses regards, ou l'on ne jetterait sur eux que des regards d'indignation et d'horreur.

Mais, sans en venir à ces excès, combien d'occasions où la piété peut être blessée ? Par exemple, il est rare que dans les conversations on répande certaines maximes dangereuses dans elles-mêmes, plus dangereuses dans leurs impressions. Est-il inouï qu'on raille, qu'on badine de certaines pratiques de piété, consacrées par l'usage, et autorisées par l'exemple des plus saints prsonnages ? Est-il sans exemple, qu'il se trouve certains esprits prétendus forts, qui méprisent toutes les petites choses, et croient se donner un

relief, en paraissant s'élever au-dessus des idées du vulgaire ? Si tout cela n'est pas sans exemple, tout cela est-il sans danger ?

Tout ce qui blesse la piété, j'ajoute tout ce qui altère la charité. Ce point est encore exposé à de grands dangers, à raison des occasions plus fréquentes.

Loin de nous ces langues imprudentes, ces langues médisantes, ces langues empoisonnées, ces langues de vipère, qui répandent indifféremment leur poison sur tout ce qui se présente.

Loin de nous ces dits et redits, ces rapports capables d'aigrir les esprits, d'altérer les cœurs, d'allumer par-tout le flambeau de la division.

Loin de nous ces talens pernicieux de tourner en ridicule les autres.

Loin de nous ces hommes, fléaux des autres hommes, qui allant recueillir tous les événemens et tous les discours, se font ensuite un plaisir, une gloire ou un jeu de les rapporter, de les exagérer, de les empoisonner, d'en embellir une narration, d'en égayer une conversation ; plutôt que de vivre avec de pareils monstres, ne vaudrait-il pas mieux s'enfoncer dans les àntres et dans les forêts ?

Je dis encore tout ce qui peut alarmer la pudeur et la bienséance.

J'entends saint Paul qui s'écrie, en trem-

blant sur ce point : *Ne nominetur in vobis* (1). Qu'on n'en prononce pas même le nom. Je l'entends qui ajoute : *Conversatio nostra in cœlis est* (2) ; que notre conversation imite sur la terre la piété, la pureté, l'innocence des anges, même dans le ciel, et dès-lors une horreur infinie de toute matière dangereuse et suspecte, de toute parole libre et peu séante; de toute parole équivoque et à double sens; de toute badinerie peu réservée et peu circonspecte; de tout ce qui peut avoir la moindre ombre, la moindre apparence de mal; en ce point, portons la réserve jusqu'au scrupule.

Respectons Dieu, qui nous est présent; respectons les anges de ceux avec qui nous sommes; respectons l'état où nous vivons, le nom de chrétien que nous portons, et si tout cela ne suffit pas, respectons-nous au moins nous-mêmes.

2.° Danger des conversations, eu égard aux personnes avec qui l'on converse. Je veux dire, avec des personnes de certains caractères, qui dans la conversation demandent bien des ménagemens, et exposent à bien des dangers.

Caractères sensibles; danger de les blesser.

---

(1) Eph. I.
(2) Philipp. III.

Caractères vifs ; danger de les irriter.

Caractères opiniâtres ; danger de les contredire.

Caractères hautains ; danger de vouloir paraître les dominer.

Caractères soupçonneux ; danger de leur donner de l'ombrage.

Caractères contentieux ; danger d'engager avec eux la dispute.

Caractères sombres et mélancoliques ; danger de leur causer de l'ennui.

En un mot, caractères pénibles et difficiles, avec lesquels et dans les conversations desquels il y a beaucoup à souffrir, beaucoup à ménager, beaucoup à craindre, beaucoup à prendre sur soi, quand on ne veut pas que les conversations dégénèrent en vivacité, en aigreurs, en éclat.

Danger sur-tout dans les conversations avec des personnes de différent sexe.

C'est ici où la grace, la circonspection, la crainte de Dieu, est spécialement nécessaire, l'air, le ton, les manières, l'occasion, le penchant, tout menace, tout attaque, tout met en danger ; je ne dis pas seulement une vertu timide et naissante, mais la vertu même la plus éprouvée et la plus éminente.

Quel remède ? tenons-nous-en à la nécessité, et appelons à notre secours la crainte et la retenue.

La nécessité ; n'ayons d'entretien avec des personnes d'un sexe différent, qu'autant que la nécessité, la charité, la bienséance indispensable l'exigent ; nous risquerons moins, et on nous en estimera davantage.

La crainte ; défions-nous de nous-mêmes et de notre faiblesse, pour ne pas tenter Dieu, qui n'a point promis son secours spécial à qui s'expose témérairement au danger.

La retenue ; tenons-nous constamment renfermés dans les bornes de la plus exacte modestie, et de la plus inviolable pudeur.

PRIERE.

Je comprends, ô mon Dieu, combien j'ai à craindre dans les conversations avec le monde : elles ne nous sont accordées que pour nous délasser dans nos occupations et nous aider mutuellement dans votre service, et bien souvent elles ne sont pour nous qu'une occasion de nouvelles inquiétudes et de nouveaux péchés ; combien de fois la piété, la charité n'y sont-elles pas blessées ? Nos conversations sont toutes dans le ciel, disait saint Paul aux fidèles. Hélas ! que les miennes ont été différentes ; j'en vois l'abus et le crime : ô mon Dieu, accordez-moi la grace non-seulement d'en gémir dans le fond de mon

cœur, mais de les rectifier dans tout le cours de ma vie.

PRATIQUE

Pour les visites que l'on fait ou que l'on reçoit dans le monde.

Toutes les actions de la vie et de la journée devant être sanctifiées, et les visites étant souvent un devoir de l'état, il convient de diriger les motifs, et de prescrire les règles selon lesquelles on doit les remplir.

Il y a trois sortes de visites, ou plutôt, on peut faire des visites par trois motifs différens.

Visites de bienséance, visites de nécessité, visites de charité.

Visites de bienséance ; telles sont celles que l'on fait dans certain tems de l'année, dans certaines occasions de la vie, où l'on se voit, on se cultive, on se doit mutuellement des égards ; ce sont là des liens de la société, les devoirs de la vie civile ; il convient de les observer. Nous ne vivons pas comme les sauvages dans les forêts ; l'homme est fait pour la société ; il faut en remplir les devoirs. Parmi ces visites de bienséance sont comprises les

visites d'un honnête délassement, d'un amusement légitime et permis. On ne peut pas être toujours ni enseveli dans la solitude, ni occupé à des affaires pénibles, ni prosterné aux pieds des autels et dans la prière, l'esprit ne saurait soutenir cette contention : il a besoin de repos après avoir vaqué au travail.

Visites de nécessités : il est certaines personnes en particulier, et certains cas dans la vie où l'on est plus spécialement obligé de faire des visites ; un père, une mère, des parens, des amis, des personnes à qui l'on a de grandes obligations, d'autres personnes distinguées par leur rang ou leur caractère, et sur-tout dans certains événemens plus marqués, il est évident qu'à leur égard on est indispensablement obligé de rendre certains devoirs. Non-seulement ces sortes de visites sont honnêtes et convenables, mais elles sont absolument nécessaires ; et y manquer, ce serait manquer à un de ses devoirs les plus indispensables.

Visites de charité ; ce sont celles où la piété engage, où la vertu est intéressée ; un ami malade est empressé de nous voir ; une personne affligée a besoin de consolation ; on a un service à rendre ; il faut se prêter à une bonne œuvre. Des visites animées par ces motifs, ou autres semblables, non - seulement sont con-

venables, mais sont saintes, sont méritoires.

Telles sont les visites que l'on doit faire, les motifs pour lesquels on doit les faire; il n'en est pas d'autres, et tout autre motif ne saurait les justifier ni les autoriser. Or, sont-ce là les motifs qui nous déterminent, qui nous conduisent dans nos visites?

On fait, on rend des visites dans le monde: mais pour l'ordinaire, dans quelles vues et par quels motifs?

Visites de politique; on a ses vues, on a ses raisons de ménager, de cultiver cette personne; un motif secret fait agir; la vue de Dieu n'y entre pour rien.

Visites d'intérêt; on se voit, parce qu'on a intérêt de le faire: on a quelque chose à espérer, ou à craindre de cette personne; il faut entretenir ses bonnes intentions, et l'empêcher de tourner ailleurs ses pensées et ses vues.

Visites de vanité et d'ostentation; on se fait une gloire, un mérite, de visiter des personnes d'un rang distingué; il semble qu'il y a quelque grandeur à fréquenter les grands.

Visites d'attachement et d'inclination, souvent même de passion, où l'on suit le penchant d'un cœur trop aisé à s'engager, et peut-être déjà trop avant engagé.

Telles et autres à-peu-près semblables,

sont les visites que l'on fait, que l'on rend dans le monde ; de quel mérite pourraient-elles être devant Dieu, étant infectées de motifs tout humains, souvent même de motifs criminels ?

Pour rendre nos visites plus conformes à la religion et à la raison, il y aurait dans elles trois choses à considérer ou à réformer. Les personnes que l'on y voit, les discours qu'on y tient, et le tems qu'on y met.

Les personnes que l'on y voit, qu'elles soient pour nous sans danger. Les discours qu'on y tient qu'ils soient réservés. Le tems qu'on y met, qu'il n'aille pas au-delà des bornes.

1.º Que les personnes soient pour nous sans danger, c'est-à-dire, qu'elles ne soient point suspectes, ni en matière de mœurs et de conduite, ni en matière de sentimens et de foi ; ce point est essentiel, sans quoi les visites ne pourraient être que dangereuses et pernicieuses ; la contagion du venin se glisserait et dans l'esprit et dans le cœur, et bientôt, sans s'être apperçu du changement, on se trouverait tout changé.

2.º Que les discours soient réservés : si durant nos visites, on nous faisait la demande que le Sauveur faisait aux disciples d'Emmaüs. Quels sont les sujets qui font la matière de vos entretiens ? Qu'aurions-

nous souvent à répondre? Que d'inutilités, que de vanités, que de superfluités, que de riens, souvent même que de fautes, que de péchés? Combien de plaies la piété et la charité ne reçoivent-elles pas dans bien des visites !

3.o Que le tems n'aille pas au-delà des justes bornes; donner un tems raisonnable à un honnête délassement, à cultiver ses amis, à rendre les devoirs de bienséance, la religion le permet, la raison le conseille; mais de passer les journées, la vie presque entière à courir de visites en visites, de conversations en conversations, de perdre ainsi son tems, et de le faire perdre aux autres, d'être oisif, et de porter par-tout son oisiveté et souvent son ennui, c'est ce que la raison n'autorisera jamais, et ce que la religion condamnera toujours. Notre tems nous est trop précieux pour le perdre, et souvent il est trop cher et trop nécessaire aux autres pour le leur ravir. Concluons donc, pour rendre nos visites raisonnables, chrétiennes et salutaires, que ces conditions seraient absolument nécessaires.

1.o Il faudrait d'abord, pour le fond des visites, commencer par retrancher toutes les visites absolument inutiles et superflues, qui ne sont que dissipation, que perte de tems, que curiosité, que vanité, que néant.

2.° Il faudrait que, pour les motifs, on se bornât absolument aux visites que la bienséance autorise, que la nécessité exige, et que la piété consacre.

3.° Il faudrait pour les personnes, ne voir que celles qui ne donneront jamais occasion ni au monde de parler, ni à nous de pécher; en un mot, des personnes qui conviennent selon Dieu et selon le monde.

4.° Pour le tems qu'on donne aux visites, que sa longueur n'ôte jamais rien au tems que l'on doit employer aux occupations de son état, et sur-tout qu'elle laisse tout le tems que l'on doit consacrer à ses exercices de religion et à ses prières réglées.

5.° Pour les discours que l'on y tient, il ne faudrait pas qu'il fût dit que les matières de piété en sont comme bannies. Je sais bien qu'il ne faut pas rendre les visites accablantes et ennuyantes par une affectation de parler des choses de Dieu; mais aussi que jamais elles n'y entrent pour rien, qu'on rougisse d'en parler, que du moment qu'on en parle, la conversation languisse et ennuie, c'est ce qu'on ne saurait ni excuser, ni presque comprendre, si on ne le voyait. Après tout, la bouche parle de l'abondance du cœur, et si jamais on ne parle de piété, est-ce une marque qu'elle soit bien gravée dans ce cœur?

Enfin,

Enfin, parmi les visites que l'on se croit obligé de faire, il en est que l'on semble oublier, qui seraient préférables à toutes les autres, et qui devraient ordinairement les précéder, ce sont les visites à Jesus-Christ dans ses temples. *Voyez page 90.*

PRIÈRE.

Je reconnais le vide et le néant de ce monde, ô mon Dieu! tant de visites stériles, profanes, toutes mondaines, à quoi ont-elles servi, qu'à me distraire, à me dissiper, à me faire perdre mon tems, ma tranquillité, hélas! souvent votre grace! J'en vois l'inutilité, j'en crains le danger; je suis bien résolu à me retrancher en ce point, et à m'en tenir à ce que la bienséance, la nécessité, la charité exigent de moi; et dans les visites même que je ferai, à me comporter toujours d'une manière chrétienne, et à porter toujours avec moi votre sainte présence, la crainte salutaire de vous offenser, et le desir de revenir à vous, et de m'entretenir avec vous; heureux si je ne m'en étais jamais éloigné! Voilà, mon Dieu, la résolution que je forme, vous me l'inspirez, accordez-moi la grace d'y être fidèle.

PRATIQUE

Pour les neuvaines.

Bien des personnes sont en usage de faire des neuvaines ; peut-être seront-elles bien aises qu'on leur trace ici en détail la manière de les offrir saintement : elles pourront s'en servir dans les différentes neuvaines qu'elles feront.

Dans toute neuvaine, il y a trois choses à régler. 1.° Les graces que l'on veut demander. 2.° Les prières que l'on peut faire. 3.° Les pratiques de piété par lesquelles on peut la sanctifier.

1.° Les graces à demander.

On peut offrir des neuvaines à différentes intentions, et demander différentes graces. Par exemple, pour demander l'assistance de Dieu dans une affaire importante que l'on veut entreprendre ; pour un changement d'état que l'on projette, pour obtenir la victoire sur une passion qui domine, ou sur une tentation qui met en danger ; la grace de supporter une croix, une affliction que Dieu nous envoie, etc.

Mais en ce point, voici des avis salutaires et nécessaires.

1.° Ne demander jamais rien qui ne soit digne de Dieu.

2.° Demander toujours les choses qui regardent l'ame et le salut, avant les choses temporelles et périssables.

3.° Ne rien demander qu'avec la résignation à la volonté de Dieu ; qui sait si ce que nous demandons, nous convient et doit être pour notre bien.

4.° Offrir cette neuvaine avec une sainte confiance, bien persuadés que nos prières seront toujours exaucées, et que si Dieu nous refuse la grace que nous lui demandons, il nous en accordera une autre plus précieuse et plus conforme aux intérêts de notre salut.

II. *Les prières que l'on peut offrir.*

1.° Les neuvaines ne peuvent s'adresser directement et immédiatement qu'à Dieu, parce qu'il n'y a que Dieu, principe et auteur de tout bien, qui puisse distribuer les graces dont il tient en main les trésors.

2.° On peut cependant offrir les neuvaines en l'honneur de différens saints, de la sainte Vierge, des saints anges, des apôtres, du saint dont on porte le nom ; en un mot de tout autre saint à qui on a une dévotion spéciale.

3.° Les prières que l'on fait peuvent être différentes, selon les différens saints,

à l'honneur desquels on fait la neuvaine. C'est une pratique sainte de ne faire aucune neuvaine où la sainte Vierge n'entre en part, et où il n'y ait quelque prière à sa gloire.

4.° Ainsi dans toute neuvaine, on pourrait toujours dire ces trois prières particulières ; les litanies de la sainte Vierge, le *Te Deum* à l'honneur du saint à qui on s'adresse, et l'*Angele Dei*, à l'honneur de l'ange gardien et des saints anges ; ensuite on ajouterait les autres prières selon son choix et sa dévotion : par exemple, les *Litanies* du saint nom de Jesus, le *Miserere* ou les sept Pseaumes en entier, les Litanies des Saints, et autres prières.

5.° La principale, la plus efficace et la plus méritoire, c'est d'assister chaque jour à la sainte messe, et de l'offrir à cette intention.

III. *Les pratiques de piété.*

1.° Se confesser et communier dans la neuvaine ; il y en a même qui font plusieurs communions pendant ces neuf jours, spécialement le premier et le dernier jour.

2.° Faire chaque jour une visite au saint sacrement, si on le peut.

3.° Pratiquer quelque acte de mortification et de pénitence ; faire quelque aumône et autres bonnes œuvres.

4.° Vivre dans un plus grand recueillement, et si on le peut, dans une espèce de retraite intérieure qui n'empêche point de remplir les devoirs de l'état. Surtout promettre plus spécialement, durant ces neuf jours, de ne faire aucune faute volontaire, ni aucune infidélité réfléchie à la grace.

5.° Dans les neuvaines que l'on fait à l'honneur de la sainte Vierge, ou de quelque saint, il serait convenable de méditer, ou du moins de réfléchir chaque jour durant quelque tems sur quelqu'une de ses plus excellentes vertus, et de saisir les occasions de les mettre nous-mêmes en pratique. Point de moyen plus sûr de nous rendre les saints favorables, que de nous appliquer à imiter leurs exemples.

On peut s'unir plusieurs ensemble dans une neuvaine, et la faire de concert : cette union de prières les rendra plus efficaces ; quand deux ou trois prient ensemble, Jesus-Christ est au milieu d'eux.

Une neuvaine offerte dans ces intentions, et faite dans ces sentimens, ne peut manquer d'être agréable à Dieu, et d'obtenir l'abondance de ses graces les plus précieuses.

Prière au Saint à l'honneur de qui on fait la neuvaine.

Grand Saint (ou grande Sainte) à l'honneur de qui j'offre à Dieu cette sainte neuvaine, daignez vous intéresser en ma faveur auprès du Seigneur; obtenez-moi la grace que je sollicite, si elle doit être pour sa gloire et pour mon salut; si elle n'était pas telle, obtenez-moi celle qui doit m'être la plus utile et la plus salutaire. C'est avec une sainte confiance que je m'adresse à vous, et que j'implore votre protection puissante auprès de Dieu; je remets mes intérêts entre vos mains, après quoi je me résigne à sa sainte volonté; il en sera selon que sa divine providence jugera le plus convenir au salut de mon ame et à mes vrais intérêts. J'espère tout de sa bonté infinie, et de votre sainte intercession, dont j'ai si souvent éprouvé les effets.

PRATIQUE

Pour un jour de retraite chaque mois.

NOTRE pente au relâchement est si grande et si naturelle; nous nous ralentissons si souvent, si facilement dans le

service de Dieu, que nous avons besoin de nous renouveler de tems en tems, et de rentrer souvent dans nous-mêmes; c'est dans cette vue que l'on prend un jour chaque mois pour faire une revue de ses actions et de l'état de sa conscience. Trois choses sont comprises dans cette retraite intérieure; elles font le sujet de trois méditations ou considérations que je propose, et qui pourront servir de modèle pour d'autre sujets.

La première, c'est de rappeler les graces que Dieu nous a accordées durant ce mois, et de voir l'usage que nous en avons fait.

La seconde, est d'examiner les péchés que nous avons commis, de voir en quoi nous pouvons nous être relâchés dans le service de Dieu, et de ranimer notre ferveur et nos sentimens.

La troisième est la plus essentielle, c'est la préparation à la bonne mort, afin de nous tenir toujours prêts, et de n'être pas surpris quand Dieu nous appellera à lui. Cette pratique est très-salutaire, et les ames fidelles peuvent en retirer de grands fruits.

PREMIÈRE MÉDITATION

Sur les graces reçues de Dieu durant le cours de ce mois.

Prosternez-vous en la présence de la très-sainte Trinité, de la sainte Vierge, de votre ange gardien, de votre patron du mois ; demandez la grace de bien connaître les bienfaits de Dieu durant tout ce mois, dites le *Veni Creator, Spiritus, etc.*

Premier Point.

Examinez combien de visites intérieures votre ame a reçues de Dieu dans ce mois, combien de bonnes pensées, de bons desirs, de bons sentimens, de saintes inspirations, de vives lumières.....

Combien de vifs regrets, de remords salutaires, de saintes résolutions de mieux vivre....... Combien de fois, sur-tout, Dieu a nourri votre ame par les sacremens! Combien de confessions, combien de communions, combien de messes, de lectures, de bons exemples!.... Combien d'autres graces qui vous sont cachées, dont Dieu seul connaît le nombre et le

prix ! Combien de dangers évités, de tentations éloignées !

Que Dieu est bon envers moi, et quels mérites n'aurais-je pas acquis pour le ciel, si j'avais bien profité de tant de secours ? A la vue de toutes ces graces, faites ces trois réflexions.

1.o Quel fruit, quel changement, quelles vertus, tant de graces ont-elles produits dans moi ?

2.o Si des infidèles et des idolâtres avaient reçu de Dieu les graces que j'ai reçues, que n'auraient-elles pas opéré dans eux ?

3.o Dieu me demandera un jour un compte sévère de toutes ces graces, qu'aurai-je à lui répondre et à lui présenter ?

Second Point.

Acte d'actions de graces pour les bienfaits reçus de Dieu durant ce mois.

Mon Dieu, je vous remercie de tout mon cœur de tant de biens dont vous m'avez comblé dans le cours de ce mois, et de tant de graces que vous m'avez accordées, tout indigne que j'en étais ; tous ces biens viennent uniquement de vous, ô souverain bien ! je vous en rends l'hommage de ma reconnaissance, et parce que je suis incapable de vous en remer-

cier dignement, je vous offre, les mérites infinis de Jesus-Christ votre divin fils, et de Marie ma divine mère, toutes les vertus des ames justes en actions de graces des biens immenses que j'ai reçus de votre infinie bonté durant toute ma vie, et sur-tout de ceux qu'il vous a plu m'accorder dans ce mois; soyez-en béni à jamais, ô le Dieu de miséricorde, et continuez à répandre la rosée céleste de vos bienfaits sur la plus indigne, mais la plus affligée de vos créatures, bien résolue de faire à l'avenir un meilleur usage des graces que vous voudrez bien encore lui accorder dans la suite. Ainsi soit-il.

Dites le *Te Deum*, en actions de graces, en vous unissant à tous les anges et à tous les Saints.

SECONDE MÉDITATION.

Examiner et détester les péchés qu'on a commis durant le mois.

HUMILIÉ en votre présence, ô très-sainte Trinité : prosterné à vos pieds, ô mon Sauveur Jesus-Christ, ô Vierge sainte, ô mon ange tutélaire et mon saint patron, je vous demande la grace de

connaître les péchés que j'ai eu le malheur de commettre durant ce mois, de les détester sincérement et de tout mon cœur! ô mon Dieu! que je vous connaisse, et que je me connaisse; mettez tous mes péchés devant mes yeux, pour pénétrer mon cœur d'une douleur salutaire.

PREMIER POINT.

Examinez devant Dieu vos pensées, vos paroles, vos actions, vos omissions, tous vos péchés contre Dieu, le prochain et vous-même, sur-tout contre les devoirs de votre état, contre vos engagemens; contre vos promesses.

Péchés commis, avec connaissance, contre la lumière présente.

Péchés contre les promesses et les propos mille fois offerts au Seigneur.

Péchés de rechûte, mille fois plus coupables devant Dieu.

Péchés de mauvaise édification et de scandale pour le prochain.

Combien d'autres péchés inconnus et secrets, dont Dieu seul connaît le nombre, l'énormité et les suites!

Quel sujet de douleur pour moi, après tant de graces, de me voir coupable de tant d'ingratitudes et de péchés!

Second Point.

Acte de détestation et de bon propos.

Voilà, mon Dieu, une partie de mes infidélités et de mes ingratitudes envers vous durant tout ce mois; vous voyez, Dieu de bonté, les plaies de mon ame, mes chûtes et mes rechûtes, le grand nombre de mes péchés et de mes excès; de quel œil devez-vous les voir, après toutes les graces dont vous m'avez comblé? Après toutes les promesses que je vous ai si souvent faites, comment osé-je me présenter devant vous? Pardonnez-les, ô mon Dieu, je les déteste pour l'amour de vous! Mon souverain et unique maître, vous êtes infiniment bon, aimable et parfait; vous méritez tous les sentimens de mon cœur, et vous n'y trouvez que des infidélités; vous ne m'avez mis sur la terre que pour vous servir, et je ne fais que vous offenser.

Ah! si je pouvais effacer mes péchés par mes larmes, et les noyer dans mon sang; mais il faut le vôtre, ô mon adorable Sauveur, pour me purifier entièrement; répandez ce sang précieux sur mon ame coupable, et ouvrez vos sacrées plaies, qui sont les sources inépuisables de vos divines miséricordes; lavez les souillures de mon cœur, que le péché infecte tous

les jours, j'ose encore l'exposer à vos yeux, pour en recevoir une entière guérison et une sainte persévérance, qui dure jusqu'au dernier soupir de ma vie. Ainsi soit-il.

Dites le *Miserere* en esprit de pénitence.

TROISIÈME MÉDITATION.

La préparation à la mort.

Cet exercice est le plus essentiel, et c'est proprement pour cela qu'on fait ce jour de retraite. Représentez-vous donc tel que l'on est d'ordinaire, et tel que vous serez vous-même aux approches et au moment de la mort, étendu sur un lit de douleur, consumé d'une fièvre ardente, épuisé de forces, pâle, défiguré, languissant, en prise avec les angoisses, la défaillance, les alarmes du dernier combat, tenant en main l'image de votre Dieu crucifié. A vos côtés, le ministre du Seigneur vous exhortant à la mort; devant vous, des flambeaux allumés; de toutes parts, un sombre et morne silence... Dans ces dispositions et ces sentimens, faites les actes de la préparation à la mort, tels que vous souhaiterez les faire dans ces derniers momens, et tâchez de vous mettre dans

la même disposition où vous desireriez être alors : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum, etc.*

Conclusion.

Ce serait peu, ô mon Dieu, et ce ne serait même rien d'avoir fait des réflexions salutaires, si je ne les mettais à profit; d'avoir connu vos graces, si j'en abusais encore; d'avoir connu mes péchés, si je venais à les commettre de nouveau. Je proteste donc, à la face du ciel et de la terre, que je vous serai à l'avenir plus fidèle. Non, mon Dieu, plus de ces infidélités marquées à mes devoirs, plus de ces résistances volontaires à votre grace, plus de ces vains entretiens, de ces pertes de tems, de ces amusemens, de ces occupations inutiles; plus de ces respects humains, de ces vanités et de ce funeste poison d'amour-propre. Sur-tout plus de ces négligences, de ces lâchetés et de ces tiédeurs dans votre saint service.

Dès à présent je veux être enfin tout à vous, je veux vivre avec plus de recueillement et d'attention sur moi-même. Oui, ô mon Dieu, je serai plus fidèle dans l'usage de tant de graces que vous me faites, plus appliqué à mes devoirs; plus doux, plus patient dans les sujets de chagrins et de peines qui m'arriveront; plus attentif enfin à éviter toutes les occasions

où je pourrais vous déplaire. Hélas ! je vous l'ai dit souvent, ô mon Dieu, mon Sauveur et mon Maître ; et si souvent j'y ai manqué, ayez encore pitié de mon ame; affermissez-la contre sa faiblesse, soutenez-la dans ses combats ; détachez enfin mon cœur de l'affection aux créatures et à moi-même ; fortifiez-le de votre sainte grace, animez-le d'une sainte ferveur, afin que désormais il ne vive et ne respire plus que pour vous. C'est à quoi je vais m'appliquer durant ce mois, et comme je l'espère, durant toute ma vie.

On peut faire ici le renouvellement des engagemens du Baptême.

Le jour ou le lendemain de la retraite, on peut offrir la sainte communion comme en viatique ; se proposer durant le mois suivant quelque vertu à pratiquer, ou quelque vice à combattre, se mettant spécialement sous la protection de la sainte Vierge et de son saint Patron pour le mois suivant.

Récitez les Litanies de la sainte Vierge, pour demander la grace de la persévérance et d'une sainte mort.

PRATIQUE

Sur les bienfaits de Dieu, et notre ingratitude envers lui.

1°. Les bienfaits de Dieu sont sans nombre, à tous les momens de la vie nous en sommes comblés.

Bienfaits dans l'ordre de la nature : Dieu nous a créés et tirés du néant où il pouvait nous laisser une éternité toute entière, hors d'état de le connaître, de le voir, de le posséder jamais.

Dieu nous conserve à tous les instans, et cette conservation est comme une nouvelle création et un nouvel être que Dieu nous donne; sans lui, nous tomberions dans le néant d'où il nous a tirés.

Dieu fait servir toutes les créatures à nos usages et à notre bien ; il nous éclaire dans le soleil, il nous rafraîchit dans l'air, il nous soutient sur la terre, il nous nourrit de la substance de ses fruits ; tout est don de Dieu, chaque jour il nous préserve de mille dangers, de mille accidens où notre santé et notre vie seraient sans cesse exposées.

Bienfaits sur-tout dans l'ordre de la grace : qu'ils sont grands ! qu'ils sont

précieux ! il nous a fait naître dans le sein de la foi, il nous a éclairés des splendeurs de l'évangile ; combien qui sont nés dans les ténèbres de l'erreur, dans les ombres de la mort, et qui auront le malheur d'y mourir ! Il nous a donné des parens chrétiens, et par eux une éducation chrétienne ; combien dès leur naissance ont été abandonnés sans secours, sans instruction, sans asyle ? Il nous a comblés chaque jour de ses graces les plus précieuses ; lumières célestes qui ont éclairé nos esprits, onctions intérieures qui ont touché nos cœurs ; participation à ses divins sacremens, pour y puiser les eaux salutaires de la grace ; remords intérieurs, quand nous nous sommes écartés de sa sainte loi : jamais nous a-t-il laissé tranquilles dans nos égaremens et dans nos désordres ?

Encore ne sont-ce là que des bienfaits comme généraux et communs ; combien de bienfaits plus particuliers et comme personnels dont il nous a favorisés ?

Rappelons ici le cours de notre vie, notre enfance, notre jeunesse, toute la suite de nos jours ; que de traits d'une providence spéciale sur nous ! que de graces privilégiées et de choix ! que de lumières toutes divines ! combien d'occasions où nous étions en danger pour le salut et l'éternité ! combien d'événemens

où nous devions naturellement périr, sans une protection spéciale et marquée! mais sur-tout combien de péchés qu'il nous a pardonnés, du moment que nous les avons déplorés! avec quelle bonté nous a-t-il rappelés, avec quelle patience nous a-t-il attendus, avec quelle tendresse nous a-t-il reçus, quand nous sommes revenus à lui! A voir les graces dont Dieu nous a comblés, ne dirions-nous pas qu'il n'avait que nous à sauver, qu'il épuisait envers nous ses trésors, que nous étions comme l'unique objet de sa divine providence; qu'il veillait sur nous! Et combien d'autres traits de cette providence ineffable qui nous sont inconnus!

Disons-le à la gloire de ses graces, point d'instant où nous ne recevions quelque bienfait de Dieu, et où après toutes les graces accordées, il ne nous prépare encore quelque nouveau bienfait.

2°. C'est ainsi que nos jours sont comptés par ses faveurs, nos instans marqués par ses graces. Mais pouvons-nous dire qu'ils sont marqués par notre fidélité et notre reconnaissance?

O cœur humain, si tu es capable de sentimens, quels sentimens un juste retour doit-il produire dans toi! Tous les momens de notre vie, tous les sentimens de notre cœur ne devraient-ils pas être consacrés à une vive, à une entière, à

une éternelle reconnaissance ? On ne saurait dire lequel des deux est le plus surprenant, ou la grandeur des bienfaits de Dieu envers nous, ou la grandeur de notre ingratitude envers lui.

Dans le monde, et parmi les hommes, on regarde l'ingratitude comme un grand vice; on s'en plaint, on la condamne, on la déteste, on l'a en horreur, on croit faire un reproche sensible et un outrage sanglant à quelqu'un de dire de lui, c'est un ingrat, c'est un mauvais cœur; nous sommes tous extrêmement sensibles aux traits d'ingratitude de la part des hommes, et tous les jours nous en sommes coupables envers Dieu; jusqu'à quel point ne la portons-nous pas ? Comprenons-le et gémissons-en.

Le principe de notre ingratitude est un fond de mauvais cœur, qui ne sent point ce qu'on fait pour lui. Il y a des cœurs naturellement mauvais, ingrats, insensibles, dénaturés : quoi qu'on fasse pour eux, on n'a rien fait, ni reconnaissance, ni sentiment de leur part, leur cœur est un abyme où tout est englouti sans retour.

Le crime de notre ingratitude, c'est de ne pas réfléchir sur les bienfaits de Dieu, à peine y pensons-nous, y faisons-nous attention; il semble que ce que Dieu fait pour nous, nous est dû. Craignons-nous

d'être redevables à Dieu, et en viendrons-nous au point de vouloir méconnaître ses dons ?

L'excès de notre ingratitude, c'est d'oublier les bienfaits de Dieu, de les perdre de vue, de nous comporter envers lui comme si nous n'en avions point reçu, et que nous ne lui fussions en rien redevables.

Le prodige de notre ingratitude, c'est d'abuser des bienfaits de Dieu, de les profaner, de nous en faire un nouveau sujet d'accusation devant lui, et par là de nous rendre encore plus coupables à ses yeux.

L'horreur de notre ingratitude envers Dieu, c'est de tourner ses bienfaits contre lui, de nous en servir pour l'offenser, et pour l'outrager plus sensiblement, dans le tems même qu'il nous comble de ses dons les plus précieux; tournant ainsi les armes contre notre bienfaiteur, c'est-à-dire, tournant les bienfaits en injures, le remède en poison, et les moyens de salut en titres de condamnation.

Le comble de notre ingratitude, c'est de ne pas nous la reprocher, de ne pas en gémir, la déplorer, la détester; et qui est-ce, en effet, qui, dans le sacré tribunal, s'accuse de ses ingratitudes envers Dieu ? Comme si cette ingratitude n'était pas un de ces crimes qui

sont les plus odieux à ses yeux, et qui blessent plus sensiblement son cœur.

Revenons d'un égarement si coupable, corrigeons un vice si honteux, si odieux et si détestable; prenons envers Dieu des cœurs reconnaissans, des sentimens de juste retour; la nature nous les inspire, la grace doit les consacrer.

PRATIQUES.

1.° Reconnaître humblement les bienfaits de Dieu, les rappeler souvent dans notre souvenir, les graver dans nos cœurs, nous montrer du moins sensibles à ses dons.

2.° Le remercier tendrement de ses graces, lui en témoigner souvent notre reconnaissance, et ne pouvant lui rendre bienfait pour bienfait, user, autant qu'il est en nous, d'un juste retour envers lui, former souvent des actes d'actions de graces, le louer, le bénir chaque jour, et si nous le pouvions, à tous les instans de la vie.

3.° Demander souvent pardon au Seigneur de l'abus que nous avons fait de ses dons, lui en témoigner notre juste douleur, le conjurer de ne pas retirer de dessus nous ses regards de bonté, comme nous ne l'aurions que trop justement mérité.

4.° Promettre à Dieu de faire dans la

suite un meilleur usage de ses graces; plus même nous aurons été insensibles, ingrats, infidèles par le passé, plus aussi devons-nous nous efforcer d'être fidèles à l'avenir. Son cœur paternel n'est point fermé sur nous sans retour; si nous sommes reconnaissans, il sera libéral; et si notre cœur devient un cœur propre à recevoir la rosée céleste; Dieu voudra bien encore la verser sur nous avec une nouvelle abondance.

5.° Penser souvent qu'un jour il nous faudra rendre un compte sévère de tous les biens que nous aurons recus de Dieu, et que plus ses bienfaits auront été grands, plus ils auront été précieux, plus aussi les jugemens de Dieu seront sévères et redoutables.

PRIERE.

Etre suprême, Dieu souverainement bon, infiniment libéral, que ponrrai-je vous rendre pour tous les biens dont vous m'avez comblé? *Quid retribuam Domino* (1). Je prendrai le calice du salut, et je vous l'offrirai, *calicem salutaris accipiam*; le calice de la passion de mon adorable Sauveur; et je vous le consacrerai; le calice des peines et des afflictions de la vie, et je le boirai, s'il

(1) Psal. 115.

le faut, jusques à la lie ; le calice des amertumes et des rigueurs de la mort, et je vous l'offrirai en esprit de reconnaissance pour tous vos bienfaits ; en esprit de pénitence, pour le mauvais usage que j'en ai fait. Comment, ô mon Dieu, après un tel abus, osé-je vous demander encore des graces ? Mais en cela regardez, non mon indignité, qui est extrême, et que je déplore, mais votre bonté qui est infinie, et que je ne cesserai d'implorer. Vous êtes inépuisable dans vos dons, votre miséricorde vous engagera encore à me les accorder, et ma fidélité, ma reconnaissance me mettront en état d'en faire un meilleur usage. Soyez béni à jamais de tous vos biens ; puissé-je un jour, avec tous les saints, vous en rendre d'éternelles actions de graces !

Ainsi soit-il.

PRATIQUE

Sur la douceur chrétienne.

La douceur gagne le cœur de Dieu et des hommes. En voilà l'excellence et les avantages.

Quand Jesus-Christ est venu au monde, comment s'est-il annoncé, et quelle

est la première leçon qu'il a faite aux hommes ? *Discite à me quia mitis sum* (1). Apprenez de moi. Eh, quoi, Seigneur, demande saint Augustin, apprenez de moi, non à guérir les malades, non à ressusciter les morts; apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Aussi est-ce cette grande et sublime vertu qu'il a aimée, qu'il a pratiquée, qu'il a annoncée toute sa vie. La douceur le précédait, l'accompagnait par-tout; elle inspirait toutes ses pensées : elle dictait toutes ses paroles; elle animait tous ses sentimens. Il est né dans le sein de la douceur. Il a vécu dans la pratique de la douceur. Il est mort dans les sentimens de la douceur, et en mourant même, il a consacré ses derniers sentimens et ses derniers soupirs à cette ineffable douceur, en sollicitant le pardon de ceux même qui causaient sa mort.

La douceur chrétienne renferme et conduit avec elle toutes les vertus. Elle fait plus encore; elle les règle, elle les modère; combien de fois, sans la douceur, les vertus même pourraient-elles donner dans des excès, se porter au-delà des bornes, et se confondre avec le tribunal, souvent même avec les passions ? Sans la douceur, le zèle devient amertume.

(1) Math. 11.

L'ardeur

L'ardeur n'est qu'impétuosité. La justice dégénère en rigueur; l'usage de l'autorité, en domination. Sans la douceur, les vertus dégénèrent souvent en vices; mais au milieu d'elles, comme une souveraine toujours bienfaisante, la douceur régne et établit son empire; réglant les entreprises de la force, modérant les rigueurs de la justice, corrigeant les excès ou les amertumes du zèle, elle en vient jusqu'à embellir les vertus et les revêtir de son propre éclat. La douceur n'est pas tant une vertu particulière, que l'ornement de toutes les vertus; ainsi la douceur gagne-t-elle le cœur de Dieu; ainsi devient-elle également puissante sur celui des hommes, soit amis, soit ennemis : *Multiplicat amicos, mitigat inimicos* (1), dit le Sage. Il est étonnant qu'ayant à vivre et à traiter tous les jours avec toute sorte d'esprits, nous pensions, nous espérions pouvoir vivre et traiter avec eux autrement que par la douceur. Ne devons-nous pas comprendre que tout autre moyen ne servira souvent qu'à les éloigner et à les aigrir? Au contraire, on peut être assuré que par la douceur on les conciliera tous. Les esprits aliénés, elle les ramenera; les esprits aigris, elle les adoucira; les esprits violens, elle les calmera; les es-

(1) Eccl. 25.

prits difficiles ; elle les ménagera ; tant qu'on voudra s'opposer, résister en face, combattre de front, on ne fera que les révolter et les indisposer. Si on veut les gagner, les ramener dans la voie, c'est la douceur qu'il faut employer et rappeler à son secours. Elle a des charmes auxquels rien ne résiste, et des attraits auxquels on est comme forcé de se rendre. C'est là le grand secret de gagner les cœurs. On entre dans les villes par la force ; mais dans les cœurs on y entre par la douceur. Les barbares, les sauvages, le dirai-je, les bêtes féroces même, sont apprivoisés par la douceur, et cèdent enfin à ses charmes. Non, non, qu'on n'appèle pas la douceur une vertu faible, basse et rampante ; elle ne présente d'abord rien de grand et de bien éclatant ; elle ne laisse pas d'être une vertu conquérante et victorieuse ; à la longue, elle emporte tout d'une manière même d'autant plus glorieuse et plus durable, que ce n'est pas par voie de contrainte et d'empire, mais par voie d'insinuation et de sentiment.

Mais enfin, qu'est-ce donc qui rend la douceur si puissante ? Comment et pourquoi a-t-elle cette force et cet empire sur tous les cœurs ? En voici la raison, puisée dans le fond de l'homme même. C'est que la douceur prévient favorablement le

cœur humain. La rigueur, la domination, les menaces aigrissent les esprits, et les mettent en garde. On n'aime point à être pris par la force : on veut se rendre, et n'être pas forcé. Jugeons-en nous-mêmes. Nous le disons tous les jours, si on nous prend par rigueur, par menaces, on n'avancera rien. Si on emploie la douceur, on obtiendra tout. User de rigueur, c'est exercer une espèce d'autorité ; on semble vouloir dominer, et la domination révolte. On s'arme contr'elle. Le cœur se ferme, et la confiance se perd. La douceur au contraire semble nous respecter et ménager notre amour-propre. On est flatté d'être pris par la douceur et l'insinuation ; c'est une marque qu'on a pour nous des égards. Ce sentiment flatte et prévient : on a déjà donné entrée dans son cœur, sans qu'on s'en soit apperçu. Voilà l'attrait, voilà le charme de la douceur.

Dans la pratique, voici les différens degrés de douceur, par lesquels une grande fidélité à la grace, et une grande attention à nous vaincre nous-mêmes, peuvent nous élever à la perfection de cette vertu.

1.o Dominer les emportemens de la colère.

2.o Modérer les saillies de la vivacité.

3.o Arrêter les signes et les marques extérieures de cette vivacité et de cette colère.

4.° Réprimer les sentimens intérieurs, les émotions intérieures qui sont réfléchies.

5.° Se rendre maître des premiers mouvemens qui échappent aux ames peu attentives sur elles-mêmes ; conservant toujours, autant qu'il est possible, un air affable, obligeant envers tous, qui annonce un vrai desir de faire plaisir, une crainte sincère de faire de la peine, paraissant s'intéresser à tout ce qui intéresse et touche les autres.

6.° Autant qu'on le peut, être toujours égal à soi-même ; toujours paisible et tranquille, toujours possédant son ame en paix, sans émotion, sans altération ; voilà le plus grand effet et l'effort le plus héroïque de la douceur : bien des saints en sont venus là, et même des saints naturellement vifs, violens, emportés. En cela, quel triomphe pour la vertu ! quelle victoire pour la douceur ! on n'en vient pas là tout-à-coup : ce n'est que par de longs combats, et une constante violence sur soi-même, qu'on s'élevera à cette perfection.

Au reste, quand on parle de la douceur avec tant d'éloges, il ne s'agit point d'une douceur molle, faible, indolente, qui tolère tout, qui ne remédie à rien, qui n'ose ni parler, ni agir, quand il convient de le faire. Ce n'est point vertu, c'est quelquefois caractère, c'est tempé-

rament : souvent même c'est lâcheté, c'est faiblesse. La douceur chrétienne est marquée à d'autres caractères ; elle sait, quand il le faut, appeler à son secours la résistance et la force ; mais elle est toujours attentive à les modérer, à les assaisonner dans l'usage qu'elle en sait faire.

Ecoutons la grande leçon de saint Paul ; Mes frères, je vous en conjure par la charité et la douceur de Jesus-Christ même: *Obsecro vos per mansuetudinem Christi.* (1) Revêtez-vous en tout des entrailles de cette charité, et des sentimens de cette douceur, qu'elle règne dans tout. Douceur dans l'esprit ; qu'elle en inspire les pensées. Douceur dans le cœur ; qu'elle en règle les sentimens. Douceur dans les paroles ; qu'elle en bannisse l'aigreur et le fiel. Douceur dans les conversations ; qu'elle en soit l'assaisonnement. Douceur dans les sociétés ; qu'elle en fasse le lien. Douceur dans l'humeur et le caractère : loin de nous ces humeurs inquiètes, impétueuses. ces caractères durs, inflexibles, fléau des sociétés. Douceur dans les manières et dans la conduite ; que la douceur la régle, la dirige, y préside. Le dirai-je ? douceur même dans la sévérité, quand il est nécessaire de l'employer ; alors, autant qu'il

(1) 2. Cor.

est en vous, ménagez les termes; modérez la rigueur; tempérez l'aigreur des reproches et des réprimandes; et sur l'amertume de la répréhension, répandez toujours une goutte du miel de la charité.

PRIÈRE.

O douceur, vertu charmante, vertu céleste et toute divine! vous serez désormais ma vertu chérie, la vertu de mon cœur. Qu'heureux est l'homme, ô mon Dieu, que vous avez prévenu des bénédictions de cette douceur! il possédera son ame en paix; il aura entrée dans votre cœur; il attirera sur lui l'abondance de vos graces. Sa vie tranquille sera composée de jours sereins; et à la mort, il recueillera des fruits de salut qui la rendront consolante. Adorable Sauveur, vous avez daigné préconiser vous-même cette aimable vertu, et la mettre au rang des Béatitudes; *Beati mites.* Daignez encore en former et en conserver à jamais les sentimens dans mon cœur.

PRATIQUE

Pour la garde du cœur.

Le sage nous donne un conseil bien important pour la paix de notre ame, et

plus encore, pour la sanctification de notre vie. Veillez, nous dit-il, à la garde de votre cœur, avec la plus grande attention et le plus grand soin. *Omni custodiâ serva cor tuum.* (1) Si quelque chose mérite notre vigilance, c'est surtout notre cœur, puisque c'est dans lui que se forment nos inclinations, nos affections, nos desirs, nos goûts, nos répugnances, nos haines, nos aversions; en un mot, tous nos sentimens, dont le cœur est le principe et le centre; il est par conséquent pour nous de la dernière importance de mettre ce cœur en garde; et c'est à une crainte salutaire qu'il convient de la confier.

Garder son cœur, c'est veiller sur tous ses mouvemens, et apporter une attention particulière à tout ce qui se passe dans son intérieur. C'est faire des retours fréquens sur soi; c'est empêcher que le cœur ne sorte de lui-même et ne se répande au-dehors par des affections illicites; c'est empêcher que rien n'y entre de tout ce qui pourrait le troubler, l'agiter, le souiller, lui ravir sa paix et son innocence. C'est le tenir, autant qu'on le peut, uni à son Dieu, c'est en un mot être si attentif, que tout y soit conforme à l'esprit de

(1) Prov. 4.

Dieu, à la volonté de Dieu, à l'attrait de la grace.

Rien de si nécessaire, de si simple, de si méritoire que la garde du cœur.

1.o Rien de si nécessaire, c'est par le cœur qu'on mérite ou qu'on démérite, qu'on aime ou qu'on hait, qu'on s'attache ou qu'on s'éloigne, qu'on s'élève à Dieu, ou qu'on rampe sur la terre. Quiconque en observe et en règle tous les mouvemens, a trouvé le moyen d'éviter tout le mal que la loi interdit, et de pratiquer tout le bien que la grace inspire; sans cette vigilance, tout est troublé, tout est agité, tout est en désordre: Dieu ne saurait régner où règne la confusion.

Quand on ne veille pas sur les mouvemens de son cœur, le cœur devient comme un pays désert, un royaume abandonné, une terre livrée aux incursions, aux attaques de l'ennemi, qui n'y entre que pour la désoler et la ravager.

2.o Rien de si simple que la garde du cœur; ce saint exercice ne demande point une application violente, ni un effort de contention, mais une douce attention, de simples retours, des regards fréquens sur son intérieur; le tout par motif d'amour pour Dieu, et de desir de lui plaire; tout devient aisé, quand l'amour conduit. Ces retours fréquens vers Dieu soulagent le cœur, le tranquillisent, l'animent. Le

cœur revient à Dieu en revenant à lui-même ; il rentre dans son centre, et y trouve sa douceur et sa paix ; s'il se livre, s'il se répand au-dehors, s'il se perd de vue, il se trouble, il s'agite, il risque de s'égarer. Sa sûreté, sa tranquillité, son bonheur ne peuvent se trouver que dans Dieu ; un cœur fidèle ne peut être qu'un cœur heureux.

3.° Rien de si méritoire que la garde du cœur ; par elle on peut relever tout ses sentimens, consacrer toutes ses affections, sanctifier toutes ses actions. On peut mettre à profit toutes les graces qui tombent sur un cœur bien disposé, comme une salutaire rosée sur une terre bien préparée ; on peut, en un mot, à chaque instant, acquérir pour le ciel des trésors de mérites.

Voici dans la pratique les moyens assurés d'entrer dans ce saint exercice, et d'y faire de salutaires progrès.

1.° Le matin, dès votre réveil, offrez votre cœur à Dieu, mettez-le en garde entre ses mains, formez la résolution de veiller sur votre intérieur, pour régler toutes vos pensées, vos paroles, vos actions ; c'est-là ce que l'Esprit-Saint appèle se mettre en garde, et comme en sentinelle à la porte de son cœur, pour examiner tout ce qui y entre et tout ce qui en sort.

2.o Proposez-vous en général de ne faire aucune faute volontaire et délibérée, quelque légère qu'elle paraisse; et de vous vaincre vous-même toutes les fois que Dieu vous en donnera la pensée.

3.o Tâchez de prévoir en particulier les occasions où vous pouvez être exposé, et les circonstances où vous commettez ordinairement des fautes par habitude ou par surprise, et promettez d'être fidèle à Dieu et à vos devoirs.

4.o Il ne suffit pas de vous mettre le matin dans cette sainte disposition, il faut vous y conserver et la rappeler de tems en tems durant la journée; avoir pour cela des tems marqués et fixés, par exemple, quand l'heure sonne, quand vous commencez quelque action, etc.

5.o Dès que vous appercevrez que quelque chose peut troubler, altérer votre cœur, y causer quelque émotion, ayez soin de l'arrêter, de la calmer à l'instant, rentrez en vous-même, et appaisez l'agitation qui s'élève; la moindre émotion négligée peut causer les plus violentes tempêtes.

6.o Sur-tout si vous venez à commettre quelque faute, quelque infidélité, à l'instant même revenez à Dieu, et ne songez qu'à la réparer, en pratiquant quelque mortification ou quelque acte de la vertu contraire.

Par ces saintes pratiques, vous arriverez bientot à la sainteté où Dieu vous appèle. Ne visez pas d'abord à rendre cette attention continuelle, elle ne peut venir qu'à la longue, et par succession de tems et de fidélité.

PRIÈRE.

Mon Dieu, je vous donne mon cœur, je le mets en garde entre vos mains; il est à vous, conservez-le dans votre présence, dans votre grace, dans votre amour; il est fait pour vous, qu'il soit tout à vous, qu'il ne soit qu'à vous. S'il s'affaiblit, fortifiez-le; s'il s'afflige, consolez-le; s'il s'éloigne, ramenez-le; purifiez ses actions, sanctifiez ses desirs, attirez à vous tous ses sentimens. Je ne veux avoir un cœur que pour vous, des inclinations que vers vous; mon cœur est votre héritage, il est votre conquête, possédez-le seul. Tant qu'il vous sera fidèle, qu'il vous sera uni, il sera heureux; du moment qu'il vient à s'en éloigner, il s'écarte de son bonheur.

Je ne l'ai que trop souvent éprouvé; qu'est-ce que ce cœur a trouvé dans les créatures, que vuide, que néant, qu'amertume? Faites, ô mon Dieu, que tous ses desirs tendent à vous, que tous ses sentimens vous soient consacrés, que son dernier soupir soit un soupir d'amour pour

vous, et qu'il ne cesse de respirer sur la terre, que pour aller un jour s'embrâser des *ardeurs célestes* dont le cœur des élus sera à jamais consumé dans le ciel.

PRATIQUE

Pour le frein de la langue.

Sur les paroles du prophète : Pone, Domine, custodiam ori meo (1).

METTEZ, ô mon Dieu ! un frein de circonspection à ma langue.

L'Esprit-Saint ne nous recommande rien tant que de mettre un frein à notre langue. Les péchés qu'on commet par là, sont sans nombre; et si on retranchait les péchés de la langue, on retrancherait une grande partie des péchés que l'on commet dans la vie.

Il n'est rien en quoi l'homme s'exerce tant qu'à parler, et rien en quoi il profite moins ; nous commençons à converser presque dès le berceau, et à soixante ans à peine l'avons-nous appris ; plusieurs enseignent l'art de parler, qui pourra nous apprendre l'art de se taire ?

---

(1) Psalm. 140.

Il y a en effet des langues bien indiscrètes et bien redoutables : voici celles qui sont sujettes à de plus grands défauts, à plus de péchés, et qui ont plus besoin de ce frein de circonspection, si recommandé par le sage, et si peu connu dans le monde.

1.o La langue des grands parleurs; langue imprudente, indiscrète, inconsidérée. Il y a des personnes qui en sont là, qui parlent pour parler, et ne cessent de parler sans penser; c'est un flux de bouche, un amas de paroles qui ne tarit point; ils parlent de tout ce qu'ils savent et ne savent pas; de tout ce qui intéresse ou n'intéresse pas, mille inutilités, mille bagatelles fournissent matière aux plus longs discours; qu'est-ce que tout cela, si ce n'est parler beaucoup et ne rien dire? Souvent ils auront parlé les heures, les journées entières; réunissez ce qu'ils ont dit, que trouverez-vous? un océan de paroles, pas une goutte de solide et de sens; heureux encore s'ils ne disaient que des riens; mais que d'imprudences, que de légéretés, que d'indiscrétions, que de fautes!

Ce qu'on peut dire, c'est qu'il est bien rare de parler beaucoup et de parler à propos. C'est qu'on parle beaucoup quand on réfléchit peu; c'est que, quand on n'a rien de bon à dire, le plus sage serait de se taire.

2.º Langue des médisans; ce n'est plus ici simplement un défaut, c'est un vice; on médit aussi facilement que l'on parle; et on n'aime d'ordinaire jamais tant à parler que quand on se met à médire. Si une conversation tombe ou languit, une médisance est capable de la relever et d'y donner du sel : tous ceux qui sont présens y concourent, et la rendent d'autant plus animée et plus vive, qu'elle est soutenue par leur approbation et par leur suffrage.

Vice détestable, contraire à l'humanité, à la probité, à la religion. Que de vices d'ordinaire ne renferme pas ce seul vice? Envie, jalousie, haine, injustice, trahison, cruauté, tout cela autant d'organes de la médisance.

Vice commun; il semble que tous les hommes en fassent profession; qui est-ce qui ne médit point, et qui est-ce qui est à couvert des traits de la médisance. Elle répand son fiel sur tout ce qui se présente; ce qu'il y a de plus triste, c'est que les personnes même dévotes ne sont pas toujours exemptes de ce vice, du moins est-ce l'accusation que l'on porte contre elles, et qui retombe contre la dévotion même qui les condamne. Tant de venin de la médisance est contagieux et funeste : vice dont les effets sont souvent irréparables. La médisance fait la plaie, la cha-

rité peut-elle la fermer ? Le trait est lancé, comment le rappeler ? Et combien de fois la langue médisante a-t-elle dans un instant causé des maux que des années entières ne sauraient réparer ? Il faudrait établir des lois aussi sévères contre la médisance que contre le larcin et l'homicide.

3.º Langues des railleurs. A parler en général, c'est un mauvais talent que celui de railler. Celui qui le possède, se tiendra rarement dans les bornes d'une raillerie honnête. Il se fera peu d'amis, et se suscitera beaucoup d'ennemis. Le plus grand sera Dieu, parce que dans la raillerie, la charité sera souvent intéressée. Jamais un railleur de profession ne fut aimé dans le monde ; toujours il sera condamné devant Dieu ; il sera en état de tout sacrifier à un bon mot ; un ami même n'en sera pas à couvert ; et que d'affaires, que de chagrins, que de regrets ne se suscitera-il pas ? Evitez la raillerie comme un piège que votre esprit tend à votre repos. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est difficile de railler quelqu'un sans qu'il en soit blessé ; ce qu'il y a de singulier, c'est que souvent les railleurs de profession sont ceux qui souffrent le moins la raillerie ; ce qu'il y a de constant, c'est que la raillerie outrée est un défaut que la charité chrétienne ne connut, n'excusa

jamais ; l'humanité même devrait la bannir des sociétés.

4.° Langue des contentieux, qui aiment la dispute, qui sont toujours aux prises avec tout le monde. Il est des personnes de ce caractère ; jamais elles ne sont de l'avis des autres ; si on dit oui, elles disent non, et une fois qu'elles ont avancé quelque chose, elles le soutiennent avec une âcreté, une vivacité, une opiniâtreté si grande, que si on voulait les suivre, il faudrait en venir aux mains ; et souvent de quoi s'agit-il ? De purs riens, et pour ces riens on s'engage dans des disputes sérieuses ; on s'anime, on s'échauffe, on s'aigrit, on ne s'entend plus. Une dispute qui avait commencé par un mot, pour un rien, conduirait aux éclats, si un des deux, plus sensé ou moins entêté que l'autre, ne savait céder ; c'est le sage parti qu'il faut prendre. Il y a souvent beaucoup de raison à savoir avoir tort ; la victoire alors n'est pas pour celui qui triomphe, mais pour celui qui cède. Si dans les disputes on cherchait à s'instruire, et non à l'emporter sur les autres, la dispute finirait bientôt ; mais souvent on consulte la vanité plus que la vérité ; on s'est avancé, et il en coûte de revenir.

Ne faites jamais d'une chose légère le sujet d'une grande dispute ; on ne conteste d'ordinaire long-tems que parce

qu'on ne s'entend pas, ou qu'on ne veut pas s'entendre. Et quelle est l'issue ordinaire des disputes ? Elles commencent par l'amusement, elles continuent par l'animosité, et finissent trop souvent par l'aigreur.

5.° La langue des flatteurs. Ce que les hommes entendent plus volontiers, ce sont les louanges qu'on leur donne ; et ce qu'ils entendent avec plus de regret, ce sont les louanges qu'on donne aux autres. Le flatteur prend le cœur humain par son faible, il le flatte, en le flattant il le trompe et le perd. Les flatteurs, par des louanges d'un mérite faux, endorment dans des défauts réels ; ils jettent un poison funeste dans l'ame ; elle le boit avec avidité, et n'en sent pas le venin ; il n'agira dans la suite que trop efficacement. Notre malheur est que nous-mêmes nous sommes nos premiers flatteurs ; souvent pour mettre à couvert ses défauts, on couvre et on flatte ceux des autres ; les louanges et les flatteries ne sont souvent qu'un commerce d'intérêt. Ne cherchez point les louanges, songez seulement à les mériter.

Regardez le flatteur comme un traître, et la flatterie comme un poison.

Celui qui vous flatte, conjure contre vous en faveur de vos vices.

6.° Langue des menteurs. Vice bas et

honteux, flétrissant et indigne. Je ne crains rien tant que de n'être pas vrai; car si je suis faux, je ne m'accorderai ni avec Dieu ni avec les hommes, ni avec moi-même.

Que gagne d'ailleurs le menteur par ses mensonges? Il se fait mépriser, détester; il fait qu'on se défie de lui, et qu'on ne le croira point, lors même qu'il dira la vérité; on compte peu sur sa parole, parce qu'on sait qu'elle est rarement d'accord avec son cœur; détestons le mensonge: le nommer, c'est en avoir inspiré de l'horreur.

Je ne parle point, ou je ne parle qu'avec horreur des langues de l'impie et du libertin, qui vomissent les blasphêmes, qui s'en prennent à Dieu, et ne respectent ni foi, ni loi, ni pudeur, monstres d'impiété; c'est sur-tout de ces langues coupables que parle l'apôtre, quand il dit que la langue est un abyme d'iniquité *Universitas iniquitatis*, (1) rempli d'un venin mortel : *Plena veneno mortifero.* (2) Ces sortes de langues mériteraient, je ne dis pas d'être interdites, mais arrachées; pestes de la société, fléaux de la charité, opprobres de la religion : bouchons-nous les oreilles, et fermons-leur la bouche,

(1) Jacob. 3. 6.
(2) Job. 3.

du moins par notre sérieux, notre indignation et notre silence. La vue de l'aspic et du basilic est moins redoutable.

Maximes et Sentimens.

1.° Parler peu ; rarement on se repentira de s'être tu ; souvent on aura du regret d'avoir trop parlé : il est rare, il est difficile de beaucoup parler et de ne pas pécher.

2.° Ne parler qu'après avoir réfléchi ; la langue inconsidérée cause une grande partie des malheurs qui arrivent dans le monde : un mot imprudent, comme une étincelle funeste, a allumé des incendies, divisé les cœurs, armé les états et renversé les empires.

3.° Faire attention qu'on rendra un jour compte à Dieu de la moindre parole oiseuse ; et si on doit rendre un compte sévère des paroles oiseuses, que sera-ce de toutes ces paroles vives, malignes, satyriques ou indécentes ?

4.° Penser que la langue a été donnée pour célébrer les louanges de Dieu, et plus encore, que la langue est consacrée par la grace du sacrement, dans la réception du corps adorable d'un Dieu.

5.° Se souvenir que la langue de Jesus-Christ, pour punir la nôtre, a été abreuvée d'amertume et de fiel, et que la nôtre,

si nous ne la réglons, sera livrée aux feux et aux flammes.

PRIÈRE.

Ah ! Seigneur, je vous le dis avec le prophète : *Pone custodiam ori meo.* Mettez un frein de circonspection à ma langue ; que de péchés, que de fautes sa volubilité, son imprudence, son indiscrétion ne m'ont-elles pas fait commettre dans le cours de ma vie ! que de paroles inutiles, oiseuses, peut-être libres et indécentes ; que de mensonges, que de médisances, etc. Je rougis de moi-même, ô mon Dieu, à la vue de tant de péchés, et d'un si mauvais usage que j'ai fait de ma langue ; ne devrais-je pas la condamner à un silence éternel, juste punition de tous ses excès ? Du moins tâcherai-je de la régler, de la réprimer, de la contenir dans les bornes de la prudence, de la décence, de la discrétion, et plus encore de la charité, envers laquelle j'ai tant à me reprocher ; aidez-moi, mon Dieu, rappelez-moi souvent la promesse que je viens de former. Je ne serai que trop exposé à l'oublier et à l'enfreindre, si vous ne m'assistez d'une grace bien spéciale.

PRATIQUE

Sur le combat des Passions.

Nous naissons tous avec des passions, et souvent les passions ne meurent qu'avec nous. Les passions combattent sans cesse contre nous et contre la grace ; nous devons à notre tour les combattre et nous armer contr'elles, puisqu'elles s'arment pour notre perte.

Le combat des passions est nécessaire ; il est pénible, il doit être continuel.

1.° Le combat des passions est nécessaire ; si nous ne les combattons, elles prendront l'empire sur nous ; elles s'enracineront dans nos cœurs, elles nous conduiront dans toute sorte d'excès, et à la fin elles nous entraîneront infailliblement dans le dernier des abymes.

Qu'est-ce qu'un homme livré à une passion, et combien sont livrés à plusieurs passions différentes ? Une seule fait agir et allume toutes les autres, et ces passions déchaînées excitent dans un cœur une guerre continuelle.

Les passions nous aveuglent : quel bandeau funeste ne jettent-elles pas sur nos yeux ! que de faux principes et de fausses

maximes ! que de préventions, que d'illusions, que d'erreurs, qui sont les fruits maudits de cette racine funeste !

Elles nous troublent : quelles agitations n'excitent-elles pas dans une ame, quand elles y dominent ? Quelle confusion, quel désordre ! la mer en fureur a-t-elle des agitations plus violentes à essuyer ?

Elles nous tourmentent, nous déchirent et nous tyrannisent ; est-il d'ennemi plus implacable ? est-il de bourreau plus cruel qu'une passion ? Le cœur de l'homme était pur et tranquille, quand il sortit des mains de Dieu ; mais depuis que par les passions le feu de l'enfer s'y est allumé, toutes nos larmes n'ont pu l'éteindre, quoique nous n'ayons cessé de pleurer depuis ce moment, nos passions nous ont rendu tout à la fois coupables et malheureux : autant de passions, autant de tyrans.

2.° Le combat des passions est pénible : pour les réprimer, il faut combattre contre nous-mêmes, et il en coûte infiniment de nous armer contre nous, contre nos goûts et nos inclinations, contre nos dégoûts et nos répugnances ; la passion est un ennemi qui nous est cher, et qui a toujours des intelligences secrètes dans notre cœur.

On sent le mal, et on craint d'en gué-

rir ; on gémit sous son esclavage, et on n'a pas la force de rompre ses chaînes ; on se condamne, et on se pardonne ; on voudrait vaincre, mais sans combat ; ce n'est pas ainsi que les saints sont devenus saints. Comme nous ils avaient des passions ; que n'ont-ils pas fait pour les réprimer ? Que de mortifications, que de sacrifices, que de victoires remportées sur eux-mêmes ? Le royaume du ciel souffre violence ; les ames lâches ne sauraient le ravir.

3.o Le combat des passions est de toute la vie ; il doit être continuel ; cesser de combattre, c'est être vaincu. Les passions renaissent toujours ; on peut les réprimer, mais on ne les étouffe point entiérement ; elles ont des racines si profondes, qu'on les arrache difficilement ; elles germent sans cesse, et poussent toujours de nouveaux rejettons. Ni paix, ni trève avec elles. La cessation du combat est pour nous une défaite, et pour elle devient un triomphe.

Il ne faut pas se lasser et se décourager dans le combat des passions ; nous combattons pour Dieu, et Dieu combat lui-même avec nous, et pour nous. Armons-nous de courage et de patience, la victoire couronnera enfin nos travaux.

Parmi les passions, il en est une qui est dominante, plus forte, plus terrible,

plus funeste que toutes les autres; c'est elle qui est le principe de toutes nos affections; qui entre dans toutes nos vues, qui anime, qui excite tous nos sentimens qui devient la source de tous nos péchés, de tous nos désordres, souvent de tous nos malheurs.

Il faut la connaître et la combattre; mais la connaître avec plus de discernement, et la combattre avec plus d'ardeur : si nous ne la réprimons, elle deviendra infailliblement la cause de notre perte. Soyons assurés que si nous avons le malheur d'être damnés, c'est cette passion qui nous perdra et qui nous damnera; regardons-la comme notre plus cruel ennemi.

Demandons à Dieu la grace de la connaître et de la détruire. C'est la tête du serpent qu'il faut écraser, autrement elle empoisonnera tout de son funeste venin durant notre vie; et à la mort, elle viendra peut-être encore infecter nos derniers soupirs.

Pour la pratique et dans le détail, la manière efficace de combattre ses passions, se réduit à ces différens points.

1.º Il faut d'abord commencer par quelque vice particulier, et ne pas les attaquer tous à la fois; on promet souvent en général de combattre ses passions; mais comme on ne détermine rien en particulier,

particulier, cette résolution vague et générale a peu d'effet; promettre ainsi, c'est, dans un sens, comme ne promettre rien; on ne fait qu'endormir sa conscience dans une fausse sécurité, et après un tems, on est aussi peu avancé que si l'on n'avait rien résolu.

2.° Ayant donc examiné avec soin quel est en particulier le vice qu'il importe le plus de corriger, il faut l'attaquer en particulier, donner à ce combat toute son application, y réunir tous ses efforts, en faire le sujet continuel de ses soins et de ses résolutions, entrer dans le détail des pensées qu'il inspire, des fautes qu'il fait commettre, des occasions où l'on est exposé, des moyens que l'on peut employer pour le vaincre; en un mot, ne point l'abandonner qu'on ne soit venu à bout, sinon de le détruire, du moins de le dominer.

3.° Quand on aura ainsi combattu et dominé ce défaut, cette passion, on en attaquera une autre de la même manière, et on les combattra ainsi en particulier; avec ce soin, cette application, cette ardeur qu'inspire le desir sincère de sa sanctification, et que soutient le secours de la grace, on verra, après un tems, avec consolation, que si on n'a pas encore beaucoup avancé dans les voies de la sainteté, du moins a-t-on ôté les grands obs-

tacles qui empêchaient d'y tendre et d'y arriver.

4.° Si malgré ces combats et ces soins les passions vivent encore, et paraissent se réveiller et se ranimer, il faut employer un moyen encore plus efficace, c'est de s'imposer soi-même une pénitence, toutes les fois qu'on se surprendra à retomber dans le défaut ou dans la passion qu'on a entrepris de combattre. Mais en ce point, il faut être non-seulement ferme dans sa résolution, mais sévère et inflexible envers soi-même; ne point se pardonner sa faute, mais inviolablement exiger de soi la pénitence qu'on se sera fixée avec conseil et prudence: souvenez-vous que ce n'est pas alors le cœur qui doit conduire la main. Quand la nature sera bien assurée que la pénitence suivra après la satisfaction, elle sera bien plus réservée à se satisfaire.

Au reste, le combat, la destruction d'une passion n'est pas l'ouvrage ni d'un jour, ni d'une année, c'est souvent celui de plusieurs années, et quelquefois celui de toute la vie. Ranimez donc votre courage et soutenez-vous par la constance; à la fin Dieu couronnera vos efforts, et vous aurez le bonheur, après bien des combats, de remporter une heureuse victoire; si elle n'est pas complette, c'est déjà pour vous un grand avantage de n'avoir pas été vaincu.

PRIÈRE.

Que deviendrai-je sans le secours de votre grace, ô mon Dieu ! je me vois tous les jours en prise avec mille ennemis qui conjurent ma perte, d'autant plus dangereux, qu'ils sont dans moi, et que je les porte toujours dans mon cœur. Dans cette triste extrémité, j'éleverai mes yeux au ciel, je dirai avec le prophète : béni soit le Seigneur qui m'enseigne à combattre, et qui arme mon bras pour le jour des batailles ! Mon Dieu, ma miséricorde et ma délivrance, soutenez ma faiblesse ; faites que par votre secours je triomphe de ceux qui veulent me perdre ; envoyez vos saints anges, pour dissiper ces ennemis de mon salut, et montrez-moi que vous êtes le Dieu des combats et le Dieu des victoires.

PRATIQUE

Sur l'Humeur.

1.° L'HUMEUR est une de ces choses qu'il est bien difficile de définir : on la sent, on l'éprouve, sans pouvoir dire positivement ce que c'est ; l'humeur entre dans

le caractère, le caractère forme en partie l'humeur. C'est une certaine disposition d'esprit, ou de cœur, ou de sang, différente dans les différentes personnes; l'humeur est une chose sur laquelle il y a bien à travailler et à réformer, parce que, dès que c'est humeur, ce n'est plus raison, et moins encore vertu.

2.º Chacun a son humeur; pour l'ordinaire elle est différente dans tous; l'un a une humeur vive et ardente, l'autre une humeur apathique et indolente; celui-ci a une humeur emportée et colère; celui-là une humeur douce et pacifique; les uns ont l'humeur rigide et austère; d'autres, complaisante et aisée; il en est d'une humeur sombre et mélancolique; il en est d'une humeur gaie et enjouée: on peut dire que les humeurs son presque aussi différentes que les visages.

3.º Les humeurs se contrarient et se combattent mutuellement; toujours en opposition et en guerre: l'eau et le feu n'ont pas plus d'opposition que certaines humeurs; grand exercice de patience et de mérite, si on sait le bien prendre; grande source de fautes et de chagrins, si on ne le sait pas.

4.º Il faut corriger son humeur, parce que c'est un défaut qui souvent dégénère en vice; l'humeur et la vertu ne se concilient guere ensemble, parce que par l'hu-

meur on fait souffrir les autres, et souvent on se rend à charge à soi-même, parce que par ses humeurs on commettra et on donnera occasion de commettre une infinité de fautes qui peut-être occasionneront des malheurs. Combien de familles divisées, de sociétés rompues, d'amitiés altérées par des humeurs incompatibles, dont on n'a pas eu soin de réprimer les saillies au-dedans, et d'arêter les éclats au-dehors.

Mais comment corriger son humeur, dira-t-on ? Notre humeur, c'est nous-mêmes, notre naturel, notre tempérament, peut-on se refondre et se refaire soi-même ! Avec la grace on peut tout; les saints ont combattu et comme changé leur humeur et leur caractère; S. François de Sales était naturellement violent, la vertu en a fait le plus doux des hommes.

On dit quelquefois : c'est mon humeur, car il en est qui en sont là. Après avoir bien inquiété, exercé les autres, fait essuyer mille peines, ils vous diront tranquillement : c'est mon humeur. C'est votre humeur ! On le voit bien, et on en est affligé. Je vous le dis au nom de tous ceux avec qui vous vivez, et qui n'oseraient vous le dire, de peur d'exciter votre bile. C'est votre humeur, dites-vous ! mais votre humeur ne fait pas votre éloge, et fait souvent le tourment des autres; c'est une

ombre qui ne relève pas le tableau. C'est mon humeur : Eh bien ! un autre viendra à son tour, vous fera essuyer mille mauvaises manières, mille duretés, mille mauvais momens, ensuite vous dira : c'est mon humeur, serez-vous satisfait de cette réponse ? En un mot, dès que vous dites : c'est mon humeur, vous vous condamnez. Les autres ne sont point faits pour passer vos humeurs, et vous devez être fait pour les réprimer.

5.° S'il faut corriger les défauts de l'humeur, il ne faut pas moins profiter de ses avantages : il est certaines humeurs, certains caractères défectueux en eux-mêmes, qu'on peut rectifier et tourner en bien. Le cœur est comme une terre en friche ; faute de culture, elle ne produit souvent que des épines et des ronces ; il ne s'agit que de la cultiver, d'y jeter de bon grain, le fonds est bon, il produira d'heureux fruits.

Ainsi en est-il de l'humeur : on peut avec la grace, la changer en vertu et en tirer avantage. Une humeur austère et rigide produit dans un Jérôme un homme généreusement pénitent. Une humeur vive et ardente, forme dans les Paul et les Xavier, des apôtres zèlés. Une humeur tendre et affectueuse forme dans Madeleine une amante parfaite de Jesus-Christ. Ainsi peut-on rectifier, consacrer

son humeur, et d'un obstacle naturel au salut, en faire un moyen salutaire de sanctification.

6.o Ce n'est cependant point assez de corriger son humeur, il faut encore supporter l'humeur des autres; toute sorte de motifs y engagent; la raison, la charité, la justice, l'intérêt même.

La raison. Elle nous dit que nous vivons avec des hommes, et non avec des anges. La charité; il faut entretenir la paix et l'union, sans cela, où en serions-nous ? Il vaudrait autant vivre dans les forêts. La justice : je veux qu'on me supporte malgré tous mes défauts, ne dois-je pas malgré leurs défauts supporter les autres ? La balance n'est-elle pas à-peu-près égale ? L'intérêt; si je m'élève par humeur contre les autres, les autres par humeur s'élèveront contre moi.

Après tout, il faut en convenir, il est des humeurs plus difficiles à supporter, et qui font plus souffrir que les autres : les humeurs inégales, capricieuses; avec elles, on ne sait jamais où l'on est, ni comment les prendre. Les humeurs soupçonneuses et ombrageuses, qui voient des mystères par-tout, prêtes, sans savoir pour quoi, ni comment, à en venir aux éclats. Les humeurs fières, qui veulent dominer en tout et sur tout. C'est ici où il faut appeler à son secours la religion et la

grace : quelle occasion de sacrifices et de mérites !

En finissant, je fais une réflexion : jusqu'à présent j'ai tracé le portrait de différentes humeurs ; j'oserais assurer que durant tout ce que j'ai dit, chacun en a fait l'application à d'autres, et jamais à soi-même. A chaque portrait présenté, chacun a dit intérieurement : Ah ! voilà bien un tel : une telle pourrait-elle s'y méconnaître ? Mais y en a-t-il quelqu'un qui ait dit : c'est moi, me voilà ! Or, je vous le dis, c'est vous, en traçant le portrait de cette humeur, ou hautaine, ou bizarre, ou emportée, c'est vous ; ne jetez point les yeux sur les autres, on les a sur vous. N'accusez plus les autres, ne pensez qu'à vous corriger.

AVIS.

1.° Tâcher d'abord de connaître son humeur ; et dès qu'on la connaît, la combattre et la réprimer.

2.° Faire des excuses et des satisfactions aux autres, quand on leur a fait essuyer son humeur.

3.° S'imposer quelque pénitence, quand on s'en est laissé dominer.

4.° Si on a un ami sincère, le prier de nous avertir quand nous nous livrons à notre humeur.

5.° Ne pas se rebuter et se lasser dans

ce combat ; avec le tems et la grace, on obtient tout, et le mérite sera d'autant plus grand, que le combat aura été plus long et plus pénible.

PRIERE.

Vous m'avez donné la raison pour m'éclairer et me conduire, ô mon Dieu ! et je n'ai souvent agi que par humeur et par caprice. Que n'ai-je pas fait souffrir aux autres par les vivacités, les sensibilités, les contrariétés de mon humeur ! Que ne m'a-t-elle pas souvent fait souffrir à moi-même ! Le plus triste, c'est qu'elle a souvent été pour moi une occasion de vous offenser et de vous déplaire. A peine l'ai-je voulu connaître, bien moins encore la corriger.

Aidez-moi, mon Dieu, à la réformer, à en réprimer les saillies, à en fixer les inégalités, à en dominer les hauteurs ; tant de saints d'une humeur vive, colère, emportée, se sont fait violence, et ont comme changé de caractère ; à leur exemple, ne pourrai-je pas me vaincre moi-même, et me corriger ? Vous m'aiderez de votre secours, ô mon Dieu ! c'est pour votre gloire que je combats, et c'est par votre grace que j'obtiendrai la victoire.

PRATIQUE

Sur l'amour-propre.

L'amour-propre est l'amour déréglé de nous-mêmes. L'homme avait été créé avec deux amours différens, l'un pour Dieu, l'autre pour lui-même; mais avec cette loi sacrée que l'amour pour Dieu serait absolu, et n'aurait que Dieu même pour fin, et que l'amour de nous-mêmes serait rapporté tout à Dieu, comme à sa fin. L'homme en cet état non-seulement s'aimait sans péché, mais il aurait fait un péché de ne pas s'aimer. Le péché a troublé et renversé ce bel ordre. En conséquence du péché, l'homme a altéré le premier de ces deux amours, et l'amour de lui-même ayant dominé son cœur, il a rempli le vuide immense qu'a laissé dans l'ame l'amour de Dieu en se retirant. L'amour-propre était légitime dans Adam innocent : il est devenu criminel dans l'homme pécheur.

Cet amour immodéré, sans règle et sans frein, ainsi établi dans le cœur de l'homme, s'y est érigé en tyran; il a usurpé en ce cœur la place qui ne convenait qu'à Dieu seul; il s'est comme assis sur le trône; et

là, exerçant son empire, il est devenu dans l'homme le principe et la fin de tout, de ses actions; de ses pensées, de ses sentimens, de ses desirs, de ses haines, de sa crainte et de ses espérances; il n'aime que soi, il rapporte tout à soi; il s'est établi le centre de tout ce qui l'environne, et tout lui est étranger, dès qu'il n'entre point dans ses vues et ses intérêts.

C'est-à-dire, que l'amour-propre est tout à la fois un vice si subtil, qu'il se glisse dans tout, et si contagieux qu'il infecte tout : à ces deux traits connaissons l'amour-propre, et comprenons-en toute la contagion et tout le danger.

Suivons le détail de notre vie et de notre journée, peut-être n'y aurait-il pas un moment, pas une action où nous ne nous trouvions d'intelligence avec l'amour-propre; il nous prévient, nous accompagne, et nous suit en tout. Amour-propre dans ce que l'on est. Est-on d'une naissance plus distinguée, on parle avec complaisance de sa famille, de ses parens, de ses ancêtres, de ses alliances; est-on d'une naissance obscure, on la dissimule, on l'oublie, on y renonce en quelque manière, et si la fortune a élevé à quelque rang distingué, on en vient presque jusqu'à méconnaître ses parens, qui restent dans l'obscurité.

Amour-propre dans les occupations.

Dans tout ce que l'on fait, on veut être approuvé, applaudi ; si on a quelque talent, on ne le laisse pas ignorer ; en toute occasion, ce talent est produit ; il faut que tout le monde sache qu'on en est doué ; fait-on quelque ouvrage, on le montre, on l'étale, on mendie l'approbation ; et si elle est refusée, c'est, dit-on, l'envie, la jalousie qui l'a fait refuser.

Amour-propre dans les conversations. On veut y primer, y briller, paraître avoir de l'esprit ; on se met à la gêne pour en montrer. D'où vient la mauvaise habitude d'y contredire, et de contester si ce n'est d'un amour-propre qui ne veut point céder, et qui veut l'emporter ? D'où vient qu'on contredit plus volontiers ceux qui veulent y prendre un ascendant, si ce n'est d'un orgueil secret qui ne peut souffrir l'orgueil dominant des autres ?

Amour-propre jusques dans nos afflictions. Si nous souffrons, nous voulons que tout le monde nous plaigne, et prenne part à nos peines ; s'ils ne le font pas, on se plaint, on s'aigrit, on les traite d'indifférens, d'ingrats, et de cœurs mal placés.

Amour-propre, le dirai-je, souvent jusques dans nos prétendues vertus. Oui, nos actions, même les plus vertueuses en apparence, n'ont quelquefois d'autre principe que notre amour-propre. Ce sont des arbres

qui jettent de belles feuilles, mais dont la racine empoisonnée ne produit que des fruits gâtés et maudits: car, hélas! que sont souvent nos vertus, qu'un amour-propre plus déguisé; la modestie, qu'affectation; la douceur, que modération empruntée?

On s'humilie quelquefois, mais humilité feinte pour s'attirer des éloges; on dit du mal de soi, pour en faire dire du bien; comme on dit du bien des autres, pour en faire dire du mal, et faire un retour favorable sur soi. Mais ce qu'il y a d'étonnant et de déplorable, je dirais presque d'incroyable, si on ne l'avait sous les yeux, c'est qu'on porte les vues et les sentimens de son amour-propre jusqu'au-delà de la vie, jusques dans le tombeau, jusques dans la poussière et les cendres où l'on sera réduit. O homme mortel! d'où viennent ces mausolées superbes, ces monumens élevés à la vanité, ces édifices de grandeur jusques dans le centre même de votre néant? N'est-ce pas l'amour-propre qui les a fait ériger pour vivre même après cette vie? Ne pouvant perpétuer son être, on tâche de perpétuer sa mémoire; se voyant périr, on sauve ce qu'on peut du naufrage; et ne pouvant vivre éternellement dans le monde, on cherche une immortalité chimérique dans le souvenir. Coupable et méprisable

amour-propre, qui veut porter sa vanité dans ses cendres ! ver de terre, qui veut triompher dans la poussière! hommes superbes, qui, voulant éterniser leur nom, ne font qu'éterniser leur vanité !

Quoi qu'il en soit, tels sont les effets funestes que produit l'amour-propre. Il nous détourne de l'amour de Dieu ; un cœur rempli de l'amour de lui-même est peu capable des impressions de l'amour divin.

Il altère toutes nos vertus, et nous ravit le mérite de toutes nos actions. Un cœur qui rapporte tout à lui-même, que peut-il attendre de Dieu ? Il nous fait commettre une infinité de fautes et de péchés. Une racine maudite que peut-elle produire, que des fruits maudits ?

Il met dans nous un obstacle aux graces du ciel ; un cœur rempli d'amour-propre, est une terre étrangère pour elles.

Il devient dans nous la source de mille inquiétudes et de mille chagrins. Un cœur dominé par l'amour-propre, se dévore lui-même par ses recours.

En un mot, l'amour-propre est dans nos ames une tache, un levain, une lèpre, une exhalaison maligne. Que de motifs pour les combattre ! En voici dans la pratique les moyens les plus salutaires.

1.° Puisque l'amour-propre est un vice si subtil, craignons ses surprises. Puisque

c'est un vice si contagieux, craignons son poison.

2.° Veillons donc sur nous-mêmes, et dès que nous nous appercevrons des mouvemens de l'amour-propre, réprimons-les à l'instant.

3.° Opposons-lui des actes contraires d'humilité, de mortification; imposons-nous quelque pénitence, quand nous nous surprenons avoir agi par amour-propre, et cherchons à le mortifier chaque fois que nous sommes tentés de le satisfaire.

4.° Demandons à Dieu son saint amour, seul capable d'étouffer en nous cet amour criminel de nous-mêmes.

Enfin, pensons sérieusement qu'après le péché, l'amour-propre est le plus grand ennemi de l'amour divin.

Soyons convaincus que si nous ne combattons notre amour-propre, il infectera toutes nos actions.

Soyons assurés que quand même nous le combattrions toute notre vie, il ne mourra qu'avec nous.

Espérons cependant avec la grace de Dieu, sinon de l'étouffer entièrement, du moins de le réprimer. Après tout, dans nous tout amour-propre n'est pas condamnable : si nous nous aimons en Dieu et pour Dieu, c'est un amour légitime, mais ayons soin de le contenir dans ses justes bornes.

PRIÈRE.

Je le comprends, ô mon Dieu ! rien de si opposé à votre saint amour, que ce détestable amour de nous-mêmes ; il se glisse dans toutes nos actions, il infecte toutes nos intentions ; et après nous avoir enlevé tous nos mérites, il devient la source funeste d'une infinité de péchés; cependant à peine pensons-nous à nous le reprocher, beaucoup moins à le corriger. Nous l'excusons, nous le justifions, et nous ne gémissons pas sur les plaies mortelles qu'il fait à notre ame.

Eclairez-moi, ô mon Dieu, pour m'en faire connaître tout le désordre ; mais sur-tout armez-moi pour en réprimer les funestes atteintes. Hélas ! je suis si faible quand il faut m'armer contre moi-même; soutenez-moi, fortifiez-moi dans ce combat, c'est pour votre gloire que je l'entreprends; je desire sincèrement dominer dans moi ce fond déplorable d'amour de moi-même, afin d'être plus en état de vous aimer sincèrement, ardemment, constamment, et de n'aimer désormais que vous, selon vous et pour vous.

Ainsi soit-il.

PRATIQUE

Sur les tentations.

1.° La tentation est une sollicitation au péché. Cette sollicitation peut être intérieure ou extérieure, selon le principe qui la produit. Elle est extérieure, quand elle vient de nos passions, de notre penchant naturel au mal, et du fond de dépravation qui règne dans nous ; c'est-là ce genre de tentation dont parle saint Jacques, quand il dit : *Unusquisque à concupiscentia sua abstractus et illectus.* (1) La sollicitation est extérieure, quand elle vient par les suggestions du dehors, par la séduction des objets qui nous environnent et se présentent sans cesse à nous.

2.° Tout homme peut être sujet aux tentations ; les plus grands saints y ont été exposés, il en est peu qui n'en aient éprouvé, souvent même durant bien long-tems. Un saint Antoine, un saint Paul et tant d'autres en ont gémi, et n'ont point été à couvert de leurs plus violentes attaques.

3.° Nulle tentation n'est au-dessus de

(1) Jacob 1.

nos forces, cela est de foi, et la foi nous apprend qu'on a des graces pour surmonter toutes les tentations, quelque longues, quelque violentes qu'elles puissent être, parce que Dieu ne permettra jamais que nous soyons tentés au-delà de nos forces: *Non patietur vos tentari suprà id quod potestis* (1). Grand motif de consolation et de confiance pour nous.

4.° Il y a des tentations où l'on est exposé malgré soi, malgré la vigilance, la précaution et la fuite des occasions, parce qu'il y a des occasions et des dangers qu'il ne dépend pas de nous d'éviter; mais il y a aussi des tentations volontaires où l'on s'expose librement, de plein gré, voyant le danger, connaissant la faiblesse, peut-être même l'ayant éprouvée par une triste expérience qui devrait les faire craindre et en éloigner à jamais.

5.° Dans toute tentation, il faut distinguer le sentiment d'avec le consentement. Le sentiment ne dépend point de nous. Les tentations peuvent faire sur nous des impressions indélibérées, où le cœur et la volonté n'ont aucune part, dont on est même affligé, et auxquelles on résiste. En cela il n'y a point de péché, parce que la tentation n'est point un péché par elle-même, quoiqu'elle puisse

(1) 1. Cor. 10.

y conduire. Le péché n'est donc que dans le consentement libre et volontaire ; de sorte qu'il peut arriver que telle personne soit attaquée d'une tentation durant longtems, sans qu'il y ait du péché, parce qu'elle refuse le consentement, et que telle autre personne ne soit tentée qu'un instant, et qu'elle péche, parce qu'elle y consent. En cela seul consiste l'offense de Dieu.

6.° Il y a des tentations où il faut combattre, et il y en a où il faut fuir et s'éloigner. Si une personne est attaquée d'une tentation d'oisiveté, de paresse, de négligence dans ses devoirs, ou de vivacité, de sensibilité, d'amour-propre, il faut qu'elle s'arme contre elle-même, contre ses passions, ses penchans et ses répugnances : le combat est alors nécessaire. Mais il y a des tentations où le seul parti qu'on doit prendre, est l'éloignement et la fuite ; telles sont les tentations qui intéressent la pureté du cœur et des mœurs : le danger est trop grand pour y rester, si on peut s'y soustraire. Dans ces occasions, et sur ce point, nous sommes trop faibles pour combattre de front et à force ouverte un ennemi si dangereux. L'unique moyen de parer les traits, c'est d'en craindre et d'en éviter les funestes atteintes.

De tous ces principes, il s'ensuit que

s'exposer volontairement à la tentation, c'est présomption ; que manquer de courage, et croire la tentation au-dessus de ses forces, c'est pusillanimité ; que succomber à la tentation, quelle qu'elle soit, c'est péché : nulle excuse, nul prétexte qui puisse justifier devant Dieu.

Dieu permet les tentations, mais Dieu ne nous tente jamais, parce que tenter, c'est vouloir induire au péché. Quand on lit, par exemple, dans les livres saints, que Dieu tenta Abraham : *Tentavit Deus Abraham* (1), que Dieu a tenté les saints, et les a trouvé dignes de lui : *Tentavit eos, et invenit illos dignos se* (2). Ce ne sont point là des tentations, ce sont des épreuves ; et c'est en ce sens que Dieu permet que nous soyons tentés ; il le permet dans des vues pleines de sagesse. Les tentations nous sont souvent nécessaires, tantôt pour nous humilier, tantôt pour nous purifier, tantôt pour exercer notre patience, tantôt pour ranimer notre vigilance, tantôt pour mettre à l'épreuve notre courage ; toujours pour nous sanctifier et nous perfectionner dans le bien, en affermissant notre vertu par les combats qu'elle livre, et les victoires qu'elle remporte. Un pilote montre bien plus son

(1) Genes. 22.
(2) Sap. 3.

habileté dans la tempête que dans le calme. Un guerrier donne bien plus de preuves de son courage dans le fort du combat, que dans les douceurs de la paix.

C'est ainsi qu'il dit à Tobie : parce que vous étiez agréable à Dieu, il était nécessaire que vous fussiez éprouvé par la tentation : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* (1). C'est ainsi que saint Paul assure que la tentation contribue à l'avancement dans la vertu : *Faciem etiam cum tentatione proventum* (2).

Dans la pratique, voici la conduite qu'il faut tenir : 1.° Avant les tentations, il faut, autant qu'il est en nous, les prévenir, nous y attendre, nous armer contre elles ; sur-tout prendre bien garde de nous y exposer jamais. Celui qui aime le danger, y périra infailliblement : *Qui amat periculum, peribit in illo* (3).

2.° Dans la tentation, s'elever à Dieu, implorer son secours, et ensuite résister promptement, combattre généreusement, se soutenir constamment ; je dis résister promptement, car si dès le commencement on ne se met pas en défense, si on laisse prendre des forces à l'ennemi, et des racines à la tentation, on sera en

(1) Tob. 12.
(2) Cor. 10.
(3) Eccl. 3.

danger d'être vaincu, et de succomber; au contraire, si on résiste d'abord, l'ennemi étant encore faible, on remportera aisément la victoire, sur-tout si on combat avec courage, et qu'on persévère avec constance, nulle tentation ne sera capable de nous ébranler : *Resistite fortes in fide* (1).

3.° Après la tentation surmontée, il faut être en garde contre la vanité, l'amour-propre, la complaisance et la fausse sécurité; ce serait perdre d'un côté la victoire qu'on vient de remporter de l'autre : au contraire, se tenir dans le sein de l'humilité et de la défiance de soi-même, rendre grace au Dieu des combats, au nom duquel on a triomphé, et rapporter à lui seul tout l'honneur du triomphe : *Qui se existimat stare, videat ne cadat* (2).

4.° Si on avait eu le malheur de succomber à la tentation, ne point se laisser décourager et abattre, encore moins se livrer au désespoir, qui est le plus grand de tous les maux; au contraire, se relever à l'instant, recourir au remède pour fermer la plaie; rester dans cet état de chûte, ce serait s'exposer à se perdre, et à ne se relever peut-être jamais. Après tout, Dieu ne veut pas la perte ni la mort du pé-

(1) Petr. 5.
(2) 1. Cor. 10.

cheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive.

5.o Dans la suite, éviter les occasions, sur-tout celles où l'on a eu le malheur de tomber; c'est un écueil qu'il faut craindre; c'est un piège du démon, dont il faut s'éloigner. La funeste épreuve qu'on vient de faire, est une leçon bien triste en elle-même, mais qui peut devenir salutaire par ses suites, en inspirant la vigilance et la crainte.

Concluons par les moyens qu'on doit prendre contre les tentations. Il en est deux plus essentiels entre tous les autres.

La prière et la vigilance. C'est Jesus-Christ même qui nous les recommande.

Veillez et priez, nous dit-il, de peur d'être livrés à la tentation : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem* (1). La prière qui élève nos cœurs à Dieu, pour implorer son secours; la vigilance qui ouvre nos yeux sur notre propre faiblesse et sur les pièges que le monde, le démon et la chair nous tendent sans cesse. La prière est la clef du ciel, pour en ouvrir et en attirer les trésors. La vigilance est comme la sentinelle qui les garde dans nous, et les met à couvert de surprise. Souvenons-nous que le démon, comme un lion rugissant, tourne sans cesse autour

(1) Matth. 26.

de nous pour chercher une proie et la dévorer. Si Dieu ne nous soutient par sa grace, si nous ne sommes attentifs sur nous-mêmes par la vigilance, infailliblement le tentateur nous trouvant sans défense, nous emportera. D'ordinaire, ce n'est que notre négligence, notre lâcheté et notre présomption qui font son triomphe.

A ces deux grands moyens, ajoutons encore l'humilité, la fuite des occasions, la fréquentation des sacremens, la pensée, le souvenir des vérités éternelles; en un mot, tous les autres secours que la religion nous fournit; et après avoir fait tout ce qui dépend de nous, craignons encore tout de nous-mêmes, et ne nous rassurons que dans notre crainte et notre confiance en Dieu seul.

PRIÈRE.

Préservez-nous des tentations, Dieu de bonté qui connaissez notre misère et notre faiblesse; ou si vous permettez que nous soyons tentés, ne souffrez pas que nous succombions à la tentation : *Ne nos inducas in tentationem* (1). Vous avez permis au démon de vous tenter dans le désert, pour nous consoler par votre exemple dans les tentations, pour nous montrer

(1) Math. 6.

que la tentation par elle-même n'est point un mal ; mais en même tems pour nous apprendre quelle est la nécessité de résister à la tentation, et le moyen de combattre le tentateur. Aidez-nous de votre secours, afin qu'animés par votre exemple, et soutenus par votre grace, nous sortions victorieux du combat, dont nous vous rapporterons toute la gloire, et dont nous espérons le fruit et la récompense.

LECTURE

Sur les attaches du cœur.

Que cet écueil est ordinaire, qu'il est dangereux ! et combien d'ames, pour n'en pas connaître, ou n'en pas craindre tous les dangers, y ont fait un triste naufrage ? notre cœur ayant un rapport nécessaire à Dieu, qui est son auteur, se porterait naturellement à lui, s'il n'en était détourné par une infinité de liens qui l'arrêtent et qui le captivent. Nous nous attachons à tout, au monde, aux créatures, à nous-mêmes, c'est-à-dire, à notre satisfaction, à notre intérêt, à notre honneur, à nos parens, à nos amis, à tant d'autres objets où une pente naturelle

nous porte, où un attrait intérieur nous entraîne. Peut-être toutes ces légères attaches ne sont-elles point criminelles en elles-mêmes; mais elles le sont ou peuvent le devenir, du moment qu'elles disputent notre cœur à Dieu, ou du moins qu'elles l'arrêtent et l'empêchent de se porter tout entier à lui.

Voici les plaies qu'elles lui font d'ordinaire, et les atteintes qu'elles lui portent. Elles l'occupent, elles le détournent, elles le partagent, elles l'affaiblissent, elles le troublent et l'agitent, elles l'infectent, souvent même elles le séduisent et le pervertissent. O ames justes, qui aspirez à la sainteté, et qui desirez de marcher dans les voies de la perfection, prenez garde à ces écueils où tant d'autres sont allés malheureusement échouer.

1°. Les attaches trop naturelles et trop humaines occupent le cœur. Combien de fois, sans qu'on s'en apperçoive, a-t-on le cœur occupé, rempli de ce qui l'attache, de ce qui lui plaît? On s'y porte sans réflexion, on s'y arrête avec plaisir, on s'en entretient avec complaisance; on éloigne ces sentimens, et on y revient; on les éloigne avec réflexion, et on y revient par inclination et par goût. Que de tems perdu, qu'on pouvait plus saintement employer! que d'affections détournées, qu'on devait saintement fixer! car alors ce cœur

est-il en état de se porter à Dieu, de s'y attacher, de s'en occuper ? Et cette occupation naturelle et trop humaine ne devient-elle pas un obstacle aux desseins de Dieu, aux opérations de la grace, à l'attrait de l'esprit saint dans une ame ? En est-ce assez pour la craindre ? N'en est-ce pas trop pour s'y exposer ?

2.o Elles détournent le cœur. La pente naturelle du cœur est vers Dieu, unique objet où il doit toujours tendre, unique terme où il doit sans cesse aspirer; mais toute affection naturelle et trop humaine l'arrête sur ses pas, souvent même elle le détourne de son chemin; elle l'en égare, en le jetant dans des voies écartées, inconnues, qui lui feront perdre la trace, et manquer la route. Cœur humain ! où allez-vous, quand vous n'allez pas à Dieu ? Que cherchez-vous, quand vous cherchez autre chose que Dieu ? Malheur à vous, si vous vous détournez de la voie; vous croirez marcher par un sentier assuré; et vous trouverez quelque abyme, où vous irez vous jeter et vous perdre.

3.o Elles le partagent. C'est l'effet naturel des attaches du cœur, de le partager; et ce partage, que peut-il être, qu'odieux à Dieu, et dangereux pour le cœur? Car enfin, est-ce un mal léger que le partage du cœur envers Dieu ? Homme mortel et borné, votre cœur est-il trop grand

pour lui en refuser quelque chose ? Dieu ne le demande-t-il pas, ne le mérite-t-il pas tout entier ? N'a-t-il pas de quoi le remplir et le satisfaire ? En le partageant, à qui le donnerez-vous ? D'ailleurs, ignorez-vous que Dieu est un Dieu jaloux, qui veut tout, ou n'accepte rien, et qu'enfin il a en horreur la rapine dans l'holocauste ? Loin du cœur et de Dieu tout partage et toute réserve. Envers Dieu, ils tiennent presque lieu d'un refus.

4°. Les attaches trop naturelles vont plus loin, et le mal est encore plus grand. En partageant le cœur, elles l'affaiblissent. Les forces divisées sont bien moindres, et les affections partagées moins ardentes ; hélas ! ce cœur est déjà si faible, si peu assuré, si souvent chancelant envers Dieu ; et si des attaches naturelles viennent encore l'affaiblir, que lui restera-t-il pour se soutenir ? La moindre attaque du tentateur ne sera-t-elle pas capable de l'abattre et de l'ébranler ? D'ailleurs, un cœur ainsi affaibli, que pourra-t-il pour Dieu ? Sera-t-il en état de prendre quelque chose sur lui-même, de faire quelque sacrifice, d'offrir quelque sentiment généreux ? Faible, tiéde, épuisé, que présentera-t-il, que des victimes languissantes, et des hommages défectueux ? Ainsi vous sert-on, ô mon Dieu, ainsi croit-on vous aimer.

5.o Elles troublent le cœur, elles l'agitent. C'est encore un effet ordinaire, et un effet funeste de ces attaches toutes naturelles. Le cœur, en s'attachant ainsi, sent malgré lui qu'il manque à Dieu, qu'il résiste à sa grace, qu'il s'éloigne de son attrait; n'y eût-il même que le doute, c'en est assez pour jeter dans l'inquiétude; de là, malgré qu'on en ait, les remords, les peines secrètes, les agitations intérieures, cette syndérèse de cœur qui fait entendre sa voix. On sent qu'on n'est pas envers Dieu ce qu'on était, ce qu'on devrait être; et qui jamais a goûté la paix en résistant à Dieu? Quelque légère que soit la résistance, si elle est volontaire, ne causera-t-elle pas des remords? Et que serait-ce, si le cœur n'en éprouvait plus, et s'il était tranquille, étant infidèle? Non, mon Dieu, ne le permettez pas, loin de les calmer, augmentez ses peines, et faites-lui comprendre qu'il sera malheureux tant qu'il sera partagé.

6.o Ainsi les attaches trop naturelles du cœur troublent son repos; elles font plus encore, elles altèrent sa pureté, et ternissent son éclat. Voyez un miroir, le moindre souffle y forme une tache : ainsi en est-il de l'ame, qui doit être l'image de Dieu : la moindre affection trop humaine y porte une obscurité, une défectuosité qui ne peuvent manquer de dé-

plaire à Dieu, et de blesser ses yeux, en défigurant son image. Une épouse se présenterait-elle devant son époux chéri, si elle avait quelque chose dans sa personne de défectueux, qu'elle pût retrancher ? Et que serait-ce, si elle avait dans son cœur quelque attache pour quelqu'autre que lui ? Vos yeux seraient-ils moins purs, votre cœur moins sensible, ô mon Dieu ; et la tache, l'obscurité que forment ces affections trop humaines, n'exciteront-elles pas la jalousie de vos sentimens ?

7.° Elles séduisent le cœur, et souvent elles le mettent en danger de se pervertir. Hélas ! qu'il est aisé de se laisser tromper par les sentimens de son cœur ! et que les sentimens du cœur vont loin, si on ne les arrête ! qu'ils font de chemin, sans qu'on s'en apperçoive ? Arrête-t-on aisément des inclinations qui plaisent, qui flattent ? Peut-on leur dire : vous irez jusques-là, et non au-delà ? Quand on est arrivé à un certain point, que le pas est glissant, qu'il approche du précipice, d'autant plus dangereux même qu'on ne s'en apperçoit pas, et qu'on s'en croit éloigné. Combien de fois, sans qu'on le crût, le cœur a-t-il été engagé ? Et de l'engagement à la séduction y a-t-il loin ? Est-il même aisé de bien discerner les sentimens du cœur, de connaître le mo-

ment, le terme précis où ils sont défendus ou permis, innocens ou coupables, sur-tout en certaine matière où rien de délibéré n'est léger ? O vous donc, qui voulez sincérement être à Dieu, défiez-vous de vous-mêmes et de votre cœur ! Mettez-les en garde sous les yeux de la vigilance et de la crainte. Craignez, évitez, prévenez toute affection trop humaine, et tenez pour maxime, que souvent les attaches du cœur sont légitimes dans leurs commencemens, deviennent dangereuses dans leurs suites, et peuvent être criminelles et funestes dans leurs effets. Combien qui ont commencé par l'esprit, et fini par la chair ?

Après tous ces motifs, il en est un supérieur à tous les autres : c'est le grand et indispensable précepte qui nous est intimé : vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame et de toutes vos forces. Si, comme nous le devons, nous desirons remplir ce précepte dans son étendue, que restera-t-il à notre cœur, qui doive, qui puisse l'occuper, le partager, disons mieux, qui ne soit capable de le détourner, de le profaner ? Vous seul, ô mon Dieu, le remplirez, le posséderez tout entier. En vous seul il trouvera le centre de son repos et de son bonheur.

Aspirons, ô mon ame, à ce saint et

heureux dégagement de cœur et d'esprit ; entrons dans la région de la paix, cette véritable terre promise aux enfans de Dieu ; ne nous formons pas des chaînes qu'il faudrait rompre, ne nous préparons pas des regrets qui seraient sans remède. Détachons-nous de ce qu'il faudra quitter un jour ; attachons-nous à ce qui doit être permanent et durable. Fermons l'entrée de nos cœurs à tout ce qui n'est pas Dieu. Soyons assurés que tout objet créé qui y entrera, portera avec lui le trouble, l'agitation, l'infidélité, les remords, tous les malheurs ; en faut-il tant pour nous en détacher à jamais !

PRIÈRE.

Mon Dieu, je reviens à vous. Je ne veux m'attacher qu'à vous seul, vous donner mon cœur, tout mon cœur, mon cœur pour toujours. Je donnerai aux autres mes soins, mon zèle, mes attentions, mes biens, s'il le faut ; mais mon cœur vous sera réservé, et ne sera que pour vous. Plus même je me serai attaché aux créatures, plus je mettrai mon cœur en garde contre leur séduction. Je n'ai que ce cœur à vous donner ; c'est si peu de chose, vous le refuserais-je ? Voudrais-je en retrancher et le partager, provoquer par là la jalousie de votre cœur

déjà irrité par mes injustes attaches et mes indignes partages ? Ne suis-je pas heureux, que vous daigniez encore le recevoir ce cœur, jusqu'à présent si souvent, si criminellement profané par ces attaches toutes humaines, toutes naturelles, peut-être même coupables et criminelles ? Je desire que désormais vous y régniez seul. Mais hélas ! vous en connaissez l'inconstance, ô mon Dieu ! daignez le fixer dans votre grace et dans votre amour. Il est à vous, ne permettez pas qu'aucune créature vienne encore vous le ravir. Soyez-en le possesseur et le maître, puisque vous devez en être la récompense et le terme.

PRATIQUE

Sur la vraie ou sur la fausse dévotion.

Il y a beaucoup de prétendus dévots, et peut-être peu de vraie dévotion dans le monde, par la grande raison qu'on met bien souvent la dévotion où elle n'est pas, et rarement où elle doit être.

En matière de dévotion, il y a des illusions à craindre, il y a des défauts à éviter, il y a des caractères sacrés sur les-

quels il faut la former, et auxquels on peut la reconnaître.

Au sujet des illusions, voici celles qui sont plus ordinaires, et par là plus à craindre.

1.o La dévotion n'est pas seulement dans l'extérieur et dans les habits; il y a des personnes qui, pensant à se donner à Dieu, mettent toute leur dévotion et leur réforme dans l'extérieur et dans les habits : ornemens, parure, étalage, tout cela est sacrifié; mais ce ne sont là encore que les feuilles de l'arbre qui tombent; il faut qu'il produise des fruits plus abondans.

2.o La dévotion ne consiste pas purement dans le nombre des prières : on a des prières réglées, des pratiques de piété fixées; on y est exact : offices, lectures, oraisons, visites des églises, les matinées entières passées aux pieds des autels, tout cela est grand; mais si on s'en tient là, tout cela est insuffisant; c'est le sacrifice des lèvres, Dieu demande celui du cœur.

3.o La dévotion n'est pas simplement dans les bonnes œuvres; on quitte le monde, on se prête à toutes les bonnes œuvres d'une ville; visite des malades, des pauvres, des hôpitaux, des prisons, tout cela est louable : mais tout cela, sans l'intérieur, ne saurait suffire. Dans

quel esprit, dans quels motifs tout cela est-il pratiqué ? C'est ce qui décide, c'est ce qui sanctifie.

4.° La dévotion ne consiste pas uniquement dans les mortifications et les pénitences extérieures ; rigueurs, macérations, jeûnes, abstinences, pratiques saintes et nécessaires sans doute à plusieurs, mais pratiques défectueuses, si à la mortification du corps on n'ajoute celle du cœur, si le sacrifice de la chair n'est pas relevé par celui de l'esprit.

5.° La dévotion ne consiste pas entièrement dans la fréquentation assidue des sacremens : se confesser souvent, s'approcher souvent de la sainte table, se nourrir du pain des anges plusieurs fois le mois, la semaine ; cela est saint, cela est divin, si la préparation, si la vie, si tout le reste de la conduite le soutient et l'anime.

6.° La dévotion ne consiste pas même dans les douceurs et les consolations que l'on goûte quelquefois dans le service de Dieu ; souvent elles nourrissent plus l'amour-propre que l'amour de Dieu ; on croit chercher Dieu, et on se trouve soi-même. Prenez garde, dit S. François de Sales, je crains bien que vous ne cherchiez les consolations de Dieu, plutôt que le Dieu des consolations.

7.° Enfin, la dévotion ne consiste point

essentiellement dans les choses sublimes, particulières et extraordinaires. Ne vouloir imiter les saints que dans ce qu'ils ont d'extraordinaire et d'éclatant ; ne vouloir aller au ciel que par des routes peu communes, c'est illusion. La dévotion n'est point une région où il faille se tracer de nouvelles routes, et faire de nouvelles découvertes ; ce n'est pas là marcher dans la voie ; c'est s'égarer, et souvent se perdre. Il en est de la dévotion comme de la sagesse : quiconque donne dans des excès, s'en écarte ; quiconque en a trop de l'une ou de l'autre, est encore bien éloigné d'en avoir assez.

Désabusons-nous, et ne nous flattons pas. C'est sur le cœur que la dévotion doit agir, et dans le cœur qu'elle doit résider, par la grande raison que la dévotion véritable et solide consiste essentiellement dans le renoncement à nous-mêmes ; c'est-à-dire, à se gêner, à se captiver, à se contraindre, à mourir à soi-même : je dis renoncement, et à quoi ? à tout, si on veut être véritablement tout à Dieu. Renoncement à sa volonté, à son esprit, à son humeur, à ses vanités, à ses vivacités, à ses sensibilités, à ses idées, à son propre sens. Renoncement à ses goûts et à ses dégoûts, à ses inclinations et à ses répugnances ; sans cela vous aurez le nom de la dévotion, et jamais le fonds ; vous

en aurez l'habit, et jamais l'esprit. Le siége de la dévotion, c'est le cœur; l'aliment de la dévotion, c'est la croix; la vie de la dévotion, c'est la mort à soi-même; toute autre voie, au lieu de nous conduire, ne servira qu'à nous égarer.

Voici donc, d'une part, les défauts qui déshonorent la dévotion; et de l'autre, les sacrés caractères qui la rendront respectable.

1.° Dévotion fastueuse et d'éclat. On veut paraître, se distinguer, faire parler de soi, on sonne de la trompette pour publier et annoncer ses bonnes œuvres; le monde les célèbre et les canonise, c'est souvent toute la récompense qu'on doit en attendre. Ayez une dévotion humble et modeste, formée sur le grand modèle que Jesus-Christ nous présente, en disant: apprenez de moi que je suis humble de cœur. Rien de si opposé à l'esprit de Dieu, que l'esprit d'orgueil. Dieu résiste aux superbes, et donne sa grace aux humbles.

2.° Dévotion dissipée, agitée, toute répandue au-dehors. On se prête, on se livre, on n'est point à soi; est-on bien à Dieu? Marthe, Marthe, vous êtes dans l'agitation et le trouble; pour éviter ce reproche, formez-vous une dévotion intérieure, et conservez-la dans le sein du recueillement et de la retraite, autant que

votre état le permet ; modérez votre activité, votre dévotion n'y perdra rien ; la nature y a souvent autant de part que la grace.

3.° Dévotion aisée et commode. On a quitté le monde, les assemblées, les spectacles ; on a renoncé à tout ce qui était crime et excès ; mais d'ailleurs, on cherche ses aises, on veut que rien ne manque, que tout soit de goût, propreté recherchée, ameublemens de choix ; en un mot, dévotion aisée et commode ; est-ce un grand sacrifice que l'on a fait ? Et en quoi y voit-on l'esprit de la croix et du renoncement ? Ayez une dévotion pénitente et mortifiée, formée sur le modèle de Jesus-Christ même : souvent on se quitte d'un côté, et on se retrouve de l'autre ; on croit avoir quitté le monde, a-t-on trouvé Dieu ?

4.° Dévotion critique, austère à l'égard des autres. Il est des personnes qui ont à peine fait les premiers pas dans la dévotion, qu'elles voudraient réformer l'univers : on a tant à réformer en soi, qu'on commence à exercer sur soi cet esprit de réforme ; ainsi, que votre dévotion soit sur-tout une dévotion douce, charitable, compatissante. Rien de si aisé que d'imposer le fardeau aux autres, et de se faire grace à soi-même. Loin de nous ces dévotions outrées et rigides, ce zèle amer, cet

esprit de censure : la charité n'a des yeux que pour les ouvrir sur ses propres défauts, et de cœur, que pour compatir aux misères des autres.

5.o Dévotion trop vive, trop sensible, délicate à l'excès, prête à prendre feu et à éclater à la moindre occasion. On ne veut rien endurer, on ne peut rien souffrir, la moindre chose blesse, le moindre mot inquiète : ces personnes donneraient cent avis en un jour, et n'en supporteraient pas un dans le cours d'une année ; où est la dévotion ? A peine y trouve-t-on la raison. Ames chrétiennes, n'apportons pas dans le sanctuaire des défauts qui font gémir les saints, qui scandalisent les faibles, qui déshonorent la piété : la patience, la charité, la douceur doivent entrer dans notre ame avec la dévotion, sans quoi la vraie piété n'y résiderait jamais.

PRIERE.

Je desire d'être à vous, et de vous servir, ô mon Dieu! quel serait mon malheur, si au lieu d'une dévotion véritable et sincère, je n'avais qu'une dévotion fausse et trompeuse, sujète aux erreurs et aux égaremens ? Eclairez mes ténèbres, dirigez mes pas, conduisez-moi dans les voies droites de la justice et de la sainteté. Je sens que la vraie dévotion,

c'est la dévotion fondée sur le devoir, c'est la dévotion renfermée dans l'état; toute autre ne serait qu'illusion. Je tâcherai donc de rendre ma dévotion solide, en la faisant consister dans l'accomplissement de mes devoirs, dans le renoncement à moi-même, dans la charité envers les autres, et sur-tout dans votre saint amour; par là ma dévotion sera agréable à vos yeux; elle sera édifiante pour le prochain; elle me sera méritoire à moi-même, et m'obtiendra la récompense que vous avez promise à ceux qui vous servent et vous adorent en esprit et en vérité.

PRATIQUE

Sur la crainte de la mort.

Il y a une crainte de la mort, juste, raisonnable et chrétienne; et il y a une crainte de la mort outrée, excessive, et presque païenne. L'une convient au fidèle, l'autre est injurieuse à la foi.

Craindre la mort, parce qu'on a péché, et que le péché peut rendre la mort funeste.

Craindre la mort, parce que les jugemens de Dieu sont redoutables, et qu'il faudra en subir un jour les rigueurs.

Craindre la mort, parce que ce moment doit décider de notre sort pour une éternité. C'est une crainte juste, légitime, salutaire ; tous doivent l'avoir, et malheur à une ame qui se rassurerait entiérement sur ce point ; ce serait une présomption criminelle et funeste. L'apôtre nous dit que nous devons opérer notre salut dans la crainte et le tremblement.

Craindre la mort sur-tout, pour s'y préparer, pour en prévenir les rigueurs, pour en sanctifier les douleurs, pour unir ses sentimens à ceux de Jesus-Christ même, qui a voulu éprouver cette crainte, ces tristesses, cette frayeur ; c'est une crainte, non-seulement légitime et permise, mais sainte, nécessaire et indispensable. Malheur à toute ame qui refuserait d'entrer dans ces sentimens, ce serait s'aveugler et manquer à un des devoirs les plus essentiels au chrétien qui connaît ses péchés, ses engagemens et sa religion.

Mais craindre la mort par un amour excessif de la vie, qui ne nous est donnée qu'en dépôt, pour un tems, et à condition de la perdre un jour, et de la rendre à Dieu, qui nous l'a prêtée, plutôt que donnée.

Mais craindre la mort par un attachement criminel aux biens, aux plaisirs de ce monde, pour en jouir, ou plutôt pour en abuser plus long-tems.

Mais craindre la mort jusqu'au point d'en éloigner la pensée, d'en éviter le souvenir, qui pourrait altérer les plaisirs, ou exciter les remords.

Mais la craindre jusqu'à se jeter dans le trouble, dans des agitations, des terreurs excessives, jusqu'à en perdre le repos, jusqu'à n'être, en quelque manière, plus à soi-même, jusqu'à sortir des bornes de la résignation et de la confiance; mais sur-tout craindre la mort, et avec cette crainte, ne rien faire pour s'y préparer, et vivre toujours dans un état de péché, et ne cesser de se plonger dans le crime, et négliger entièrement le soin du salut, et s'exposer par là à une mort funeste, à un jugement redoutable, à une éternité malheureuse, c'est une crainte criminelle, funeste, contraire à la raison, à la foi, capable d'en étouffer les sentimens, d'en éloigner les graces, d'en attirer sur soi tous les anathêmes.

Qu'arrive-t-il en effet par là, et en conséquence de ces sentimens d'une crainte excessive? C'est qu'on se jète dans une dissipation toujours plus grande, une négligence du salut toujours plus marquée, un éloignement toujours plus funeste de tout ce qui peut rappeler à Dieu. C'est que, par cette crainte excessive de la mort, on se met hors d'état d'y penser, d'en prévoir les suites, d'en prévenir les

malheurs. Hélas ! n'arrive-t-il pas même, pour comble de malheur, que par la crainte outrée de la mort, que vous marquez dans une dernière maladie, de peur de vous alarmer, on vous cachera, on vous déguisera votre état et votre danger, on ne vous avertira pas à tems, on attendra à l'extrémité, et vous mourrez sans sacremens, sans secours, ou vous ne les recevrez pas, ou vous les recevrez mal; juste, mais terrible jugement de Dieu !

Ajoutons encore : craindre la mort jusqu'à en venir à l'excès de certains chrétiens de nom et païens de cœur, qui consentiraient (peut-on le dire sans douleur, et y penser sans horreur) ! qui consentiraient presque à n'avoir point de part au bonheur du ciel, s'il leur était permis de rester toujours sur la terre, pour toujours jouir de ses plaisirs criminels. Je ne dis plus seulement c'est un crime, c'est un désordre ; mais un aveuglement, une malédiction, une horreur, et comme le gage d'une réprobation malheureuse.

Craignons la mort, mais craignons-la en véritables chrétiens, c'est-à-dire, en chrétiens pénitens et contrits ; en chrétiens résignés et soumis ; en chrétiens vigilans et prudens.

Ainsi pour modérer, rectifier cette crainte excessive et outrée de la mort, pour la sanctifier même, et la rendre mé-

ritoire pour le salut, demandons souvent les graces de nous y préparer. Pensons que nous ne sommes hommes que pour mourir, et chrétiens que pour mourir en saint. Accoutumons-nous à penser souvent à la mort, à y réfléchir saintement ; rappelons-en de tems en tems le souvenir ; quelque triste, quelque affligeant, quelque amer qu'il soit, ne l'évitons, ne le rejetons pas, peu-à-peu il s'adoucira, insensiblement il deviendra moins amer ; après tout, que nous y pensions, ou n'y pensions pas, nous ne saurions l'éviter, il faudra la subir un jour : chaque jour elle avance ; tout nous en avertit, tout nous l'annonce ; nous pouvons en éloigner la pensée, mais nous ne saurions nous soustraire à ses coups ; l'arrêt est porté, et l'arrêt est irrévocable, il faut tous mourir, et les approches de la mort seront même d'autant plus redoutables, qu'elle aura été moins prévenue : au contraire, si nous la prévenons saintement, nous en éviterons la surprise, nous en adoucirons les amertumes, nous en consacrerons même toutes les douleurs.

Voulons-nous donc prendre le moyen le plus efficace, le plus méritoire d'adoucir, de sanctifier cette crainte naturelle de la mort ? Dès à présent et souvent offrons-la à Dieu ; et faisons-en comme un triple hommage qui sera agréable à ses yeux.

Hommage de dépendance à la souveraineté de son être. Hommage de pénitence pour expier nos péchés. Hommage d'union avec la mort de Jesus-Christ même. Oui, mon Dieu, telles sont les dispositions dans lesquelles je desire d'entrer, et voici les sentimens que je forme en ce moment devant vous.

Je crains la mort, ô mon Dieu, je suis pécheur, j'ai sujet de la craindre; mais je suis chrétien, je dois vous l'offrir. Je vous l'offre dès à présent, malgré mes craintes, mes terreurs, mes alarmes, que je vous conjure d'adoucir et de recevoir même comme les prémices de mon sacrifice.

1.° Hommage de dépendance. Dieu créateur, qui m'avez donné l'être et la vie pour un tems; j'accepte la mort, et je vous l'offre en hommage de soumission pour reconnaître la souveraineté de votre être; je le sais, et vous l'avez dit, le plus grand sacrifice que l'homme puisse offrir à son Dieu, c'est celui de sa vie. Etre suprême, vous m'avez donné l'être, je l'ai reçu de vous, je le remets entre vos mains; c'est un dépôt que vous m'avez confié; je vous le rends. Il est juste que l'être créé et borné, par le sacrifice de lui-même, reconnaisse, honore l'être suprême, en avouant son néant, et rentrant dans le sein de la terre, dont il a été formé. Vous êtes l'être et la vie, vivez et régnez : puis-

sions-nous un jour nous réunir à vous, pour y vivre à jamais!

2.° Hommage de pénitence. Mon Dieu, j'accepte la mort en punition de mes péchés; j'ai abusé de la vie, des sens, des biens que vous m'aviez donnés; j'accepte la mort en expiation du mauvais usage que j'en ai fait; je consens que la mort punisse l'amour excessif des richesses, en me dépouillant de tout ce que je possédais en ce monde; qu'elle punisse l'amour des plaisirs déréglés, en me privant de l'usage des sens, qui sont si souvent la source des satisfactions criminelles; qu'elle punisse l'amour désordonné des honneurs, de la gloire, en me faisant fouler aux pieds, et m'ensevelissant dans l'obscurité du tombeau avec la poussière et les vers. Punition terrible! mais punition juste; je m'y soumets de tout mon cœur; que mon corps formé de terre, soit rendu à la terre; mais que mon ame créée à votre image, rentre dans votre sein.

3.° Hommage d'union avec Jesus-Christ mourant. J'accepte la mort en union de la vôtre, mon adorable Sauveur; vous êtes mort pour nous; par votre mort, vous avez voulu nous adoucir les rigueurs de la mort, nous attirer les graces d'une mort précieuse, nous donner l'exemple d'une mort sainte, nous inviter à mourir nous-mêmes avec vous, pour vous, et comme

vous ; j'accepte la mort ; eh ! quoi de plus juste, de plus honorable, de plus consolant pour moi, que de m'unir à vous dans mon sacrifice, de sanctifier mon sacrifice, par l'union du vôtre, d'unir ainsi mes peines avec vos peines, mes angoisses avec vos angoisses, mes derniers soupirs avec vos soupirs, ma mort avec votre mort ? Dans ces sentimens en votre compagnie, comment n'accepterais-je pas la mort avec résignation, avec soumission, avec confiance !

Hélas ! si nous étions véritablement chrétiens, loin de tant craindre la mort, nous la desirerions, nous l'attendrions avec empressement, nous l'accepterions avec joie, pour être plutôt en état de voir Dieu, de nous réunir avec notre souverain bien, pour n'être plus en état et en danger de l'offenser et de lui déplaire ; n'est-ce pas ainsi qu'on a vu tant de saints desirer la mort, soupirer ardemment après elle, regarder le jour de leur mort comme le plus heureux de leur vie, tressaillir de joie à l'annonce de leur dernière heure ?

Sous ce point de vue, la mort, loin de causer des craintes et des alarmes, ne devrait-elle pas exciter nos vœux et tous nos desirs ?

PRATIQUES.

Voulons-nous ne pas craindre la mort? vivons saintement.

Voulons-nous nous préparer à la mort? mourons chaque jour à nous-mêmes.

Voulons-nous n'être point surpris par la mort? tenons-nous toujours prêts.

Après tout, quand le Seigneur nous appellera à lui, il nous donnera les graces de lui faire ce dernier sacrifice, de soutenir cette dernière épreuve. Il est mort lui-même pour nous l'adoucir, et pour attirer de son Père céleste les secours nécessaires pour ce dernier combat, après lequel nous entrerons dans le sein de la paix immuable qui nous est préparée.

PRATIQUE

Pour l'avancement spirituel.

CONSIDÉRONS d'abord les grands, les puissans motifs qui nous engagent à avancer sans cesse dans le chemin de la perfection.

1.° Les desseins de Dieu et les vues de sa providence sur nous; car tels sont les desseins de ce Dieu de bonté, que chaque jour nous tendions à lui, et nous avancions dans les voies de la sainteté où il nous

nous appèle : s'arrêter ou se détourner, c'est manquer à l'attrait intérieur qui nous presse.

2.° Tant de tems que nous avons perdu par le passé, tant d'années inutilement écoulées nous reprochent bien sensiblement notre lâcheté, et sont un engagement bien pressant à réparer notre perte, par une application plus constante à la perfection négligée. Quand un voyageur s'est arrêté ou endormi, il se hâte, pour réparer sa négligence. O jours précieux ! si vous aviez été saintement employés, quels trésors de mérites n'aurions-nous pas acquis ?

3.° Les nouvelles graces que nous recevons de Dieu chaque jour, ne sont-elles pas pour nous un motif bien puissant de faire nous-mêmes de nouveaux progrès, de peur d'ajouter un nouvel abus à celui que nous avons déjà fait de ses graces ?

4.° Un grand motif d'avancer dans le bien, c'est l'oracle si souvent cité, jamais assez médité, que, quand on n'avance pas, on recule. Il est impossible dans la vie spirituelle de demeurer dans un même état. Nous allons contre un torrent ; si nous ne faisons pas à chaque instant des efforts, bientôt nous serons entraînés.

5.° Considérons l'exemple touchant et édifiant de tant d'ames, que nous voyons avancer à grandes journées dans le bien,

tandis que nous languissons dans la négligence ; déjà élevées dans la voie de la perfection, elles nous laissent bien loin en arrière, traînant le joug de mauvaise grace ; elles seront au bout de la course, tandis que nous aurons à peine fait quelques pas pour y entrer.

6.º Après tout, chaque jour nous avançons vers la fin et le terme de notre vie ; il faut donc aussi chaque jour avancer vers la fin et le terme de notre salut et de notre sanctification, de peur que la mort ne nous surprenne dans cet état de relâchement, et que nous ne paraissions un jour devant Dieu les mains vuides.

Combien d'autres motifs nous engagent à avancer sans délai ? Le peu de tems qui nous reste à vivre, l'incertitude de la dernière heure, le grand ouvrage que présente la vie spirituelle, la tranquillité et la paix dont jouissent ceux qui avancent, le trouble et les remords dont sont déchirés ceux qui s'arrêtent; la place que nous occupons, au lieu d'un autre qui avancerait, les graces dont nous abusons, les craintes et les alarmes auxquelles nous nous exposons au moment de la mort, le jugement rigoureux que nous aurons à subir un jour devant Dieu.

Quels motifs et quelle impression doivent-ils produire dans nous ?

Dans la pratique. Voici les moyens d'avancer dans le bien, et les marques auxquelles nous pourrons connaître si nous avançons en effet. Considérons-les devant Dieu, et là-dessus jugeons-nous nous-mêmes, nous le connaîtrons.

1.o Par l'affaiblissement et la diminution des vices, des habitudes et des passions qui régnaient en nous. La diminution de l'amour-propre, dit saint Augustin, est l'augmentation de la charité; la charité parfaite est l'anéantissement de tout amour-propre.

2.o Par le courage et la force que nous éprouvons à surmonter les répugnances de la nature, et tous les obstacles qui se présentent. A mesure qu'on remporte plus de victoires, l'ennemi s'affaiblit, et quand il est affaibli, on est en état d'en triompher plus aisément, et de remporter sur lui des victoires encore plus glorieuses.

3.o Par la solidité que notre ame prend dans la pratique de la vertu, lorsqu'elle ne se nourrit plus des douceurs sensibles, et qu'elle est en état de se sévrer des consolations qu'elle cherchait avec trop de goût, on ne se plaint plus tant de ses peines; on ne rebute plus avec tant de répugnance les amertumes du calice, quand Dieu le présente.

4.o Lorsque l'ame agit avec plus de pureté d'intention, qu'elle se met au-dessus

du respect humain, qu'elle fait en la présence de Dieu seul ce qu'elle ferait à la vue des hommes, pour être approuvée; en un mot, qu'elle foule généreusement aux pieds toutes les considérations trop humaines.

5.° Lorsqu'elle s'acquitte avec exactitude des plus petites choses, des moindres devoirs, des observances les plus légères; persuadée qu'il n'y a rien de petit devant Dieu, et ne pouvant souffrir qu'il manque quelque chose à l'holocauste pour le rendre parfait.

A ces marques, nous pourrons connaître que nous avançons, sans quoi nous avons sujet de croire que nous traînons une vie languissante, désagréable à Dieu, opposée à la grace: dangereuse pour notre salut.

Sentimens et résolutions.

1.° De desir sincère et ardent d'avancer dans le bien.

2.° De douleur et de confusion d'avoir si peu avancé, ou même reculé par le passé.

3.° D'actions de graces envers Dieu de ce qu'il nous a supportés jusqu'à présent, serviteurs inutiles que nous étions à ses yeux.

4.° De propos efficace et de résolution ferme de travailler enfin à ce grand ouvrage, et de commencer dès ce moment sans délai, sans retour, sans partage. Ne vivons

plus que de sacrifices et de privations ; que désormais notre unique desir soit d'être à Dieu, tout à Dieu, à Dieu pour toujours.

Demandons à Jesus-Christ, par l'effusion de son sang adorable, notre avancement dans le bien, le desir sincère de notre perfection, la réparation du tems et des graces perdues ; en un mot, une vie nouvelle.

PRIÈRE.

Dieu sauveur, vous étiez en vous-même la sainteté, la perfection essentielle, et vous paraissiez aux yeux des hommes croître à chaque instant en âge et en sagesse ; bien éloigné d'un si saint modèle, depuis longues années je ne fais que languir dans votre service ; loin d'avancer dans le bien, je m'arrête à chaque pas, souvent même je recule et je m'égare ; je perds le tems, j'abuse des graces, je traîne lâchement votre joug, au lieu de le porter généreusement ; hélas ! si je venais à mourir, dans quel état irais-je paraître à vos yeux ? Aidez-moi à commencer enfin le grand ouvrage de ma sanctification que j'ai jusqu'à présent si malheureusement, si criminellement négligé ; faites que désormais je profite de tous les momens, de toutes les occasions que j'aurai d'avancer dans le bien, que

je marche à grands pas dans la voie de la perfection, pour arriver enfin à l'heureux terme qui doit en être la récompense.

PRATIQUE

Sur la ferveur dans le service de Dieu.

La ferveur est une disposition intérieure de l'ame qui la porte à Dieu avec une sainte ardeur. La ferveur est comme la flamme de la charité, l'ame de la dévotion ; la ferveur est le sentiment le plus digne de Dieu, le plus conforme à l'attrait de la grace, et celui qui nous approche le plus des intelligences célestes.

Les motifs qui nous engagent à la ferveur.

Trois grands motifs doivent nous engager à une sainte ferveur : la grandeur du maître que nous servons ; la grandeur des graces que nous recevons ; la grandeur des récompenses que nous attendons.

1.° La grandeur du maître que nous servons. Un Dieu si saint, si puissant, si compatissant, si libéral, en un mot, si parfait ; avec quel zèle, quel empressement, quelle fidélité, quelle ardeur ne

mérite-t-il pas que nous lui consacrions nos services et nos sentimens ? Le servir avec tiédeur, avec lâcheté, avec négligence, ne serait-ce pas le mettre comme en parallèle avec les maîtres que l'on sert dans le monde? Que dis-je? Hélas! combien de fois ne sert-on pas le monde avec plus d'ardeur et d'empressement que nous ne servons le Seigneur? Et, à la honte de notre cœur, ne pourrait-on pas souvent proposer le service du monde pour modèle dans le service même de Dieu?

2.º La grandeur des graces que nous recevons. Dieu nous comble tous les jours de ses dons et verse à chaque instant sur nous l'abondance de ses trésors; mais en nous comblant ainsi de ses graces, qu'est-ce que Dieu se propose, et qu'a-t-il en vue? Il a voulu se former des ames fidelles qui missent saintement à profit ses célestes faveurs; des ames généreuses en état de faire pour lui les plus grands sacrifices; des ames intérieures qui, uniquement occupées de lui, n'eussent plus à cœur que les intérêts de sa gloire; des ames pieuses qu'il pût présenter au monde comme autant de modèles dans son service; des ames saintes, qui par leur fidélité, leur dévoûment entier, le dédommageassent des tiédeurs et des négligences de tant d'autres qui le servent si imparfaitement; en un mot, des ames fer-

ventes, toutes dévouées à sa gloire, toutes remplies et embrâsées du feu de son saint amour, et dans elles, comme dit l'apôtre; un peuple choisi, une nation sainte, qu'il s'est spécialement acquise par l'effusion de son sang.

Telles sont les vues que Dieu s'est proposées en nous comblant ainsi de ses graces; or, comment, sans une sainte ferveur, pourrions-nous remplir dignement la sainteté, la sublimité de ses vues? Languir dans un triste état de tiédeur, ne serait-ce pas étouffer dans nous le germe sacré de ces graces, et enfouir ce talent précieux?

3.o La grandeur des récompenses que nous attendons. Que nous serions heureux, si nos cœurs n'étaient sensibles qu'au motif d'amour envers Dieu! mais l'intérêt les touche; et quel plus grand intérêt que celui que Dieu nous présente? *Ego ero merces tua.* (1) Je serai moi-même votre récompense; la grandeur de votre couronne sera proportionnée à la grandeur de vos services et de votre ferveur. Mes frères, disait saint Bernard, en nous engageant au service de Dieu, nous promettons de grandes choses: *Magna promisimus*; mais de plus grandes encore nous sont promises: *Majora promissa sunt nobis.*

(1) Genes. 15.

De grands sacrifices sont exigés, mais de grandes récompenses sont assurées. Ainsi eussions-nous encore plus à souffrir; à sacrifier dans le service de Dieu, ne considérons pas uniquement les peines, les afflictions, les épreuves qu'il nous faudra essuyer sur la terre : levons les yeux vers la région des vivans, voyons les couronnes, les sceptres, les trônes qui nous sont destinés, et que cette vue nous anime, nous enflamme, nous encourage; souvenons-nous que c'est pour Dieu, avec Dieu, sous les yeux de Dieu, et dans l'attente des récompenses de Dieu que nous combattons. Animons-nous donc d'une sainte ferveur, ne vivons pas comme ces ames lâches en qui tout est languissant, tout est mort avant qu'elles meurent, vivons de Dieu, et d'une manière digne de Dieu.

A ces trois motifs, tirés de la grandeur de Dieu, de ses desseins sur nous, de ses récompenses préparées dans l'éternité, joignons les biens ineffables que doit nous procurer dès cette vie même une sainte ferveur.

Les avantages de la ferveur.

La ferveur dans le service de Dieu est tout à la fois une source de mérites et de vertus, et une source de graces et de bénédictions, une source de consolations et de

paix. Que faut-il de plus à nos cœurs, pour les engager à cette sainte ferveur, pour allumer dans eux le feu céleste d'une ardeur toute sainte?

Premier avantage. La ferveur est une source de mérites et de vertus. Le mérite de nos actions dépend sur-tout du motif, de l'ardeur, de l'empressement avec lequel nous nous y portons : précieux avantages d'une ame fervente.

Inspirée par cette ferveur, ce qu'elle fait, elle le fait saintement, dans toute la pureté du motif, dans toute la droiture de l'intention, avec toute l'ardeur du zèle, selon toute l'étendue de l'attrait de la grace.

Pressée par cette sainte ferveur, tout ce qu'elle fait, elle le fait promptement. Loin d'elle ces retardemens qui ravissent à une ame tout son mérite; comme elle n'a point de nuage qui l'empêche de connaître la volonté de Dieu, du moment qu'elle la connaît, elle l'accomplit; son cœur vole, sa main suit son cœur.

Animée d'une sainte ferveur, ce qu'elle fait, elle le fait généreusement; loin d'elle encore ces langueurs, ces froideurs, ces partages indignes d'un cœur généreux. S'il faut offrir quelque acte héroïque, quelque sacrifice marqué, c'est alors que tous ses sentimens se raniment, que toutes ses forces se réunissent pour le faire d'une manière digne de Dieu : non,

elle n'offre point de ces victimes imparfaites et défectueuses, son cœur les désavoue, elles blessent le cœur de son Dieu.

Soutenue par une sainte ferveur, tout ce qu'elle fait, elle le fait constamment; loin d'elle sur-tout ces vicissitudes, ces inconstances, ces alternatives si ordinaires et si funestes aux ames lâches; le propre de la ferveur, c'est de conserver, de renouveler de jour en jour les forces de l'ame; la ferveur n'est qu'amour parfait, et le feu de l'amour parfait ne languit, ne s'éteint jamais; au contraire, toujours dévorée de cette soif ardente, qui est la première béatitude de cette vie; plus cette ame a fait, plus elle veut faire; plus elle a aimé, plus elle veut aimer, et oubliant le tems qui s'écoule, elle ne vise qu'à l'éternité qui subsiste.

Or, en agissant ainsi, quel fond, quelle étendue, quel comble de mérites pour elle aux yeux de son Dieu!

Second fruit et second avantage de la ferveur. Elle devient une source de nouvelles graces; et sur qui Dieu jettera-t-il ses regards avec plus de complaisances? Sur qui versera-t-il ses trésors avec plus d'abondance que sur des ames fidelles, disposées à en faire toujours le plus saint usage? Sur des ames reconnaissantes, qui lui en témoigneront sans cesse le plus juste retour; sur des ames humbles qui en rap-

porteront tout le fruit et toute la gloire ; sur des ames intérieures, qui lui sont unies, qui marchent en sa présence, qui ne soupirent qu'après lui et pour lui ; sur des ames ferventes, en un mot, qui le servent d'une manière digne de lui.

Ah ! Seigneur, si vous faites pleuvoir sur les terres ingrates et stériles, que ne ferez-vous pas en faveur des terres fertiles? Si vous faites lever votre soleil sur les climats les plus inutiles, quels rayons bienfaisans ne répandrez-vous pas sur les régions fortunées qui sont si bien préparées à les recevoir ?

Troisième avantage de la ferveur. Elle est une source de consolation et de paix ; rien ne contribue tant que la ferveur à nous rendre le joug du Seigneur moins pesant, à nous le rendre même doux et léger. Rien ne coûte quand on aime bien; les choses même les plus pénibles, les plus dures, deviennent douces et consolantes. Ah ! c'est qu'alors Dieu répand dans une ame toute l'onction de sa grace, et cette grace divine, quelles impressions salutaires fait-elle dans nous? Tantôt c'est une paix ineffable, préférable aux plaisirs des sens ; tantôt une joie intime qui inonde l'ame de ses douceurs ; tantôt un calme profond qui désarme toutes les passions ; tantôt une sainte confiance qui se repose pleinement dans le sein de Dieu même.

Si nous n'éprouvons pas ces doux sentimens, à qui nous en prendre, qu'à nous-mêmes et à notre tiédeur? Rappelons ces beaux jours, ces heureux jours où nous étions tout à Dieu, et où Dieu se communiquait si intimement à nous. D'où vient que certaines ames étaient autrefois si contentes, si heureuses? Tout les animait et les consolait; rien ne leur coûtait et ne les arrêtait; les croix même et les afflictions leur paraissaient douces et précieuses: à-présent tout leur pèse, tout leur coûte et les gêne: les plus légères mortifications les effraient, les plus petits sacrifices les étonnent, tout leur devient onéreux et à charge: ah! c'est qu'autrefois ferventes et généreuses, elles recueillaient les douceurs de la manne que Dieu leur préparait dans le désert même, et qu'à présent, tièdes et languissantes, elles ne trouvent que l'amertume que leur ont distillée leur tiédeur et leur négligence; ranimons donc tous les sentimens de nos cœurs, rallumons dans nous ce feu céleste et divin, et bientôt nous éprouverons ses effets salutaires: que si Dieu daigne nous éprouver encore, malgré les efforts que nous ferons pour lui plaire, nous trouverons dans nos épreuves même un fond de consolation, en les regardant comme une juste satisfaction pour les infidélités des enfans prodigues, et un moyen assuré

de rappeler les graces du père des miséricordes.

PRATIQUES.

1.o Faire toutes ses actions dans une grande pureté d'intention.

2.o Agir en tout, autant qu'on le peut, par le motif de l'amour divin.

3.o Etre fidèle dans les plus petites choses.

4.o Promettre à Dieu de ne lui rien refuser.

5.o Quand il se présente quelque grand sacrifice, quelque acte héroïque, s'y porter avec générosité.

6.o Penser souvent que la ferveur est le moyen le plus court et le plus assuré pour arriver à la perfection.

PRIERE.

Je sais, ô mon Dieu, que ceux qui vous adorent, doivent être des adorateurs en esprit, et que ceux qui vous servent, doivent vous servir en esprit de ferveur : *Spiritu ferventes Domino servientes* (1). Hélas ! à peine ai-je connu ce sentiment : animez-le dans mon cœur ; vous êtes un feu dévorant, allumez dans moi ses célestes ardeurs. Est-ce vous servir en Dieu, que de ne montrer que lâcheté, que tiédeur, que négligence dans votre service ! c'est là cependant ce que j'ai

(1) Rom. 12.

été à vos yeux jusqu'à présent : comment les larmes abondantes ne coulent-elles pas des miens ! comment une douleur amère ne brise-t-elle pas mon cœur ! à peine dans toute ma vie ai-je passé quelques jours dans une sainte ferveur. Mon Dieu, oubliez le passé, mais pour l'avenir, faites que je ne vive plus que dans une ferveur généreuse, une ferveur constante, qui puisse réparer les langueurs de toute ma vie, et me préparer à une vie immortelle, qui ne s'accordera qu'à ceux qui auront généreusement combattu sous les étendards de la ferveur et du saint amour.

PRATIQUE

Sur le renoncement et la mort à nous-mêmes.

Que celui qui veut venir après moi, nous dit Jesus-Christ, renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive : *Qui vult venire post me, abneget semetipsum* (1).

Il est donc vrai que ce n'est que par un saint attachement de nous-mêmes que nous pouvons être à Dieu, et par un renoncement absolu à tout, que nous pou-

(1) Luc. 9.

vons marcher à la suite de Jesus-Christ. A cet oracle, il en ajoute un second plus formel encore : celui qui ne renonce pas à tout, ne saurait être mon disciple : *Qui non renunciat omnibus, non potest meus esse discipulus* (1).

A cette annonce d'un renoncement si général, les ames faibles et languissantes tremblent, s'alarment et s'éloignent ; semblables à ces lâches Israélites, qui disaient à Jesus-Christ : *Durus est hic sermo....* Les ames généreuses, au contraire, s'arment contre elles-mêmes, s'élèvent à Dieu, et comptent sur le secours de sa grace ; c'est à elles seules que je parle, les autres ne sont pas capables de ces grands sentimens.

Voici donc en quoi consiste ce renoncement, jusqu'où il porte son étendue et jusqu'où les ames fidelles doivent porter leurs efforts.

Le renoncement absolu n'est autre chose que la mort à soi-même.

Il faut souvent mourir. Avant que de mourir, disait un grand saint, la seule vie véritable, c'est de vivre de Dieu, et on ne peut vivre de Dieu, qu'en se renonçant soi-même, qu'en mourant à soi-même. Mais en quoi et comment ? L'Esprit-Saint le dira, la grace le présentera,

(1) Luc. 14.

heureuse l'ame qui voudra l'entendre, et plus encore celle qui s'efforcera de le pratiquer.

Mourir à son propre esprit, à ses pensées, à ses vues, à ses retours, à ses réflexions inutiles.

Mourir à son cœur, à ses desirs, à ses affections, à ses attaches trop naturelles.

Mourir à sa volonté, à sa vivacité, à son indocilité, à ses résistances, à ses répugnances.

Mourir à ses sens, à ses goûts, à ses dégoûts, à ses délicatesses, à ses satisfactions, à ses recherches, à ses aises. Le corps donne souvent la mort à l'ame; et la vie des sens étouffe la vie de l'esprit.

En un mot, mourir à tout, c'est la seule vie de l'ame intérieure.

Selon ces principes, ô ame chrétienne, vous n'êtes pas encore morte; vous êtes encore bien vivante à vous-même; vous le voyez, vous en gémissez; mais pensez-vous à entrer enfin dans la grande voie de ce renoncement parfait? Quand est-ce que vous mourrez de cette sainte mort, pour ne vivre plus que de la vie véritable? Aspirez enfin à cette vie intérieure, céleste et toute divine.

Pensez qu'il reste peu de tems à mourir, et que vous aurez l'éternité toute entière pour vivre; mourez donc à tous les instans, afin que le dernier ne vous trouve

pas encore toute vivante à vous-même; après tant d'années écoulées, tant de graces reçues, tant de résolutions formées et suivies peut-être de tant de péchés, d'infidélités, de résistance et de délais.

S'il fallait mourir à présent, que de choses vivraient encore dans vous d'une vie toute naturelle : il est donc tems de travailler au grand ouvrage de cette mort intérieure que Dieu demande de vous; chaque moment annonce et avance l'éternité. Portez-y vos vues et vos desirs; tout le reste ne mérite pas vos regards, ni ne doit exciter vos regrets.

Réflexions et propos.

1.° Ce renoncement est quelque chose de bien grand, de bien sublime, de bien pénible; il paraît presque au-dessus des forces de la nature.

2.° Il est cependant possible, puisque Jesus-Christ le conseille et y invite les ames. Combien de saints l'ont généreusement pratiqué, et se sont ainsi élevés au-dessus d'eux-mêmes, pour aller à Dieu, et remplir les desseins de sa grace sur eux?

3.° Il est même absolument nécessaire, puisque le même Jesus-Christ nous annonce expressément que celui qui ne renonce pas à tout, ne saurait être au nombre de ses disciples.

4.° Ce renoncement n'est, après tout,

qu'un renoncement d'esprit et de cœur ; le renoncement réel et effectif n'est pas pour tous, il y a différentes places dans la maison du Père céleste.

5.° Il ne faut pas l'entreprendre tout à la fois, et espérer de le porter d'abord à son terme, on doit aller pas à pas dans cette voie. Voici dans la pratique le chemin qu'on peut suivre.

1.° Renoncer d'abord à toutes les choses illicites et défendues. C'est le premier pas.

2.° Renoncer aux choses extérieures, même permises, quand la nécessité ne les exige pas.

3.° Renoncer aux sentimens qui ont la moindre opposition à la grace, et qui peuvent mettre le moindre obstacle à la perfection et aux vues de Dieu.

4.° Renoncer à toutes les attaches humaines et naturelles, qui occupent trop le cœur, et qui ne se rapportent pas entiérement à Dieu.

5.° Renoncer même aux goûts, aux consolations que l'on peut trouver dans le service de Dieu, du moins ne pas les rechercher et s'y arrêter ; quand Dieu les envoie, les recevoir avec actions de graces, mais les lui rapporter comme à leur fin, et prendre bien garde de se les approprier.

6.° Renoncer enfin à toute autre vue, à toute autre pensée, à tout autre projet, à tout autre desir, qu'au desir unique

d'être tout à Dieu, de ne vivre plus que pour Dieu, par une mort entière à soi-même.

Après tout, tout le monde n'est pas obligé à la perfection la plus sublime de ce renoncement : il est des ames qui y sont appelées, elles doivent s'efforcer d'y atteindre ; les autres y sont invitées, elles doivent y aspirer, du moins ne jamais arrêter et borner dans elles les impressions de la grace ; qu'elles admirent les bontés de Dieu dans les prodiges opérés en faveur de ces ames généreuses, qui ont assez de courage pour se livrer sans réserve aux opérations de l'Esprit-Saint. Dieu les présente aux yeux des hommes comme autant de monumens qui annoncent sa gloire.

PRIERE.

O Dieu vivant, principe de vie, qui avez daigné vivre et mourir pour nous, vivez et régnez dans nous, afin que mourant ici-bas à nous-mêmes, nous puissions à jamais vivre de vous, avec vous et dans vous, principe de tout bien et terme assuré de tous vos élus.

PRATIQUE

Sur l'usage du Crucifix.

C'est un usage assez ordinaire parmi les chrétiens d'avoir un Crucifix à leur oratoire.

Considérons les grandes vérités qu'il présente, et les grands sentimens qu'il inspire.

La vue du Crucifix nous fait connaître quatre vérités fondamentales dans la religion.

1.° Il nous apprend quelle est la grandeur de la justice redoutable de Dieu, qui a exigé une telle victime pour appaiser sa colère, pour réparer sa gloire outragée; comprenons ce que c'est qu'un Dieu saint, un Dieu outragé, un Dieu vengeur; combien il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, et de devenir l'objet d'une justice à jamais vengeresse.

2.° Il nous montre quelles sont la grandeur et l'énormité du péché qui a armé la colère du ciel, qui a élevé un Dieu sur la croix, qui a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang; en un mot, qui a mérité une telle peine. Quelle horreur ne doit pas inspirer le péché, et de

quel œil Dieu doit-il regarder une ame qui en est coupable ? Si on le connaissait, le commettrait-on jamais, et se consolerait-on jamais de l'avoir commis ?

3.° La vue du crucifix nous fait connaître quelle est la grandeur de l'amour que Jesus-Christ a eu pour nous, de vouloir bien se charger du poids de nos iniquités, se rendre la victime de nos péchés, endurer la mort pour nous rendre la vie, se faire anathême aux yeux de son père, pour nous réconcilier avec lui : ô amour, en fût-il jamais de si grand, et par quel amour pourrons-nous jamais répondre à un tel excès de bonté ?

4.° La vue du crucifix nous fait encore connaître quelles sont l'excellence et la dignité de notre ame, pour avoir été rachetée à ce prix, et jugée digne d'une telle rançon. O homme, dit Saint Augustin, voulez-vous comprendre quelle est la dignité de ce qu'un Dieu mourant a racheté ? Voyez à quel prix il l'a racheté : *Vis scire quid emit ? vide quanti emit.* Un Dieu sauveur voyait d'une part nos ames en danger d'une damnation éternelle ; et de l'autre, la nécessité de donner son sang et sa vie pour les racheter ; il n'a point balancé, et pour le salut de cette ame il a sacrifié sa vie et versé son sang, et cette ame on la néglige, on l'expose, on la déshonore, on la sacrifie, on la perd, et

souvent pourquoi ?..... Où est notre foi, et quel est notre aveuglement? Image d'un Dieu crucifié, en présentant de telles vérités à nos esprits, quels sentimens devez-vous exciter dans nos cœurs? La vue du crucifix est tout à la fois pour nous.

Le motif le plus puissant pour nous engager à détester nos péchés.

Le moyen le plus efficace pour nous consoler dans nos peines.

Le modèle le plus assuré pour nous former à la pratique de toutes les vertus.

1.° Le motif le plus puissant pour nous faire détester nos péchés.

Prosterné au pied de la croix, et levant les yeux sur le spectacle qu'elle me présente, je dis à mon Sauveur et à mon Dieu, que je vois mourant : O mon adorable Sauveur, qui vous a attaché à cette croix? Qui vous a percé de tant de plaies, et couvert de si profondes blessures? Il me répond d'une voix mourante : c'est toi, ce sont tes péchés; mes souffrances et ma mort sont ton ouvrage; c'est ton orgueil qui a couronné ma tête d'épines; ce sont les regards coupables de tes yeux qui ont causé aux miens tant de larmes; ce sont tes paroles criminelles qui ont abreuvé ma langue d'amertume et de fiel; c'est la dépravation de ton cœur qui a percé le mien du glaive de douleur; c'est l'amour déréglé de ton corps qui a dé-

chiré le mien , qui l'a couvert de plaies et de sang. O mon Dieu ! lui dirai-je , c'est donc moi , ce sont donc mes péchés , plus encore que les bourreaux , qui ont causé votre mort , et je ne meurs pas de douleur , et je puis vivre , après avoir donné la mort à l'auteur de la vie ? Hélas ! je le fais encore tous les jours ; par mes péchés je le crucifie de nouveau. Mon Dieu , grand nombre de réprouvés dans l'enfer ne vous ont jamais ni si souvent , ni si grièvement offensé que moi ! ô repentir , venez brisez mon cœur de douleur , arroser mes yeux de mes larmes ! faites qu'elles ne tarissent jamais , et qu'elles ne cessent de couler jusqu'au dernier soupir de ma vie.

2.° Le moyen le plus efficace pour nous consoler dans nos peines.

Si je considère mon Dieu attaché à cette croix , de quoi pourrai-je , oserai-je me plaindre ? Je souffre , et que n'a-t-il pas souffert ? Je suis accablé sous le poids de mes peines ; et ne l'a-t-il pas été sous le poids de la croix ? Mes yeux sont noyés dans leurs larmes ; les siens sont noyés dans son sang. Il était innocent , et je suis coupable ; il souffrait pour moi , et je ne voudrais rien souffrir pour lui.

Ah ! qu'une ame qui est au pied de la croix y trouve de douceur et de paix , au

au milieu de toutes ses peines ! un martyre douloureux et continuel a des charmes pour elle. O mon Dieu ! s'écrie-t-elle, que toute ma joie, mon bonheur en ce monde, soient de souffrir avec vous et pour vous ; que toute ma consolation sur la terre soit d'être privée de toute consolation. Mon Dieu, mon amour est crucifié, et je pourrais goûter quelque plaisir, et me plaindre de quelque affliction ! Non, mon adorable Sauveur, quelque grandes qu'elles puissent être, l'unique parole qui sortira de ma bouche, l'unique sentiment qui se formera dans mon cœur, sera celui-ci : *fiat*. Et ne dois-je pas m'estimer heureux en souffrant ? Je souffre avec mon Dieu, je souffre pour mon Dieu, je souffre sous les yeux de mon Dieu. Je suis assuré des graces de mon Dieu en souffrant ; et par mes souffrances, j'espère appaiser sa colère, satisfaire à sa justice, mériter ses récompenses ; quels plus grands motifs de patience, de résignation, de consolation dans mes peines !

3.° Le crucifix nous présente le modèle le plus assuré pour nous former à la pratique de toutes les vertus. La croix de Jesus-Christ, dit Saint Augustin, est comme une chaire sacrée d'où il nous prêche, et où il enseigne : *Cathedra docentis*. Pour me former à toutes les vertus,

je n'ai qu'à me placer au pied de la croix, et jeter les yeux sur le grand modèle qu'elle me présente. Voilà, me dis-je, l'auteur et le consommateur de la foi, c'est en lui que je dois croire ; c'est lui que je dois adorer : *Credo*, *Domine*. Voilà le grand motif de mon espérance ; en lui seul je puis espérer quelque part à la récompense : *In te*, *Domine*, *speravi*. Voilà celui qui m'a aimé jusqu'à la mort ; par autant de voix qu'il a de plaies, il me demande mon cœur, pourrais-je lui refuser mon amour ? *Diligam te*, *Domine*. Si le souvenir de mes péchés me jette dans les terreurs et dans les alarmes, une voix secrète me dit au fond du cœur : Jete-toi dans mes plaies sacrées ; je sens alors ranimer toute ma confiance. Si je veux exciter mon cœur à la contrition, j'entends la voix de mon Dieu mourant, qui me dit : ame sensible, tes crimes m'ont coûté tout mon sang, et ils ne t'ont pas encore arraché une larme. Mon sang a brisé les portes de l'enfer, et il n'a encore pu briser la dureté de ton cœur. Pour m'animer à la mortification, à la pénitence, à la patience, je considère mon Dieu tout couvert de plaies, et je comprends que je ne dois pas être un membre délicat sous un chef couronné d'épines.

Rien de si vrai ; pour parvenir à la véritable sagesse, le crucifix est le grand

livre qu'il faut lire. A l'école de la croix, on apprend tout. Si on consultait, si on méditait bien ce livre de vie, on n'aurait pas besoin de prédicateurs, ni de sermons ; et quel est le prédicateur si éloquent qui nous annonce avec tant de force ces grandes vérités : Heureux les pauvres d'esprit ; heureux ceux qui pleurent ; heureux ceux qui souffrent persécution. Malheur à vous, riches, malheur à vous qui vivez dans les joies, les plaisirs de ce monde, etc. que ce livre est divin ! Saint Antoine disait qu'il avait toujours deux grands livres sous les yeux, la vue du ciel, pour y adorer les grandeurs de Dieu, et l'image d'un Dieu crucifié, pour y contempler les vertus et les imiter.

PRIÈRE.

Croix salutaire, vous serez donc l'école où j'irai me former à la pratique des vertus, méditer les grandes vérités de ma religion, me détromper des vanités de ce monde, me consoler dans mes peines, prendre les traits de ressemblance avec l'homme de douleur, le grand modèle des prédestinés. Et vous, adorable Sauveur, accordez-moi la grace non-seulement d'avoir souvent votre image devant mes yeux, mais encore de la porter constamment gravée dans mon cœur.

PRATIQUES.

1.° Avoir toujours dans son appartement l'image d'un Dieu crucifié ; plusieurs en portent une attachée à leur côté, ou en secret sur leur poitrine ; heureux ceux qui l'ont profondément gravée dans le cœur !

2.° Jeter souvent les yeux sur cette image sacrée de l'homme de douleur, comme sur le modèle des prédestinés.

3.° Se prosterner souvent aux pieds de son crucifix, baiser ses plaies sacrées et s'y réfugier comme dans un asyle assuré.

4.° Les vendredis, pratiquer quelque pénitence à son honneur.

5.° Dans les afflictions, les tentations de la vie, recourir à ce Dieu crucifié et souffrant pour nous.

6.° Dans les maladies, se recommander à Jesus agonisant sur la croix ; et à la mort, remettre notre ame entre ses mains.

PRATIQUE

Pour le commencement de l'année.

Sur ces paroles du prophète Isaïe : ***Recogitabo tibi annos meos in amaritudine animæ meæ.*** (1)

Nous venons de finir une année, en voici une nouvelle qui commence, peut-être n'en verrons-nous pas la fin, combien qui la commencent et qui ne la finiront pas ? Si nous étions assurés de mourir cette année, que ne ferions-nous pas, et que ne voudrions-nous pas avoir fait ? Disposons-nous à la passer saintement ; entrons dans les sentimens du prophète, et disons sincérement avec lui : *Recogitabo tibi annos meos, etc.* Je me rappelerai, ô mon Dieu ! devant vous dans l'amertume de mon cœur mes années passées.

Voici donc les grandes vérités que ces années passées nous présentent, et les justes conséquences que nous devons en tirer ; méditons-les le reste de nos

(1) Isaïe. 38.

jours, à peine suffiront-ils pour les approfondir.

Première vérité. Il y a un certain nombre d'années que nous sommes au monde; les uns sont déjà bien avancés dans leur course; les autres ne font encore que commencer leur carrière. Tel ne compte encore que les quinze ou les vingt années; tel autre voit déjà les cinquante, les soixante années accumulées; c'est l'Etre suprême qui nous a donné l'être et la vie; c'est une grace, c'est un bienfait; il pouvait nous laisser dans le néant et ne jamais nous en tirer; nous y avions été une éternité; nous y pouvions encore rester une éternité toute entière plongés dans les ténèbres de ce néant sans jamais voir Dieu, hors d'état de l'aimer, incapables de le posséder. Dieu en a disposé autrement, il nous a mis au monde, il y a un certain nombre d'années que nous y vivons; y vivons-nous pour Dieu qui nous y a mis?

Seconde vérité. Ces années que Dieu nous a données sur la terre, ne nous ont été données que pour être employées pour le ciel, pour travailler à notre salut, et pour nous préparer à l'éternité, ce n'est qu'à cette fin qu'elles ont été destinées. Fin si nécessaire, que nous n'avons jamais pu sans crime nous en éloigner un instant, et s'il y a un instant où

nous nous en soyons éloignés, c'est une espèce de profanation du tems que nous avons à nous reprocher. Fin si nécessaire, que Dieu, tout Dieu qu'il est, n'a pû nous dispenser d'y tendre sans cesse; nous pouvons bien nous prêter aux occupations de la vie, aux affaires du tems; mais nous ne pouvons que nous y prêter, et non point nous y livrer; et encore faut-il nous y prêter tellement, que leur distraction principale soit toujours pour le ciel, et que les affaires temporelles soient toujours rapportées à cette fin unique et essentielle. Tel est l'ordre de la sagesse de Dieu, telle est l'excellence de notre destination, de notre être et de nos années; pouvons-nous ajouter: tel est l'usage que nous en avons fait?

Troisième vérité. Les années passent, et passent bien vîte. Hélas! le nuage que le vent dissipe, la flèche qui vole dans les airs, l'éclair qui brille un instant aux yeux, et qui l'instant après disparaît, ont-ils un mouvement plus rapide? Qu'est-ce que notre vie? Voyez cette fleur, elle paraît le matin, elle s'épanouit à midi, le soir elle se flétrit et n'est plus. Voilà notre image; tous les jours nous le disons nous-mêmes: comme le tems passe: hélas! comme le têms passe! quand on est au commencement d'une année, il semble que cette année ne finira jamais;

on est au bout sans savoir comment. Quand on est à l'âge de quinze, de vingt ans, on s'imagine qu'une vie de cinquante, de soixante ans, est une carrière immense; et quand on y est arrivé, on est tout surpris de voir comment elle s'est écoulée. Les années, dit le prophète, prennent les aîles de l'aube du jour, et s'envolent avec la rapidité des instans; tout passe, tout disparaît, et nos yeux étonnés courent en vain après ce qui a disparu.

Quatrième vérité. Quand ces années sont passées, elles le sont pour toujours; une fois passées, elles entrent dans le sein de l'éternité, elles y sont sans retour. C'est le terme où tout va enfin aboutir; c'est le terme où nous allons tous nous réunir; c'est l'abyme où tout doit être englouti pour toujours, sans que jamais les regrets et les soupirs puissent ramener les années et les rappeler, on peut bien en rappeler l'idée et le souvenir, mais jamais la possession et l'usage; leur cours est fini, nous faisons le nôtre, chacun vise et tend à son terme; elles au néant, et nous à l'éternité; leur cours est prompt, et leur perte est irréparable.

Cinquième vérité. Parmi ces années qui passent, il y en a une qui sera pour nous la dernière, cela est constant: il y en a une que nous commencerons, et que nous ne finirons pas; au commencement

de cette année, vous souhaitez aux autres, on vous souhaitera à vous-même une heureuse année, suivie d'un nombre d'années; et Dieu, du haut du ciel dira : non, c'est pour vous la dernière. Au commencement de cette année, on aura des vues, des projets; on dira, comme on fait d'ordinaire; cette année je ferai, je dirai, etc. Dieu, souverain arbitre de notre sort, du haut du ciel, dira: non, vous ne ferez ni ceci, ni cela, vous mourrez. On dira l'année qui vient, et Dieu répondra : arrêtez, pour vous ce n'est pas l'année qui vient, c'est l'éternité; il y a une année où cela arrivera, cela est certain. Vérité terrible, mais vérité constante. Que doit-elle produire? Qu'a-t-elle produit dans nos cœurs et dans notre conduite? A-t-elle même fait le sujet de nos réflexions?

Réflexions.

Je reviens sur mes pas, je reprends toutes ces vérités, je me les applique à moi-même; et dans cette application, quel fonds immense de réflexions! quelle source inépuisable de conséquences!

Il y a donc un certain nombre de jours que je suis sur la terre, un cercle d'années que je vis en ce monde; ces années, où sont-elles? Que sont-elles devenues? Que m'en reste-t-il? Ces années ne m'ont été données que pour le ciel; quel usage

en ai-je fait ? A quoi ont-elles été employées ? Durant ces années, qu'ai-je fait pour Dieu ? Qu'ai-je fait pour le salut de mon ame ? Cependant ces années sont passées, et passées bien vîte, sans rien laisser que les vestiges du souvenir, et la profondeur du regret. Hélas ! Seigneur, quelles ont été mes années ! puis-je y penser sans en être touché ! années stériles, passées dans le néant et la vanité. Années inquiétes, passées dans le trouble et l'agitation des affaires. Années profanes, passées dans les amusemens et les illusions de la vie. Années criminelles, perdues dans l'aveuglement, les égaremens, les excès. Parmi tant d'années, y en a-t-il une seule qui ait été passée bien saintement selon Dieu ? O tristes années ! ô jours couverts de nuages !

Parmi les années qui passent ; il y en a une qui sera pour nous la dernière ; quelle sera cette année ? Quelle est l'année qui portera le coup, qui terminera la carrière ? Quand cette année viendra, dans quel état serons-nous ? En quel tems de la vie, en quel lieu de la terre, en quel état de la conscience, dans quelles dispositions devant Dieu ? Terribles vérités ! mais respectable nuage ; arrêtons-nous sur le bord de l'abyme, craignons d'interroger le Seigneur ; peut-être pour toute réponse nous ferait-il entendre ce

terrible oracle : à l'heure, au momen… vous y penserez le moins. *Quâ hor… putatis.*

Que nous reste-t-il donc, si c… d'entrer dans les sentimens du … pénitent, et de dire avec crain… blement comme lui : *Recogitab… nos meos, etc.*

PRIERE.

Me voici, ô mon Dieu, prosterné au pied du trône de votre majesté, pour vous faire une amende honorable de l'abus que j'ai fait de mes années et de toute ma vie : *Recogitabo.* Oui, grand Dieu, c'est par mes gémissemens et mes soupirs, plus que par mes paroles, que je vous le dis; c'est dans la douleur et dans l'amertume de mon ame, que je les regrette, que je les déplore, ces années, ces tristes années de ma vie ; je voudrais les noyer dans mes larmes, les expier dans mon sang : *In amaritudine.* Et à qui donnerais-je mes regrets, à qui consacrerais-je mes soupirs, si ce n'est au triste souvenir de ma vie : *Annos meos.* C'étaient des années d'égarement, d'aveuglement, de désordre ; mais dès ce moment je le promets, ce seront vos années, des années de pénitence, d'expiation, de sacrifice ; et dès-lors je l'espère de votre part, ce seront des années de graces, de salut,

de bénédiction, c'est-à-dire des années nouvelles, qui pourront me disposer à une éternité bienheureuse. Tels sont les sentimens que je forme, et les résolutions que je prends en commençant cette année; j'espère de la passer plus chrétiennement que celles qui se sont écoulées, afin que, si elle doit être la dernière de ma vie, elle soit du moins la plus sainte; que, si elle doit être en effet la dernière, je vous offre dès à présent mon sacrifice : ô mon Dieu, daignez l'accepter, et agréer l'hommage que je vous en fais; heureux si mes années n'avaient été employées qu'à vous servir et à vous aimer!

PRATIQUE

Pour le tems de l'Avent et du Carême.

QUOIQUE tous les tems soient des tems de salut et de grace, et que dès-lors ils doivent tous être consacrés à la piété et à la sainteté, il y a cependant dans le cours de l'année certains tems particuliers qui exigent de nous des sentimens encore plus saints et plus intérieurs ; tels sont les tems de l'avent et celui de carême; tems précieux, à raison des grands mystères auxquels on se prépare, pour être en état de les célébrer, et de recevoir les graces plus abondantes que Dieu répand sur le cœur des fidèles saintement préparés.

Le tems de l'avent est un des tems des plus salutaires de toute l'année.

L'église commence par là son année, elle la commence pour annoncer le grand jour du jugement aux fidèles. L'église se dispose, et engage ses enfans à se disposer à recevoir un Dieu naissant prêt à venir au monde pour le racheter. On est alors sur le point de finir une année, et d'en commencer une nouvelle, qui sera

peut-être la dernière de notre vie. Que de motifs de sanctifier le tems de l'avent !

Le tems du carême est encore plus précieux pour les fidèles qui ont l'esprit de la foi. L'Eglise l'a établi pour offrir à Dieu par la pénitence une partie de l'année, pour engager ses enfans à monter sur le calvaire, et à suivre Jesus-Christ, qui se dispose à aller offrir le grand sacrifice de notre rédemption. Enfin le carême est destiné à préparer les fidèles au saint tems pascal, et à remplir alors saintement le devoir de la Pâque.

Que de saintes pratiques l'église ne consacre-t-elle pas à cette intention? jeûnes de préceptes, ornemens lugubres des autels, parole de Dieu distribuée plus fréquemment aux fidèles, tant d'autres saints exercices employés à la piété.

Si nous voulons entrer dans les sentimens et l'esprit de l'église, le tems de l'avent et du carême doit être tout à la fois :

Un tems de recueillement.

Un tems de pénitence.

Un tems de prière.

Il deviendra alors un tems de bénédiction et de graces.

1.° *Tems de Recueillement.*

C'est la première disposition où nous devons entrer durant ce saint tems, c'est-à-dire, rentrer en nous-mêmes, vivre d'une vie plus retirée, méditer les grandes vérités de la religion, nous occuper des grands objets de la foi, et alors nous retirer, autant qu'il est en nous, de la dissipation, du tumulte, des assemblées, des spectacles du monde; faire quelques saintes lectures, conformes au tems, en un mot, vivre dans un esprit plus intérieur, plus recueilli, plus uni à Dieu, plus détaché du monde et de nous-mêmes; tels sont les sentimens que la foi demande, que la piété inspire, que la grace consacre.

2.° *Tems de Pénitence.*

Les sentimens doivent être animés et soutenus par les œuvres, et sur-tout par les œuvres de pénitence; faites de dignes fruits de pénitence, nous dit l'esprit saint: *Facite fructus dignos pœnitentiæ* (1). L'église nous annonce dans l'avent, ce que saint Jean, dans le désert, annonçait à tout Israël, le baptême de la pénitence, il l'annonçait par son exemple, bien plus

(1) Luc. 3.

encore que par ses discours, vêtu pauvrement, couchant sur la dure, essuyant toute la rigueur des saisons. Dieu n'en demande pas tant de nous ; mais enfin ne devons-nous pas tâcher durant ce saint tems, de pratiquer quelque pénitence dans notre état, et selon notre état ; par exemple :

Nous prescrire chaque jour certain nombre d'actes de mortification.

Offrir à Dieu quelque sacrifice plus marqué.

Nous priver de bien des choses qu'on s'accorde trop aisément.

Consacrer quelque aumône en expiation de ses péchés.

Plus de simplicité dans les habits, de frugalité dans les repas, de privations dans les amusemens, tels seraient les moyens de préparer les voies du Seigneur, selon le conseil du prophète : *Parate viam Domini* (1).

En carême, sur-tout, observer religieusement le jeûne prescrit par l'Eglise.

S'imposer quelqu'autre pénitence volontaire.

Entendre assidûment la parole de Dieu qu'on annonce, et ne pas tant écouter les prétextes pour s'en dispenser.

(1) Math. 26.

Se préparer de bonne heure à la participation des sacremens, pour le devoir Pascal.

Ceux qui ne se sont pas confessés depuis un tems plus éloigné, ne doivent pas attendre à la fin, mais à l'entrée du carême, commencer ce grand ouvrage trop long-tems différé.

Toute la semaine sainte doit être passée dans les exercices de religion et de piété ; assister aux offfices divins, visiter les églises, secourir les pauvres, etc.

3.o *Un tems de prières.*

Elles doivent alors être plus fréquentes et plus ferventes.

Rien de si beau, de si touchant, de si admirable que les prières de l'église durant ce saint tems ; tout ce qu'il y a de plus grand, de plus sublime dans les prophètes et dans l'évangile, est présenté par l'église aux fidèles ; elle oblige ses ministres eux-mêmes à un office plus long.

Pour entrer dans cet esprit de prière conforme à celui de l'église :

En Avent, on peut réciter les litanies du S. nom de Jesus.

Il y a des ames saintes qui disent tous les jours neuf fois le *Verbum caro factum est*, ou neuf fois *Gloria Patri*, *etc.* pour

honorer les neuf mois que le Verbe a été dans le sein de Marie.

D'autres récitent tous les jours neuf fois l'*Ave Maria*, etc. à l'honneur de cette divine Mère.

En carême, on peut réciter chaque jour, ou les pseaumes de la pénitence en entier, ou seulement le *Miserere*, pour demander l'esprit de pénitence et de componction, le *Vexilla regis*, à l'honneur de la croix et de la passion de J. C.

En un mot, offrir les prières que chacun peut choisir selon son goût et sa dévotion.

Enfin on peut faire de saintes lectures, par exemple, dans le livre admirable des souffrances de Jesus, ou autres livres remplis de l'esprit de Dieu.

Les saints tems de l'avent et du carême ainsi consacrés par la prière, le recueillement et la pénitence, seront infailliblement pour nous des tems de salut et de graces ; par là nous entrerons dans l'esprit et les sentimens de l'église ; nous nous disposerons aux grands mystères qu'elle doit célébrer, et nous aurons part aux bénédictions abondantes que Dieu répand alors sur les ames saintement disposées.

Prière pour le tems de l'avent.

Dieu tout-puissant, voici les tems précieux que votre apôtre nous annonce, des tems favorables, des jours de salut où nous allons célébrer le grand et ineffable mystère de votre naissance dans l'univers; c'est là votre premier avénement dans ce monde; vous y venez en qualité de sauveur et de rédempteur de nos ames; vous y viendrez un jour en qualité de juge souverain des vivans et des morts. Ce premier avénement est un avénement de miséricorde et de graces. L'église invite tous ses enfans à s'y disposer; je desire de tout mon cœur d'y avoir part, et de me mettre en état de les recevoir; daignez vous-même préparer mon cœur. De ma part, je vais tâcher d'entrer dans l'esprit de l'église durant ce tems; autant qu'il sera en moi je vivrai avec plus de recueillement, d'éloignement du monde, d'esprit intérieur; j'entrerai sur-tout dans les sentimens de pénitence et de componction. Je vous offrirai chaque jour l'hommage des prières qui me sont réglées. J'honorerai vos anéantissemens, je vous adorerai dans le sein de votre divine Mère. Dans ces dispositions, j'espère avoir part à l'abondance des graces que vous venez répandre dans

l'univers, afin que quand vous viendrez naître dans le monde, vous puissiez naître dans mon cœur, et me donner une nouvelle vie.

Prière pour le tems de carême.

De quels sentimens pourrais-je être pénétré durant ce saint tems, ô mon Dieu, si ce n'est des sentimens de componction sur mes péchés, et de douleur sur vos souffrances? Vous vous disposez à monter sur le calvaire, pour y répandre votre sang, y mourir sur une croix, et y consommer le grand ouvrage de la rédemption. C'est moi, ce sont mes péchés qui vous ont attaché à la croix, qui ont versé votre sang et causé votre mort; pénétré de cette triste pensée, pourrais-je, ô Dieu saint, pourrais-je m'occuper d'autres sentimens que de ceux de ma douleur? pourrais-je me livrer à la dissipation, aux amusemens, aux folles joies de ce monde, et perdre de vue le souvenir de mes égaremens et de votre bonté? Non, mon Dieu, mon unique sentiment sera ma douleur et le regret de mes péchés, à la vue de vos souffrances; j'en gémirai amérement avec vous, j'irai en esprit sur le calvaire, je me prosternerai au pied de la croix, je me disposerai à unir mes larmes avec vos larmes, mon sacrifice avec votre sa-

crifice; ainsi tâcherai-je de passer ce saint tems, afin de me préparer par là à participer aux divins mystères, et à remplir les devoirs de la Pâque par une sainte résurrection à la grace.

PRATIQUE

Pour le saint tems qui précède la Pentecôte, et pour se disposer à la venue de l'Esprit-Saint.

DURANT les jours précieux qui précèdent les fêtes de la Pentecôte, l'église se disposant elle-même, invite tous ses enfans à se disposer à recevoir l'Esprit-Saint, qui se répand encore avec proportion sur les fidèles, comme il se répandit sur les apôtres dans le cénacle. Il est donc de la plus grande importance pour nous de nous préparer à sa venue, et à l'abondante effusion de ses graces.

Si jamais l'Esprit de Dieu nous a été nécessaire, c'est sur-tout dans le siècle où nous sommes, pour nous prémunir et nous mettre en garde contre l'esprit du monde, cet esprit d'irréligion, d'incrédulité, de fausse sagesse qui gagne tous

les jours, et se répand dans tous les états, pour les infecter de son funeste poison, et faire comme disparaître les saintes vérités de la religion.

Rien de si opposé à l'esprit de Dieu, que l'esprit du monde; l'esprit de Dieu n'est que vérité, que simplicité, qu'humilité, que charité, que douceur, que patience, que renoncement au monde, que détachement de soi-même; en un mot, c'est l'esprit de la croix. L'esprit du monde, au contraire, n'est qu'illusion, que dissimulation, que domination, que hauteur, que vengeance, que haine ou amour criminel, en un mot, qu'attachement à soi-même et aux choses de la terre. Les ténèbres ne sont pas plus opposées à la lumière, que l'esprit du monde l'est à celui de Dieu.

Dès lors de quelle nécessité n'est-il pas pour nous de demander à Dieu la grace de son esprit, pour nous précautionner contre les illusions et les égaremens de l'esprit du monde ?

PRATIQUE.

Le moyen le plus salutaire et le plus efficace pour obtenir cet Esprit-Saint, c'est de faire une sainte neuvaine, depuis l'Ascension jusqu'à la Pentecôte, selon la

méthode que nous avons prescrite à la page 170 ; en voici le plan.

Les graces à demander.

La grande grace que nous demanderons instamment à Dieu, ce sera celle de nous disposer à recevoir son divin Esprit, grace ineffable, et source de toutes les autres ; si nous avons le bonheur de recevoir l'Esprit-Saint, nous recevrons en même tems ses dons précieux.

Don de sagesse ; pour connaître les voies qui doivent nous conduire au ciel, et les moyens que nous devons prendre pour parvenir à cette fin bienheureuse.

Don d'intelligence ; pour entrer dans les grandes vérités de la religion, et nous bien pénétrer des grands objets de la foi.

Don de science ; pour acquérir la science des saints, la seule véritable science ; nous sommes assez savans, si nous sommes saints.

Don de conseil ; pour savoir nous conduire dans les différentes occasions et les différens dangers où nous pouvons nous trouver dans la vie.

Don de force ; pour nous soutenir et nous animer dans les combats contre les passions, les tentations, et tous les ennemis de notre salut.

Don de piété ; pour nous porter au

bien, nous affectionner à la vertu, en goûter les véritables douceurs et les pures délices.

Don de crainte de Dieu; pour nous inspirer de l'éloignement, une horreur salutaire du péché et de tout ce qui peut offenser le Seigneur.

Les pratiques à observer.

1.° S'unir de cœur et d'esprit avec la sainte vierge Marie et les apôtres enfermés dans le cénacle, et se disposant par la prière et le jeûne à recevoir l'Esprit-Saint que Jesus-Christ leur avait promis en quittant la terre.

2.° Durant neuf jours, vivre avec plus de recueillement, de retraite, d'esprit intérieur.

3.° Se disposer aux graces du ciel, par une grande pureté de cœur; l'Esprit-Saint est la sainteté même, il ne saurait habiter dans des cœurs infectés du péché.

4.° Pratiquer quelque acte de vertu plus marqué, mortifications, pénitences, aumônes, en un mot, sacrifices.

5.° Former souvent des actes d'amour à l'honneur de l'Esprit-Saint, qui est par excellence l'amour substantiel du Père et du Fils.

6.° S'occuper de saintes lectures propres du tems et de la sainte action que l'on fait.

7.°

7.° Prier spécialement pour la conservation et l'augmentation de l'esprit de foi parmi les fidèles.

Les prières à offrir.

1.° Chaque jour dire le *Veni Creator.*

2.° Le *Miserere,* etc. ou les pseaumes de la pénitence, pour demander l'esprit de componction.

Les litanies des saints ; tous ont été remplis de l'esprit de Dieu.

3.° Quelques prières à l'honneur de la sainte vierge : ce n'est pas sans raison que l'Ecriture-Sainte nous dit que Marie était renfermée dans le cénacle avec les apôtres.

On pourra ajouter les autres prières qu'inspireront la grace et la piété. Heureuses les ames qui se disposent ainsi à recevoir l'esprit de Dieu ; plus heureuses celles qui le reçoivent ; infiniment heureuses celles qui ne se conduiront que par ses vues et par ses graces.

Esprit de lumière, il les éclairera dans leurs doutes ; Esprit de sainteté, il les purifiera dans leurs affections ; Esprit de force, il les soutiendra dans leurs combats ; Esprit consolateur, il les consolera dans leurs peines ; mais sur-tout il les précautionnera contre les dangers et la séduction de l'esprit du monde.

Prières de l'Eglise.

Venez, Esprit-Saint, remplissez le cœur de vos fidèles, et allumez dans eux le feu de votre divin amour.

Dieu de bonté, envoyez votre divin esprit, et toutes choses seront créées de nouveau, et vous renouvellerez la face de la terre.

O Dieu! qui par les lumières de l'Esprit-Saint, avez éclairé le cœur des fidèles, faites que par le secours et les graces de ce même esprit, nous marchions toujours dans les voies de la véritable sagesse, et que nous jouissions sans cesse des douceurs de ses divines consolations.

Ainsi soit-il.

PRATIQUE

Pour la préparation à la mort et à l'éternité.

Dieu ne m'a donné le tems que pour me préparer à l'éternité ; j'ai déjà vécu bien du tems, et à peine ai-je commencé à penser sérieusement à cette éternité. Cependant chaque jour elle avance, et je puis y entrer à tous les instans: il est donc d'une extrême importance, et même d'une nécessité absolue pour moi de m'y préparer; qu'ai-je fait en ce monde, si je n'ai pas pensé à en sortir quand le moment viendra, et sera-t-il tems d'y penser, quand le tems ne sera plus pour moi ?

Ce qui peut m'y préparer plus efficacement, ce sont les réflexions et les œuvres ; les réflexions éclaireront l'esprit ; les œuvres sanctifieront la conduite. Voici donc les réflexions salutaires qui peuvent nous aider à nous préparer à cette éternité: méditons-les, approfondissons-les, faisons-en la règle de nos sentimens et de nos actions.

1.° Il y a une éternité. Nous sommes chrétiens, la foi nous l'apprend, chaque

page de l'Ecriture nous présente le flambeau de cette éternité. La raison nous l'annonce, le sentiment intime l'a gravé dans nos cœurs.

Les impies n'étoufferont jamais dans eux ce glorieux témoignage; ils ont beau parler, raisonner, disputer, une voix intérieure s'élevera toujours dans eux, malgré eux et contr'eux; s'ils lui refusent l'hommage volontaire de leur créance, ils seront contraints de lui donner l'hommage forcé de leur crainte.

2.o Je suis à la porte de l'éternité, que d'hommes, que de siècles, que d'empires ont déjà passé! ils sont au port, je suis sur le point d'y entrer, ils sont dans la profondeur de l'éternité, j'y cours à grands pas; demain, peut-être ce soir je finirai ma course. Eussé-je encore une longue vie, qu'est-elle auprès d'une éternité? Mille ans devant Dieu, sont comme le jour d'hier. Tant de projets, d'inquiétudes, de prévoyances pour une vie si courte et si incertaine, quel enchantement! quelle folie! Consultons ceux qui ont disparu à nos yeux, que pensent-ils de nos mouvemens, de nos craintes, de nos espérances? La figure du monde nous éblouit, c'est que nous le voyons de trop près; considérons-le du lieu où nous serons dans cinq ou six cents ans d'ici; paraîtra-t-il encore? Sera-ce un atôme? Ne sera-

ce rien ? Dès ce moment le monde n'est plus rien pour moi, ma vie s'écoule, je me considère comme à la fin; le tems passe, l'éternité s'avance, je suis à la porte. Que sont quelques jours, quelques années qui me restent ? Puis-je même compter sur le moindre instant ? Sur un fondement si fragile, irai-je élever des projets, des édifices en idée ? Elevons le grand édifice de l'éternité; disparaissez, nuage du tems, et ne dérobez plus à mes yeux cet immortel avenir qui m'appèle et qui attire tous mes regards.

3.° Quel sera mon sort dans l'éternité ? Sera-t-elle heureuse ou malheureuse pour moi ? Serai-je au nombre des élus ou des réprouvés ? Verrai-je un jour Dieu face à face ? serai-je à jamais privé de sa divine présence ? O jour, ô éternité, ô affreuse incertitude de ma destinée ! comme suspendu entre le ciel et la terre, entre le paradis et l'enfer, où penchera la balance ? Vous le voyez, ô auteur de mon être, mais vous vous en êtes réservé le secret et la décision ! toute ma vie je pourrai et devrai me dire : quel sera mon sort dans l'éternité ?

Après tout, grand Dieu, juste Dieu, vous m'en laissez encore le maître ; il est encore entre mes mains, il dépend de moi, avec le secours de vos graces, dont je suis assuré ; il dépend de moi : raison d'espérer

et de trembler tout ensemble. Je puis me sauver, mais je ne le puis qu'en me détachant du monde et des choses du monde qu'en employant saintement le peu de tems qui me reste, qu'en mettant un salutaire intervalle entre ce tems qui s'enfuit, et cette éternité qui s'avance.

O éternité de joie, de paix, de délices, que tu es grande, que tu es désirable ! O éternité de tourmens, de regrets, de remords, de désespoir, que tu es terrible, que tu es funeste ! éternellement heureux, ou éternellement malheureux ! mes pensées se confondent, mon esprit se perd et s'égare, ou plutôt je m'égarais, et je me retrouve à cette pensée : j'ai oublié, j'ai risqué si souvent mon éternité ; les ténèbres du tems m'avaient aveuglé ; la lumière de l'éternité vient m'éclairer ; non, je ne connais plus, ni trop de soins, ni trop de peines, ni trop de précautions pour la mériter heureuse. Je vais y travailler le reste de mes jours : heureux, si à la fin de ma course, elle me reçoit dans son sein, pour y voir bénir à jamais le Dieu immortel, le roi des siècles, le principe de mon être, le terme de mon bonheur et de tous mes desirs.

Pratiques et résolutions.

Jusqu'à présent je n'ai presque vécu qu

pour le tems ; il est nécessaire enfin de travailler pour l'éternité. Pour cela :

1.º Je m'occuperai sérieusement de cette vérité essentielle et fondamentale, que l'unique affaire que j'ai dans le tems, c'est de me disposer à l'éternité.

2.º Je penserai qu'à chaque moment de tems je puis entrer dans l'éternité, et que peut-être demain je ne serai plus en ce monde.

3.º Chaque année, autant qu'il sera en moi, je ferai une retraite entière, et chaque mois un jour de retraite particulière pour me tenir toujours prêt et n'êtr pas surpris, quand le moment décisf arrivera.

4.º Dans chacune de mes actions, e me dirai ce que disait un grand sain: *Quid hoc ad æternitatem*, de quoi cea peut-il me servir pour l'éternité.

5.º Je me souviendrai ; et je rappeleai souvent qu'il y a deux éternités différents, et qu'il faut nécessairement aboutir à lun ou à l'autre de ces deux termes.

En vérité, il faut que nous soyons ien aveuglés! nous nous attachons aux cbres du tems et du monde, comme si nos ne devions jamais en sortir ; et nous égligeons celles de l'éternité, comme sinous ne devions jamais y entrer.

PRIERE.

Mon Dieu, dissipez les ténèbres de mon aveuglement; faites briller à mes yeux le flambeau de l'éternité, le monde aura bientôt disparu devant moi, j'en verrai le néant, j'en déplorerai les égaremens, j'en craindrai la contagion, les choses temporelles et périssables ne me seront rien; vous seul et l'éternité, attirerez tous mes regards, fixerez tous mes desirs, et occuperez tous mes soins. O éternité bienheureuse! entrerai-je un jour dans ton sein? seras-tu à jamais mon partage? Dieu immortel, roi des siècles, c'est de votre seule miséricorde que je puis l'espérer, c'est avec le secours de votre grace que je vais travailler à la mériter.

FIN.

TABLE

Des Pratiques contenues en ce volume.

Fin de la Table.



